

Geschenk van den Heer
H: H: Zeelt boekhandelaar
te Amsterdam. -


BRONBEEK

# HISTOIRE

# de Russie

ET DE

# PIERRE-LE-GRAND.

IMPRIMERIE DE H. REMY.

# HISTOIRE
# DE RUSSIE

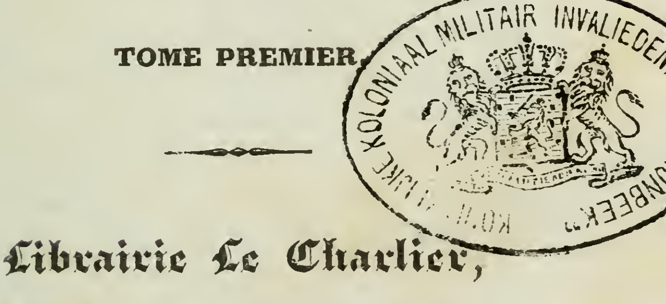
ET DE

# PIERRE-LE-GRAND,

Par M. le général comte de Ségur,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE, PENDANT L'ANNÉE 1812.

**TOME PREMIER.**




Librairie Le Charlier,

A Bruxelles, Montagne de la Cour, nº 682;
Amsterdam, Kalver-Straat, nº 4;
La Haye, Hoog-Straat, nº 305.
Louvain, rue de Namur, nº 22;
Anvers, Place de Meir, nº 1294;
Gand, Place d'Armes ou Kauter, nº 6;

—

1829.

# AVANT-PROPOS.

Les sciences s'étendent rapidement. Chaque jour elles exigent une plus grande part dans nos études. En même temps, notre nouvelle émancipation politique ajoute à nos occupations, à nos devoirs habituels, et les leçons de l'histoire nous sont plus que jamais indispensables. Mais comment suffire au présent si nous n'abrégeons pas l'étude du passé? C'est donc une nécessité pour la plupart d'entre nous, de n'avoir à apprendre que par masses, la marche politique et philosophique des grandes nations jusqu'à nos jours.

Voilà pourquoi, négligeant les détails, je ne me suis attaché qu'à la charpente du colosse russe. Je n'ai prétendu suivre sa croissance que dans ses phases les plus importantes; sa marche, que dans ses plus

grands mouvemens. En d'autres termes, j'ai cherché la raison ou l'esprit de sa longue histoire; j'ai voulu la resserrer, la réduire, l'encadrer dans un tableau presque synoptique; je me suis efforcé de tracer ce tableau en caractères lisibles pour des yeux de tout sexe et de tout âge.

Peut-être, par une fouille si laborieuse, aurai-je fait pénétrer un nouveau rayon de lumière dans ces ruines historiques. Mais, quand bien même je n'aurais posé que quelques jalons, mon œuvre ne serait pas inutile. Je me contenterais d'avoir indiqué une route courte et directe, où de meilleurs esprits s'élanceraient un jour. Il me suffirait d'avoir établi le véritable canevas de cette histoire, d'en avoir démêlé la trame principale, et de la remettre à des mains indigènes qui tiendraient de plus près que moi, le fil des destinées de leurs ancêtres.

Déjà plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Néanmoins, sa première partie ne nous est

peut-être point assez familière pour qu'on puisse en discourir, sans risquer de n'être pas généralement compris. J'ai donc cru devoir d'abord indiquer, en quelques lignes, l'enchaînement des faits principaux, et rappeler la suite des princes de la première dynastie russe, qui ont occupé, avec le plus d'éclat, cette scène si vaste et si lointaine. C'est alors qu'après avoir essayé de démêler, de saisir, et de suivre le fil principal de l'histoire de Russie, jusqu'à Pierre Ier, j'achèverai, par le tableau du règne de ce grand homme, de satisfaire au titre de cet ouvrage, et d'atteindre le but que je me suis proposé.

Il me semble que, en général, on commence l'histoire des grands personnages par leur portrait; ils intéressent davantage étant connus; puis, cela explique bien des événemens : il en est de même pour les empires. Voici donc le tableau statistique de la Russie.

---

# HISTOIRE
# de Russie
ET DE
# PIERRE-LE-GRAND.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE I.

L'EMPIRE de Russie a 368,000 milles carrés, de quinze au degré : 100,000 milles en Europe ; plus de 243,000 milles en Asie, et le reste en Amérique.

Cet empire se compose de la moitié de l'Europe et du tiers de l'Asie ; il est la neuvième partie de la terre ferme.

Son sol européen est couvert de cinquante-huit millions d'habitans ; sa partie d'Asie, de deux millions ; sa partie américaine, de cin-

quante mille : c'est en tout soixante millions d'ames [1], ce qui ne donne encore par mille carré, qu'environ cent soixante-un habitans.

Dans cette population, et en Europe seulement, on distingue deux millions et demi de Finois, moins de cinq cent mille Teutons et Scandinaves, et cinquante millions de Slaves, dont quatre millions de Polonais.

On assure que le sol russe serait susceptible de nourrir cent cinquante millions d'habitans, et que sa population s'accroît annuellement d'un demi-million d'ames.

Les monts Ourals, le fleuve du même nom,

[1] Les statistiques, jusqu'à l'an 1819, ne portent guère la population totale de la Russie, au-delà de quarante-six millions d'ames; mais en 1822 Balbi l'a fait monter à cinquante-quatre millions;

Hassel, en 1823, à cinquante-neuf millions deux cent soixante-trois mille sept cents;

Malte-Brun, en 1826, à cinquante-neuf millions au moins.

Il est vrai que Weydemeyer vient, en 1828, de la faire redescendre à cinquante-trois millions; mais les calculs de Balbi et de Hassel ont répondu d'avance à cette dernière évaluation, qu'ils jugent fautive.

et la grande chaîne du Caucase, séparent sa partie d'Asie de celle d'Europe.

*Partie d'Asie.* Le sol de la Sibérie penche vers la mer Glaciale, et y verse ses eaux; cette inclinaison, et l'élévation de l'énorme plateau où ses fleuves naissent, sont les deux principales causes de la rigueur de son climat.

Sa superficie est d'environ sept cent mille lieues carrées, dont les deux cinquièmes seulement sont susceptibles de culture. Le sud-ouest est remarquable par sa fertilité; mais au nord du soixantième parallèle, et à l'est de l'Iénisseï, toute culture cesse; sans doute parce que le grand plateau de la Mongolie domine, d'une hauteur égale à celle des Cordilières, cet espace désolé qu'il resserre contre le nord, qu'il y expose, et qu'il place ainsi entre deux glaciers éternels, le sien et celui du pôle.

Des monstres huileux remplissent les deux mers de cette triste contrée; d'énormes bancs de poissons font déborder ses rivières; ses plaines, ses immenses forêts, ses déserts de glaces, sont peuplés de troupeaux ou d'un gibier dont la fourrure est précieuse : ses montagnes renferment tous les métaux.

Le midi de la Sibérie est soumis à de courts, mais brûlans étés, et à d'âpres hivers. Le climat de ses autres parties est si rigoureux, qu'il suffit à la punition des plus grands crimes. Deux millions d'habitans errent ou sont dispersés dans ces vastes déserts.

*Partie d'Europe*. La partie européenne de l'empire de Russie est divisée, par les meilleurs observateurs [1], en trois régions : chaude, tempérée, et froide. La première commence au 40^e^ degré, la seconde au 50^e^, la troisième au 57^e^.

La région moyenne contient trois fois plus d'habitans que les deux autres. Pourquoi cette région, dite tempérée, est-elle plus froide que les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la Saxe et la Prusse, qui sont sous les mêmes parallèles? Les géographes en trouvent la raison : premièrement, dans la continuité des terres russes jusqu'au cercle polaire, quand toutes les terres occidentales de l'Europe sont bornées à une beaucoup plus grande distance du pôle par la

[1] *Voyez* Weydemeyer, Storch, Pallas, Took, Malte-Brun, etc.

mer ; secondement, dans le peu d'élévation de la chaîne qui sépare leurs versans nord et sud, élévation insuffisante pour abriter des vents du pôle, la Russie d'Europe.

Là pourtant, sont les points de partage de ses plus grands fleuves, de la Dwina et du Dniéper, du Volga et de la Dwina septentrionale.

La trace incertaine et douteuse de ces sommités, passe à Valdaï qui leur a donné son nom ; on l'entrevoit encore entre Vologda et Iaroslaf; elle marque, dans plusieurs de ses parties, le commencement de la région froide.

C'est de leur plateau marécageux, et de ces collines insignifiantes, que glissent et s'écoulent lentement les eaux de la Russie européenne, dans ses mers du nord, du nord-ouest et du sud.

Toutefois, les trois climats russes, jusqu'à Olonetz, favorisent ou permettent la maturité de la plupart des grains de première nécessité, et de beaucoup d'autres. Le sol y présente, au midi, du miel, des fruits de toute espèce, du sel, et surtout de riches pâturages qui s'étendent dans la région tempérée ; le nord même a les siens, et tous sont couverts d'innombrables

troupeaux d'animaux de toute espèce, depuis le chameau jusqu'à la renne.

Des forêts impénétrables d'arbres de plusieurs essences, dans la région mitoyenne et dans celle du sud; de bouleaux et d'arbres résineux, dans la partie septentrionale, sont peuplées de gibier, et au nord, d'animaux couverts de riches fourrures.

Bordé par plusieurs mers, couvert de lacs vers le nord-ouest, sillonné de rivières profondes qui, par de faciles canaux, réunissent par trois communications, les mers du nord aux mers du sud, ce vaste pays abonde, comme la Sibérie, en monstres marins et en poissons de toute espèce.

Enfin, du nord au sud, le grand Oural ouvre à tous les besoins, à toutes les passions des Russes, ses inépuisables mines de fer, de cuivre, et quelques unes de platine, d'argent, et même d'or [1].

[1] D'après le journal russe *des Mines* de 1825, et les *Annales patriotiques* de 1826, les mines de l'Oural ont produit, de 1818 à 1824, en six ans et demi, trois millions cinq cent soixante-sept mille deux cent dix-

Quelque magnifique que soit ce tableau de la Russie, il est exactement tracé d'après nature.

sept roubles d'argent, et surtout d'or. D'après les mêmes autorités, et sauf erreur ou exagération, ces mêmes mines auraient donné, dans les six derniers mois de 1824 seulement, pour la valeur de cinq millions trois cent soixante et dix-sept mille cinq roubles, et quatre-vingt-sept kopeks en or et en argent.



## CHAPITRE II.

Maintenant passons à son histoire ; et pour ne dire qu'un mot de sa partie qu'on pourrait appeler antique, remarquons qu'elle s'étend jusqu'au milieu du neuvième siècle de l'ère chrétienne ; qu'obscure et peu intéressante, ce qu'on en peut dire doit être court de texte, et chargé de notes et de preuves.

Le lieu de la scène est à peu près la partie européenne de l'empire actuel de Russie. Sur ce vaste champ de bataille, et dans cette nuit des temps, on entreverra l'Asie centrale plusieurs fois victorieuse, et plusieurs fois la Scandinavie dominant à son tour. Ceux de ces débordemens du Nord, qui sont le plus anciennement connus, paraissent avoir eu lieu, l'un [1],

[1] Ceci est fort incertain. Pithéas de Marseille dit pourtant, que les Goths passèrent la Baltique trois cents ans avant Jésus Christ. Est-ce à cette date qu'il faudrait rapporter la destruction de cette Slavensk du

trois cents ans avant Jésus-Christ ; un autre [1], deux cent cinquante ans après, sous Amala et Hermanrique ; un autre encore en 862, sous le grand Rurick, fondateur de l'empire russe.

Mais la fondation de cet empire, et la dernière invasion de la Russie par les peuples de l'Asie centrale, que souleva le génie de Gengiskhan [2], appartiennent à son histoire moderne.

L'empire russe ne commence donc réellement, qu'au milieu du neuvième siècle. On remarque dans son histoire, cinq grandes pé-

lac Ilmen, dont parlent les traditions ? Tacite assure que dans les temps glorieux de Rome république, les Cimbres et les Teutons étaient descendus de la mer Baltique. Toutefois, leur apparition en Italie est bien postérieure à l'époque indiquée par Pithéas de Marseille.

[1] Les chroniques russes disent qu'alors les Slaves s'enfuirent vers le Midi ; ils étaient donc attaqués par le Nord. De plus, Jornandès, Goth civilisé, écrit de Ravenne que, vers 250, Amala, roi des Goths et fils des dieux, descendit du Nord, et entraîna contre les Grecs, les Slaves, les Vénètes et Antes, qui habitaient les contrées comprises entre la Finlande et le Borysthène.

[2] Ou Tchinguis-khan.

riodes, deux dynasties, douze princes remarquables, et cinq capitales.

La première de ces cinq grandes périodes, présente, de 862 à 1054, dans un espace de cent quatre-vingt-douze ans, la fondation de l'empire dans Novgorod par Rurick-le-Grand, chef des Varègues de la mer Baltique; son énorme développement sous le grand Oleg, successeur de Rurick, plus grand que lui, régent pour son fils Igor, et qui donne à cet empire naissant, Kief pour capitale, avec une grande partie de l'étendue actuelle de la Russie d'Europe. Vient ensuite le long règne du faible Igor, prince insignifiant, quoique fils de Rurick-le-Grand, pupille du grand Oleg, mari de la célèbre Olga, et peut-être, à cause de ce triple rapprochement.

Ce règne est suivi d'une seconde régence, celle de sainte Olga, veuve d'Igor, première Russe chrétienne, baptisée dans Constantinople, et célèbre par l'artificieuse et terrible vengeance qu'elle tira du meurtre de son époux, sur les farouches Drewliens [1], dont elle acheva la sou-

[1] Leur capitale était, dit-on, située près de l'embouchure du Pripiat dans le Dniéper.

mission. Son administration est remarquable. La république de Pskof lui dut ses libertés, qui la rendirent pendant six siècles si florissante. Ce fut cette princesse qui partagea le nord de la Russie en différentes circonscriptions administratives. Elle est restée grande jusqu'au temps des annalistes, dans la mémoire, dans la bouche, dans le cœur des peuples.

C'est la mère de *Swiatoslaf,* guerrier dur, rude, inflexible, impétueux, l'Achille, le Charles XII de cette époque. De même qu'Oleg avait transporté sa capitale de Novgorod à Kief, lui, veut porter la sienne jusqu'en Bulgarie [1], toujours de plus en plus près de l'empire des Grecs : mais il en est chassé par eux ; et dans sa retraite, son crâne devient la coupe du khan des Petchenègues, sur les lieux mêmes où, huit siècles plus tard, Charles XII doit succomber sous Pierre-le-Grand, et par une même obstination.

Après lui et Iaropolk, prince nul, cette première période nous montre enfin la plus grande gloire gothique de l'empire russe, sous

[1] Celle d'occident, l'ancienne Mœsie.

Vladimir-le-Grand, en 988, et son christianisme. Vient ensuite Swiatopolk. Sans ses fratricides et la première invasion des Polonais dans Kief, qu'il suscita, ce misérable passerait à peine aperçu entre son père le grand Vladimir, et son frère Iaroslaf le législateur, cinquième grand homme de cette dynastie, mais en qui finit, en 1054, la première période glorieuse de cet empire.

Dans la seconde période, de 1054 à 1236, période de cent quatre-vingts années, toute de discordes et de déchiremens intérieurs, l'empire se divise et se subdivise, comme une propriété particulière, entre les descendans de Rurick.

Au milieu d'une foule de ces princes qui se disputent leurs apanages, et surtout le trône de Kief, on distingue à peine une suite non interrompue de dix-sept princes suzerains, se succédant de frère en frère et d'oncle à neveu, jusqu'à l'obscur Ioury, tué par les Tatars en 1237.

Ce peuple de Grands-princes, rangé dans cet ordre bizarre de succession, n'offre que deux hommes remarquables, Vladimir Monomaque en 1114, et André vers 1157.

Le premier rendit à l'empire un moment d'ensemble, par l'ascendant de sa valeur et de ses vertus, et malgré les efforts des Polovtzy, nomades du sud, qu'il écrasa. Le second, abandonnant Kief, fit de Vladimir la capitale de l'empire. Sa politique l'élève au-dessus de ces temps de malheurs. Il est le seul qui parut apercevoir la cause de tant de discordes, et qui essaya de la détruire.

La troisième période s'ouvre en 1237, par l'asservissement de la Russie, résultat de ses dissensions intestines. Elle se prolonge deux cent vingt-trois ans, jusqu'en 1460.

Les Tatars viennent de massacrer une multitude de princes russes, le Grand-prince, trois de ses fils, et leur mère; mais deux frères du Grand-prince survivent; ils lui succèdent l'un après l'autre. L'aîné a cinq fils, qui se passent ou s'arrachent successivement le sceptre, ou le reçoivent des Tatars.

Le troisième, saint Alexandre Newsky, est un grand homme dans toutes les acceptions d'un si grand mot. C'est un héros vainqueur des chevaliers Porte-glaives, des Suédois, et même des Lithuaniens, qui accourent au bruit

de la chute de l'empire russe ; c'est un martyr du dévoûment le plus patriotique, qui trois fois va jusqu'au fond de l'Asie, désarmer la colère tatare prête à écraser les restes de ses sujets imprudens et indociles.

Deux de ses fils, indignes de lui, se suivent sur le trône, après deux de leurs oncles. Mikhaïl de Twer, leur cousin, leur succède vers 1300. Alors, commence une lutte de vingt-huit années, toute de trahisons, de bassesses et de perfidie, entre la branche des princes de Twer et celle des princes de Moscou. Mais en 1328, la Grande-principauté reste à ceux-ci dans la main d'Iwan I[er], dit *Kalita*.

Ce prince est remarquable parce qu'en lui recommence, premièrement, la réunion des apanages à la Grande-Principauté de Moscou, devenue capitale ; deuxièmement, le ralliement des princes apanagés autour du Grand-prince ; troisièmement, le rétablissement de la succession directe ; enfin, un système de concentration de pouvoir, qui doit un jour relever l'empire russe, et en faire cette masse effrayante que nous voyons aujourd'hui.

Cette succession directe et ce système ne s'in-

terrompront un instant, que pour renaître en 1362, dans le grand Dmitry Donskoy, premier vainqueur des Tatars, pour se transmettre à ses fils et petit-fils, les deux Vassili; enfin, pour produire, un siècle après, en 1462, l'autocratie incontestée d'Iwan III.

C'est en 1462, et dans ce grand Iwan, que commence le quatrième période russe; elle finira en 1613, et n'aura duré que cent cinquante-trois ans.

Les républiques russes du nord et les Tatars succombent devant sa puissance, qu'il emploie toujours à propos, avec mesure, progressivement, et avec une machiavélique habileté. Peu à peu, la chaîne dont les Tatars écrasaient les Russes, a passé tout entière dans les mains de ce Grand-prince, qui en enserre, les uns par les autres, les vainqueurs et les vaincus, l'étend sur tous, et reste seul maître absolu.

Son petit-fils Iwan IV, grand dans le crime, pousse à l'excès la concentration de ce pouvoir, dans lequel tout s'engloutit, mœurs, moralité, patriotisme, et le peu de priviléges qu'avait, ou conservé ou acquis, la noblesse russe, sous Iwan III, en le servant contre les princes apa-

nagés, les républiques russes et les Tatars. Ce furieux tue jusqu'au seul de ses deux fils capable de supporter cette lourde couronne : aussi passe-t-elle, dès son successeur, sur la tête du descendant d'un Tatar, son perfide ministre, qu'elle écrase, ainsi que tous ceux des Russes, Polonais ou Suédois qui osent s'en saisir ou y prétendre après lui.

Ce despotisme insensé s'est donc tué lui-même. Il a livré l'état démoralisé aux invasions de l'Occident, de même que la discorde l'avait, trois siècles et demi plus tôt, ouvert à celles de l'Orient. Ce résultat pareil de deux excès opposés, dure quinze ans; et l'Empire en dissolution semble devoir finir avec sa quatrième période.

Mais alors, l'élection d'une nouvelle dynastie le renouvelle : les Romanof montent au trône en 1613. Avec eux commence la cinquième grande période de l'histoire russe ; c'est la plus éclatante : elle brillerait dès le milieu du dix-septième siècle, de l'éclat du règne d'Alexis, digne père de Pierre-le-Grand, s'il n'était éclipsé par ce colosse.

Ainsi, pour nous guider jusqu'à ce grand homme au travers de l'obscurité de ces huit

siècles, si le partage des temps en cinq grandes divisions, et celui des hommes en deux dynasties, ne suffisent pas, douze princes grands ou remarquables, tels que douze sommités, douze lueurs plus ou moins brillantes, en éclairant et fixant nos regards, serviront encore à les diriger.

Dans la première période, de fondation, de gloire et d'agrandissement, ce sera *Rurick* le fondateur! *Oleg* le conquérant! *Olga* l'administratrice! *Vladimir* le chrétien! *Iaroslaf* le législateur!

Dans la seconde, toute de discordes, le valeureux et vertueux *Vladimir Monomaque* et *André* le politique!

Dans la troisième, toute d'asservissement, le victorieux, le dévoué saint *Alexandre Newsky!* l'habile *Iwan Ier* et *Dmitry Donskoy,* premier vainqueur des Tatars!

Enfin, dans la quatrième, celle de l'affranchissement et du despotisme, *Iwan III* l'autocrate et *Iwan IV* le terrible!

Mais, en outre de ces douze lumières, de ces utiles fanaux, on a dû apercevoir d'autres points de repère, des points géographiques, qui peuvent encore servir au classement de nos observations,

et à l'analyse de cette énorme masse d'histoire.

En effet, nous avons remarqué que cet empire en est à sa cinquième capitale; qu'en 862, le génie conquérant de Rurick plaça la première dans Novgorod; que le génie plus grand encore d'Oleg, l'avidité, l'attrait d'un climat plus doux, celui des richesses, des lumières et du bien-être de la civilisation grecque, fixèrent dès 882, au midi et dans Kief, la seconde; qu'en 1167, les discordes intestines, les agressions des Polonais à l'ouest, celles des nomades au sud, et la politique d'André, reportèrent la troisième, vers l'est, à Vladimir; que la quatrième et la plus centrale, la grande Moscou, celle qui devait réunir à elle tout l'empire, s'éleva en 1328, et soumit les trois autres par le machiavélisme d'Ioury, par l'habileté d'Iwan Kalita, ses premiers princes, et par sa position entre la troisième, Vladimir, et la première, Novgorod la grande, qu'elle désunissait; qu'enfin, vers 1703, le génie de la civilisation alla porter la cinquième, à la frontière du nord, à la naissance du golfe de Finlande, précisément sur ce même rivage, d'où le barbare Rurick, créateur de cet empire, était parti huit cent quarante ans plus tôt pour le fonder.

## CHAPITRE III.

L'ESQUISSE de cette masse d'histoire ainsi donnée, entrons dans ses principaux détails ; et, sans nous arrêter à l'origine presque diluvienne qu'on donne à ces peuples, sans répéter les noms de Japhet, de Rouss, de Slavan et de Schyte, dont on suppose que les Russes, les Slaves et les Scythes sont descendus, disons que les habitans le plus anciennement connus de la Russie d'Europe furent, au midi, les Scythes ; au centre, les Slaves ; au nord, les Finois. Convenons qu'on ignore leur première origine ; mais que pour les Varègues russes, tout porte à les croire Normands[1].

L'histoire des uns et des autres, jusqu'à Rurick, est au moins douteuse[2] ; tout ce qu'on y peut entrevoir, c'est que jusqu'au neuvième siècle, de grands débordemens successifs et opposés, ceux de l'Asie centrale et de la Scandinavie, avaient souvent inondé cette grande surface qu'occupe aujourd'hui la Russie euro-

(1) (2) Voyez ces deux notes à la fin de ce volume.

péenne. Cependant, à en juger par la dernière irruption tatare, avant 860, celle des Kosars, il semble que les invasions asiatiques ne s'étaient guère élevées, vers le nord, au-delà des lieux où sont aujourd'hui Kief et Kalougha.

Quant aux irruptions normandes, et à l'exception de celle d'Amala, roi des Goths et fils des dieux, qui, vers 250, entraîna contre l'empire romain tous les Slaves des pays compris entre la Finlande et le Borysthène, elles paraissent s'être écoulées à main droite, vers le sud-ouest; en sorte que depuis l'Ocka et le haut Dniéper jusqu'à la Baltique, toutes les peuplades slaves et finoises qui habitaient entre ces deux débordemens, le centre et le nord de la Russie d'Europe, avaient pu y vivre en repos, s'y multiplier, et déjà même, comme Novgorod la grande, s'y enrichir par un commerce assez étendu.

Mais pour terminer ce coup d'œil, jeté en passant au travers des obscurités de l'histoire de la Russie antique, laissons parler une vieille chronique; et, quoique sans doute elle ne s'appuie que sur des traditions orales et des chants anciens, écoutons quelques accens de cette voix

qui sort à peu près seule du milieu de ces ténèbres.

« En ce temps-là, dit-elle (c'était au neuvième » siècle ), un esprit d'indépendance agitait la » grande ville ; Novgorod y perdit sa suprématie ; l'empire, son ensemble. Les Varègues » russes descendirent du nord avec la guerre, » et la grande ville, vaincue, fut tributaire.

» Alors le désordre fut grand ; mais les peuples » battus par les Ugriens, affaiblis par la contagion, opprimés par les Varègues, vinrent à » Gostomïelz, descendant de leurs anciens chefs, » pour qu'il les commandât. La guerre fut heureuse aux Slaves ; le prince varègue épousa » Umila, fille de Gostomïelz, il l'emmena en » Finlande ; elle fut la mère du grand Rurick.

» Gostomïelz fut un chef sage ; sa réputation » attirait, des contrées les plus éloignées, une » foule de princes qui venaient, par terre et » par mer, demander ses conseils et s'instruire » près de lui. Le temps vint qu'il assembla les » anciens des nations ; ceux des Slaves, des » Russes, Tchoudes, Mériens, Krivitches, » Dragwischiens et Mouromiens, et qu'il leur » dit : *Je ne vois point d'union entre vous ;*

» *vous voulez vous gouverner vous-mêmes,*
» *mais ce sont vos passions qui vous gouver-*
» *nent ; la grande Novgorod périra si vous ne*
» *choisissez pas des princes dignes de vous*
» *conduire. Mes trois fils sont morts, et vous*
» *n'avez de salut que dans mes neveux les prin-*
» *ces varègues, Rurick, Cinaf*[1] *et Trouvor.*

» Il parla ainsi et mourut. Les principaux
» citoyens, suivant ses conseils, allèrent vers
» les trois princes varègues. *Notre pays est*
» *grand et fertile*, dirent-ils, *mais il est sans*
» *ordre ; venez le gouverner d'après nos lois.*

» Les princes hésitèrent, car ils connaissaient
» l'orgueil et le déréglement de Novgorod. »
Ils s'établirent cependant à Ladoga, Bielozero et Isbork ; ce ne fut que trois ans après, en 864 seulement, et depuis la mort de ses deux frères, que Rurick vint s'établir à Novgorod.

On a cru devoir laisser au récit qu'on vient de lire, sa couleur primitive ; il est cité par les uns, et décrédité, dans plusieurs de ses parties, par les autres. Ce qui est sûr, c'est qu'alors Novgorod était si puissante qu'on disait d'elle :

1 Ou Sineous.

*Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la grande ?*

On sait aussi que déjà le commerce de Novgorod s'étendait en Perse, jusqu'aux Indes mêmes, et de Byzance à Winettes, ville slave très-commerçante de l'embouchure de l'Oder. On sait encore que, vers le milieu du neuvième siècle, l'anarchie y naquit, ou de l'abus de la liberté, ou de l'orgueil de la richesse.

Dans cet état de choses, un fait géographique dut attirer la guerre sur Novgorod. Son commerce le plus actif se faisait par la Baltique ; il passait au milieu des Varègues russes, guerriers scandinaves, alors maîtres de cette mer. Il fallait donc obtenir ce passage par un tribut ou par la force : on se battit, et les Novgorodiens furent tributaires.

Remarquons ici cette position des trois princes russes dans Ladoga, Bielozero et Isbork, autour de la commerçante Novgorod, dont ils occupaient ainsi tous les débouchés. Plutôt que d'abandonner toute idée de négoce et de changer ses mœurs, Novgorod dut se soumettre ; et c'est pourquoi, sans doute, Rurick en prit paisiblement possession.

On assure qu'alors il se fit appeler Grand-prince ; ce qui suppose d'autres princes ; qu'il agrandit la ville, lui donna des lois, et que pourtant Vadime le brave, chef du parti républicain, se révolta. Mais s'il est difficile dans un pays civilisé, de contenir une armée indigène, comment croire à la modération d'une armée de pirates sur un sol étranger ? On a même des traces du gouvernement militaire que Rurick apporta du Nord. Toutes les villes furent distribuées à ses compagnons de guerre ; mais que le tort ait été aux protecteurs ou aux protégés, le fait est que le pays, partagé entre les guerriers de Rurick, devint russe, et que c'est de cette époque, que date ce nouveau nom de tant de peuplades finoises et slavonnes de la Russie d'Europe, et le principe de leur esclavage.

Quant à la conquête de Kief, par Askold et Dir, sujets de Rurick, on n'en connaît point la cause, ni celle de leur expédition sur Constantinople [1], qu'ils épouvantèrent, qui les repoussa, et d'où ils rapportèrent à Kief les premiers germes du christianisme.

[1] *V.* Karamsin, Photius et Constantin Porphyrogénète.

## CHAPITRE IV.

Un immense et précoce développement suivit de près la naissance de cet empire ; car il paraît certain que la Russie, dès les premiers successeurs de Rurick, s'étendit de la Vistule et des monts Krapacks au Volga, des mers Blanche et Baltique, aux mers Noire et Caspienne [1], et même que ses flottes rendirent Byzance tributaire.

Ce phénomène a plusieurs causes. On remarquera d'abord cette réunion dans Novgorod, du peuple le plus guerrier, au peuple le plus riche et le plus commerçant. Ce fait devait opérer une révolution dans cette partie du monde. Mais il lui fallait un moteur, et le génie d'Oleg se trouva conforme à cette circonstance.

Ce successeur de Rurick fut un grand homme ; ce qui suffit pour expliquer les plus grandes choses. Il paraît avoir eu en grand les qualités,

[1] *V.* Weydemeyer.

les vices et toutes les passions qui convenaient le plus à son siècle ; vrai caractère de grandeur barbare ! brave, astucieux, avide, aventureux et infatigable ; fidèle, comme pour son pupille Igor, et néanmoins perfide dans l'occasion, comme avec Askold et Dir, quand dès 882, après la prise de Smolensk, s'étant présenté devant Kief comme un marchand de Novgorod, il les attire dans un guet-apens par ces mots : *Nous sommes de la même race que vous !* et les fait massacrer comme des usurpateurs, en leur disant : *Vous n'êtes ni princes, ni race de princes ; moi, je suis prince, et voilà le fils de Rurick !* Puis il se transporte d'admiration pour sa conquête ; *Que Kief*, s'écrie-t-il, *soit la mère de toutes les villes russes !* Ce qu'elle fut en effet, pendant près de trois siècles, et il en fait sa capitale, non pour s'y reposer, mais parce qu'elle est plus à portée de l'empire grec, objet de la convoitise des barbares qu'il commande.

Néanmoins, il ne les conduira à ce pillage, qu'après avoir bien lié ses deux capitales par un enchaînement de conquêtes : c'est pourquoi il dompte ou s'attache d'abord toutes les peu-

plades slavonnes, finoises, lithuaniennes, jusque-là maîtresses d'elles-mêmes, ou tributaires des Khans abâtardis des Kosars orientaux.

Dans cette Slavonie, où il veut fixer sa puissance, il se montre mesuré dans sa force, et modéré dans les tributs qu'il impose. Il tolère dans Kief le christianisme naissant, et y établit solidement son pupille Igor.

Mais, son empire fondé, il enflamme tous ces vaincus, devenus ses sujets, de l'aventureuse et féroce avidité des vainqueurs, que jusqu'alors il a su contenir. Il se met à la tête des uns et des autres, exalte leurs passions par les siennes, et, les réunissant dans une horrible et même soif de sang, de gloire et de pillage, il franchit, à la tête de quatre-vingt mille hommes, sur deux mille barques, les cataractes du Borysthène, désole l'empire grec par d'atroces barbaries, et, comme Mahomet, transporte pardessus un cap sa flotte, ou, selon la chronique, la fait voguer sur terre et à pleines voiles, pour la remettre à flot dans le port même de Byzance; puis il attache son bouclier à la porte de cette capitale, comme un trophée, et lui arrache un traité honteux que concluent les

douze Scandinaves, Carles, Farlaf, Vérémid, Boulaf. Stemid, etc., ses envoyés, et ceux des illustres Boyards qui reconnaissaient sa puissance.

Sa garde varègue, qui semble être son conseil, dont l'assentiment paraît nécessaire et suffisant, en promet l'observation. Ces guerriers le jurent par leurs dieux Peroun et Voloss, et sur leurs armes, qu'ils ont déposées par terre devant eux. Ce sont leurs boucliers, leurs anneaux d'or, leurs épées nues, l'or et le fer, ce qu'ils aiment et honorent le plus. Alors le barbare satisfait vient rapporter son riche butin dans Kief, y jouir d'une gloire et d'une puissance incontestée, et y mourir miraculeusement comme il a vécu.

C'est donc, avant tout, dans la réunion de Novgorod et de Kief aux Varègues, et dans le génie de Rurick et d'Oleg, que nous apercevons les premières et principales causes d'agrandissement, comme de fondation, de l'empire russe.

Toutefois, sans le génie des peuples, celui des chefs eût-il pu suffire? Voici une immense terre et une multitude de nations qu'un petit

peuple guerrier semble avoir soumises tout à coup; car on peut juger de l'effrayante disproportion des vainqueurs aux vaincus, par la composition de l'armée d'Iaroslaf, où les Varègues n'entraient que pour un quarantième. Tâchons donc de découvrir, dans les mœurs et coutumes des uns et des autres, de nouvelles causes d'un fait si invraisemblable.

Tacite dit que les Rugiens étaient remarquables par leur attachement à leurs chefs. Les Suéones, ajoute-t-il, sont soumis à un roi absolu. Les descendans d'Odin régnaient, dit-on, encore en Suède en 1060, et la religion y fortifiait le despotisme. Lomonosof, d'après Weissel, Helmold et Jean de Bohême, dit qu'un des premiers princes russiens demanda le despotisme à ses peuples; qu'ils le lui accordèrent, et qu'il y joignit le sacerdoce.

Au milieu de détails épouvantables sur la barbarie des mœurs civiles et religieuses des Russes, on remarque ce que Yakout, géographe du treizième siècle, citant Maccadezzy, voyageur du onzième, et Akhmet, envoyé de Bagdad près les Bulgares, en 922, disent des gardes des princes russes, et de leur dévoûment

qui les portait à se sacrifier volontairement sur leurs tombeaux. Les Slaves, au contraire, étaient très-indépendans ; il devait y avoir plus d'ensemble chez les Russes, conséquemment plus de force ; cela seul dut les conduire à de grandes conquêtes.

En effet, l'attachement et la soumission des Russes à la famille de Rurick, est remarquable ; il est incontesté que le règne de ce fondateur fut suivi de deux minorités, et que le droit seul du sang déféra les deux régences ; que la première échut à un prince ambitieux, la seconde à une femme, et que pourtant les deux successeurs de Rurick montèrent paisiblement et sans contestation, sur ce trône militaire si récemment fondé.

D'après Nestor, en 945, le cri de combat des chefs de guerre russes les plus illustres, qui avaient mis à leur tête le petit-fils, encore enfant, de Rurick, était : *Mourons pour notre prince!* On vient de voir qu'il avait suffi au régent Oleg, de nommer et de montrer le fils de Rurick, pour faire tomber Askold et Dir à ses pieds, et Kief en sa puissance.

Dans la guerre contre les Drewliens, la ré-

gente Olga paraît encore toute puissante ; c'est une guerre toute de ruse et de perfidie, comme il convient à une femme à qui aucune guerre ne convient : de même qu'elle seule a dirigé celle-ci, c'est elle qui règle le partage de ses fruits. On sait que bientôt cette même Olga s'éloigne de ses États jusqu'à Constantinople et s'y fait chrétienne, sans que son autorité paraisse souffrir de cette absence et de ce changement de religion. L'autocratie de Vladimir, son petit-fils, est encore bien plus remarquable. On verra enfin Iaroslaf donner un code qui commence par ces mots [1] : *Voici vos lois, telle est ma volonté*. La légitimité despotique d'une seule famille sur le trône russe, était donc alors fortement empreinte dans les mœurs de ces barbares du Nord.

Ajoutez à cette raison de leur force par leur ensemble, que leur religion était toute guerrière ; qu'ils s'entretuaient plutôt que de se rendre, persuadés qu'un prisonnier était esclave de son vainqueur, non seulement dans ce monde-ci, mais dans l'autre ; qu'enfin, à

[1] *V.* Leclerc.

cette époque, soit que leur population se fût refaite et les gênât, soit souvenir des anciennes et heureuses irruptions de leurs aïeux, soit excitation produite par une circonstance particulière, le génie des conquêtes enflammait leur imagination. La cupidité et l'ambition de ces Normands ne furent jamais plus entreprenantes. Ce fut un débordement ; il leur fallut à tous, du butin, des fiefs, des serfs, soit en Allemagne, soit dans cette partie de la France qu'ils ont appelée Normandie, soit dans la Grande-Bretagne par eux nommée Angleterre, soit enfin dans cette grande Slavonie, qu'ils ont faite russe.

Une autre raison toute matérielle du prompt développement de cet empire et de la supériorité des Varègues russes sur les Slaves, se trouve dans plusieurs auteurs anciens et modernes. Ammien et Pausanias disent que les Scythes et les Sarmates n'avaient point de fer à leurs armes ; et Gibbon assure que les Esthoniens furent vaincus par les Goths, parce qu'ils n'avaient que des massues et point de fer pour se défendre. Malte-Brun ajoute que les Varègues, armés de bonnes cuirasses et d'épées

tranchantes, soumirent sans peine les Slaves, qui n'étaient couverts que de boucliers de bois. Les mines de fer de la Suède purent donc être une cause des conquêtes des Varègues ses habitans, comme les premières conquêtes des Turcs tinrent aux armes qu'ils se forgèrent dans l'Altaï pendant leur esclavage.

On sait, d'ailleurs, que ces Varègues étaient fantassins. Karamsin les montre, dès Swiatoslaf, couverts de casques, de cuirasses, de brassards; il dit qu'ils avaient une tactique, et se gardaient régulièrement par des avant-postes; qu'ils marchaient en bataillons serrés, s'exerçaient à des manœuvres; que leurs camps étaient entourés de palissades, de fossés, de piéges même, comme ceux des Normands en France, et qu'ils y soutenaient des siéges. On sait encore que leurs princes avaient une garde permanente entretenue ou soldée, qu'on pourrait appeler noble, où l'on était distingué et classé par différentes dénominations ou titres; c'était là sans doute, une des causes de leur supériorité sur les Slaves, divisés en peuplades qui vivaient indépendantes les unes des autres, et combattaient à volonté, sans règles, au hasard, sans ensemble.

## CHAPITRE V.

---

Cependant, toutes ces considérations sont loin de suffire ; quelque redoutables que fussent ces guerriers, elles n'expliquent point assez comment leur petit nombre put se répandre, sans se perdre, au milieu de tant d'hommes et de terres ennemies ; c'est qu'aussi tout ne leur fut pas contraire. Novgorod la grande n'a point été la seule qui appelât les Varègues ; d'après une tradition russe, on sait que Kief, près d'être opprimée par les Kosars, implora Rurick, et que ce fut alors que ce fondateur y envoya ou y laissa aller Askold.

On voit, dans la marche conquérante d'Oleg, que plusieurs des peuplades slavonnes, déjà faites au joug novgorodien, imitèrent leur métropole. Vers 882, Oleg, en chassant les Kosars de ce qui fait aujourd'hui les gouvernemens de Vitepsk et de Tchernigof, dit aux Sévériens : *Je suis l'ennemi des Kosars, et non le vôtre ;* et il se contente d'un tribut fort

léger. En 965, les Viatiches, slavons des bords de l'Ocka, invoquent contre les Kosars les secours de Swiatoslaf; c'est ainsi que les violences des Kosars, reste des Tatars des dernières invasions asiatiques, et la terreur produite par les Petchenègues, autres Tatars avant-coureurs de la grande et dernière invasion qui devait suivre, soumirent aux Russes une partie des peuplades slavonnes de la Russie d'Europe.

Ces malheureuses contrées se trouvaient placées entre les invasions venues du Nord et de l'Est, et tout près des deux sources de ces épouvantables débordemens; mais les Russes se présentaient pour gouverner, les Tatars pour piller : elles préférèrent les Russes quand il fallut choisir.

Cette différence venait de ce que les uns, trouvant de plus doux climats, cherchaient à s'y établir; tandis que les autres, en trouvant de plus rudes, ne songeaient qu'à dépouiller les habitans pour revenir dans le leur.

Puis les habitudes des premiers étaient fixes; celles des autres, errantes.

Enfin, suivant une tradition russe, des mariages semblables à ceux qui avaient amené la

conquête, la consolidèrent. Rurick, que cette tradition nous dit être fils d'une Slavonne, épouse une Slavonne urnanienne; son fils Igor a pour femme Olga, que le même auteur assure être issue des anciens princes slavons.

Il est vrai que jusque-là, si l'on en juge par le traité d'Oleg avec l'empereur Léon, la fusion des deux peuples n'avait pas remonté jusqu'aux chefs; car les noms des douze envoyés d'Oleg et de ses Boyards sont tous Scandinaves: mais dans le traité d'Igor avec le successeur de Léon, sur cinquante noms d'envoyés russes que porte cet acte, trois déjà sont Slaves.

Sous la régence d'Olga slave et chrétienne, le crédit des Slaves dut encore augmenter. Il paraît même que Sweneld, l'un de ses voiévodes les plus illustres, était Slave. Enfin, ce qui est très-remarquable, depuis cette princesse tous les noms des Grands-princes sont slaves. Dès-lors, pleins du sang slavon qu'ils avaient reçu, et se voyant plus maîtres des Slaves que des indisciplinables Varègues, ces Grands-princes donnèrent la préférence au plus riche, au plus civilisé, au plus nombreux des deux peuples, comme à sa langue et à son plus doux

climat ; le choix de leur résidence et leurs premiers codes l'attestent.

Les Slaves, ainsi que les Varègues, finirent donc par regarder les descendans de Rurick, comme leurs naturels et légitimes souverains. Ces deux peuples s'unirent dans une même fidélité. La crainte d'ennemis communs, l'espoir du pillage qui les attira sous les mêmes drapeaux, et leur réunion dans la religion du Christ en 988, firent le reste.

Cette passion de pillage fut encore une des principales causes de l'immense et précoce développement de l'empire russe. En ce temps-là, le mot de ralliement des nations barbares était le pillage de l'empire romain. Dès qu'un chef avait assez d'audace et de moyens pour tenter une entreprise sur Byzance, toutes les peuplades accouraient sous ses drapeaux. L'effet en était de commencer la réunion de tant de nations diverses, d'emmener des pays conquis toute cette remuante jeunesse, et d'en occuper l'ardeur jusqu'à ce qu'elle se fût faite au nouveau joug.

On sait que l'armée, qu'Oleg mena en 904 contre Byzance, était de quatre-vingt mille

hommes, et que celle d'Igor, son successeur, était déjà de quatre cent mille. Les Petchenègues mêmes, ces Tatars ennemis naturels des Russes, s'unirent à Igor dès qu'il fut question de piller Byzance. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les princes de Kief risquer ces entreprises, puisqu'elles les plaçaient à la tête des peuplades qui s'y réunissaient.



## CHAPITRE VI.

---

D'AILLEURS, chez ces Grands-princes, tel était l'état des choses, que tout tendait sans cesse à l'agrandissement. Leurs forces s'entretenaient de Varègues, qui accouraient remplacer ceux qui étaient morts ou rassasiés.

Comme il arrivait sans cesse de ces nouveaux barbares, et comme ils ne se pliaient pas à la modération que le prince exigeait d'eux, dans un pays qu'ils regardaient comme leur conquête, le prince était obligé à des guerres continuelles pour occuper leur agitation et leur avidité.

Il leur était si difficile de ne point traiter Novgorod en captive, qu'on peut voir que leurs excès obligèrent les Novgorodiens qui les soldaient, à les égorger; et Vladimir a envoyé se perdre vers Byzance, ceux de ces Varègues qui l'avaient placé sur le trône de Kief. Comme ils avaient pris cette capitale, ils en regardaient tous les habitans comme leurs esclaves, et vou-

laient qu'ils se rachetassent, ce qui ne convint pas au prince russe, qui ne voulait plus régner seulement sur une armée, mais sur tous les peuples conquis.

Remarquons surtout que jusque-là, le gouvernement des Varègues, comme celui de tous les autres Normands, n'avait été qu'une espèce de féodalité, ou plutôt un gouvernement militaire, celui d'une armée barbare, grossièrement disciplinée, établie au milieu de ses conquêtes : aussi, chefs et soldats voulaient-ils toujours conquérir.

Quand Igor vieilli voulut se reposer, ses compagnons ou Fidèles, sa garde enfin, selon les annalistes, le forcèrent à la guerre. Leur luxe grossier ne les retenait pas ; les chefs avaient des gouvernemens ou plutôt des cantonnemens à acquérir[1], et tous ces aventuriers, un butin et

[1] La chronique dit du prince de Polotsk : Il vint d'au-delà les mers avec Rurick, et eut Polotsk sous sa domination. Rurick soumet Novgorod, et distribue les villes qui dépendaient de cette république à ses chefs de guerre. Rurick donne la ville d'Ischora à sa femme Efanda, que quelques uns disent être sœur d'Oleg : les Ouglitch et leurs tributs furent donnés à leur conquérant le voiévode Sweneld.

des tributs dont ils enrichissaient le magasin du prince, ou celui des chefs secondaires aux frais desquels ils vivaient.

D'après les plaintes des guerriers de cet Igor, il paraît que les princes russes, comme les princes germains, entretenaient d'habits, d'armes, de chevaux et de vivres, leurs Fidèles. *Nous sommes nus*, disaient au prince Igor ses compagnons et ses gardes, *tandis que les compagnons de Sweneld ont de belles armes et de beaux habits. Viens avec nous lever des impôts, afin que nous soyons avec toi dans l'abondance* [1].

Chaque année, le Grand-prince partait ainsi de Kief en novembre, avec une armée, pour ne revenir qu'en avril, après avoir visité ses villes et perçu leurs impôts. Lorsque le magasin du prince était épuisé, et quand le tribut annuel ne suffisait pas, il fallait nécessairement trouver d'autres ennemis pour imposer d'autres tributs [2], ou bien traiter en ennemies les

[1] *V*. Karamsin, vol. I, page 193.

[2] C'est pourquoi les Fidèles d'Igor, ou sa garde, le forcèrent deux fois de marcher contre Byzance, et deux fois contre les Drewliens.

peuplades soumises ; ce qui arriva à Igor avec les Drewliens qui, poussés à bout, le massacrèrent, ainsi que toute sa garde. Ce barbare n'avait appelé à son aide aucun de ses voiévodes ou lieutenans, pour ne pas être forcé de partager avec eux le fruit de ses extorsions.

Cette vassalité sans fiefs, semblable à celle des anciens Germains, forçait donc sans cesse à de nouvelles conquêtes. Comme l'empire s'agrandissait, le prince déléguait à tel chef telle circonscription, avec charge d'entretenir les guerriers qui s'attachaient à lui.

Ces corps d'armées cantonnés dans ce pays conquis ne vivaient que de tributs, ne quittaient point leurs armes, et contenaient par leur présence, ou par des apparitions périodiques, les provinces conquises. C'est ce qui fit que le tribut de Byzance, sous Igor, fut réparti dans des villes où étaient des ducs. Voyez Constantin Porphyrogénète promettre de livrer aux envoyés russes les tributs destinés pour Kief, Tchernigof, Péréiaslaf et les autres villes.

Avec de tels hommes et de pareilles mœurs, cet empire devait d'autant plus s'accroître, que ce gouvernement militaire, le seul possible sur

une grande étendue, chez des peuples barbares, était inconnu chez les Slaves qui se trouvaient là chez eux de temps immémorial, et parmi lesquels aucun conquérant ne s'était arrêté. C'est pourquoi aucun grand empire, avant Rurick, n'avait pu s'y former, et pourquoi l'on a vu qu'il trouva le pays divisé en petites républiques isolées, et faciles à conquérir.

Remarquons, à ce propos, que cette division fut celle de tous les peuples primitifs. On pourrait en conclure que les Slaves furent les premiers habitans de la Russie centrale. Dès qu'un grand empire existe, il faut chercher les étrangers qui l'ont fondé.

Mais en terminant cet examen des principales causes d'un si prodigieux et si prompt agrandissement, nous admirerons tout ce que fit la Providence pour l'élévation de cet empire, et comme alors elle produisit à propos de grands hommes pour le fonder, l'affermir, l'étendre et le relever.

Considérons ici la durée et l'esprit de leurs règnes, deux objets qui, dans l'établissement des grandes dynasties, sont dignes d'une sérieuse attention.

Rurick règne dix-sept ans, Oleg trente-quatre, Igor trente-sept; ce qui donne aux Slaves le temps de devenir Russes.

Oleg est un grand homme, qui se couvre de tant de gloire, de Novgorod à Byzance qu'il rançonne, que ses nouveaux sujets le croient magicien.

La nation devait avoir besoin de repos; Igor, puis Olga, règnent plus pacifiquement. Leurs nouveaux sujets allaient se soulever; le célèbre voiévode Sweneld les contient.

Peut-être les Russes allaient-ils s'assoupir; un prince, guerrier avec rage, Swiatoslaf, leur communique sa fureur, et leur rend toute la dureté de leurs anciennes mœurs.

Oleg avait transporté le siége du gouvernement de Novgorod à Kief; ce Swiatoslaf, attiré par Byzance, prétend le pousser encore plus excentriquement jusqu'en Bulgarie [1]. S'il eût réussi, son successeur aurait été plus loin encore, et Rurick, au lieu d'être le fondateur d'un grand empire, n'aurait plus été que le premier chef de l'un de ces grands et passagers

[1] Celle d'occident, l'ancienne Mœsie.

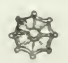
débordemens de barbares du Nord, qui parcouraient le monde jusqu'à extinction en le ravageant. Mais Swiatoslaf rencontra dans l'empereur grec Zimiscès un héros tout aussi opiniâtre que lui, et bien plus habile; et les Russes, repoussés et contenus en Russie, furent forcés de s'y établir.

Par une autre fortune de cet empire, jusque-là, à chaque avénement, il n'y avait eu qu'un seul héritier au trône, et conséquemment point d'occasion de partage. L'État put donc prendre d'abord de l'ensemble; mais en 973, le voilà près de se dissoudre par la guerre civile, résultat de la division que Swiatoslaf en a faite entre ses trois enfans. Heureusement Vladimir, le plus habile des trois, se trouve avoir en apanage Novgorod et les braves Varègues; ils le font maître de tout l'empire, qu'il porte au comble de sa gloire gothique et rend chrétien.

Toutefois, la Russie était perdue sans retour par sa nouvelle dislocation entre les douze enfans de ce prince. Eh bien! il arrive encore qu'Iaroslaf, le plus capable de tous, a Novgorod et les braves Varègues en partage; ils réunissent pour la seconde fois dans une seule main

tout l'empire, dont cet Iaroslaf est le père et le législateur.

Mais ce prince divise encore l'État entre ses enfans ; et la Providence, lasse enfin de relever sans cesse ce malheureux empire, l'abandonne à son mauvais génie.



## CHAPITRE VII.

L'EMPIRE russe, sous Vladimir et Iaroslaf, vient d'atteindre le faîte de sa grandeur gothique. Pour apprécier son développement, jetons un regard sur le règne de ces deux princes.

En 980, Vladimir conquiert le trône par un fratricide, et s'y maintient trente-cinq ans par la gloire.

Son sceptre, ou son glaive, s'est étendu jusqu'aux monts Ourals, vers la Caspienne, dans la Tauride, sur la Gallicie, la Lithuanie et en Livonie.

Ce despote lascif a eu six femmes et huit cents concubines, d'où lui sont venus ces douze fils, entre lesquels il a partagé l'empire. Il a fait impunément violence à ses sujettes, ce qui est pourtant l'écueil ordinaire des tyrannies; il a forcé brutalement à l'épouser, Rogneda, princesse de Polotsk, dont il avait massacré la famille.

Cependant, son informe grandeur et le re-

tentissement de ses grands coups de guerre, ont éveillé l'attention des religions voisines: quatre d'entre elles sont accourues pour se disputer sa conversion; mais Vladimir a repoussé le mahométisme, parce qu'il interdit le vin, *indispensable aux Russes,* disait-il, *et qui faisait leur joie;* le catholicisme qu'offraient les Allemands, à cause de son pape, dieu terrestre, qui lui a paru une chose inouïe; le judaïsme, parce qu'il était sans patrie, et qu'il ne paraissait ni sensé de prendre conseil de vagabonds punis par le ciel, ni tentant de partager leur punition.

Mais en même temps la religion grecque [1],

[1] Le schisme grec commença en 857, quand le patriarche Photius excommunia le pape Nicolas Ier, parce que l'Église de Rome ordonnait qu'on jeûnât le samedi, qu'elle permettait de manger du laitage en carême, qu'elle retranchait la première semaine de ce temps de macération, défendait le mariage aux prêtres, leur permettait de se raser la barbe, et enfin prétendait que le Saint-Esprit procédait non seulement du père, mais encore du fils. Les autres différences consistaient dans la communion sous les deux espèces, dans le baptême par immersion, et en ce que la liturgie et tout l'office grec se font en langue vulgaire.

qu'avait pratiquée son aïeule Olga, et que vint lui prêcher un philosophe de Byzance, fixe son attention ; il rassemble son conseil, prend l'avis de ses Boyards, des anciens du peuple, et en envoie dix examiner au loin ces religions jusque dans leurs temples.

Jusque-là, malgré leur Beli-Bog et leur Tcherno-Bog (dieu blanc et dieu noir), et ce qu'ils avaient dû recueillir des zélateurs de Zoroastre et d'Odin, on assure que les Slaves n'avaient pas même songé à l'existence et à la lutte perpétuelle d'un bon et d'un mauvais principe ; ces païens, avec d'autres dénominations, avaient une mythologie semblable à toutes les autres ; c'est-à-dire qu'ils avaient divinisé leurs passions, jusqu'à leurs goûts et tous les principaux objets de leurs craintes et de leurs espérances.

Cependant, les envoyés du Grand-prince, hommes simples, partent et reviennent ; ils n'ont aperçu le mahométisme et le catholicisme que dans des provinces pauvres et barbares, tandis qu'ils ont vu la religion grecque dans sa magnifique métropole, et parée de toutes ses pompes : ils n'ont point hésité. Aussitôt Vladimir convaincu, est allé conquérir des prêtres

et des reliques dans Cherson; puis, par ses menaces, il arrache à l'empire grec une princesse, qu'il épouse en se faisant chrétien.

Quant à ses divinités païennes, tyrannisant le ciel comme la terre, celles qu'il venait de faire toutes d'or et d'engraisser du sang chrétien, il les dépouille en faveur du Christ, comme des favorites disgraciées : il les fait traîner au supplice à la queue de ses chevaux; elles sont chargées de coups par ses gardes, et précipitées dans le Dniéper.

Le prince qui traite ainsi les dieux de la Russie, n'en ménagera pas plus les hommes; il leur a ordonné de devenir chrétiens à tel jour, à telle heure : il commande, et des peuples entiers sont poussés comme des troupeaux, et réunis sur le bord des fleuves, pour y recevoir le baptême grec. Une foule succède à une autre foule; chacune d'elles y reçoit en masse le nom d'un saint. Ensuite il outre les vertus chrétiennes, comme il a outré les vices du paganisme; il dissipe les revenus de l'État en aumônes, en fondations pieuses, en repas publics, par imitation des agapes des premiers chrétiens. Il n'ose plus verser ni le sang des crimi-

nels, ni même celui des ennemis de la patrie.

Toutefois, on le fait bientôt revenir de cette exagération; alors enfin, il fonde des villes dans lesquelles il transplante ses sauvages sujets. Il établit des écoles où il fait traîner les enfans des principaux Russes : car son pouvoir paraît sans bornes.

Ce colosse informe méritait une page d'histoire, puisque la Russie lui doit une religion toute spirituelle, ses premiers germes d'instruction et de civilisation, et sa plus grande gloire gothique.

Mais il gâta tout par le partage de l'empire entre ses enfans. Iaroslaf, l'un d'eux, lui refusa le tribut de sa principauté. Sa révolte le fit mourir de douleur; elle le punit de cette division de l'empire en apanages.

Cette faute est répétée si obstinément depuis ce Grand-prince, qu'il en faut chercher la cause dans les mœurs des temps et dans la nécessité des circonstances, plus encore que dans l'imprévoyance de tels hommes.

Ces partages étaient indispensables. On donnait une ville à un prince pour satisfaire à telle partie de sa subsistance; une autre ville pour

telle autre partie de sa dépense : il n'y avait pas d'autre moyen d'y subvenir.

Et puis, les chefs de guerre, tels que Rogvolod de Polotsk, Sweneld, et ces ducs dont il est question dans les premiers traités avec Byzance, ayant des fiefs ou des gouvernemens, il n'était pas naturel que les princes du sang en fussent dépourvus. Il y aurait même eu plus de danger à laisser de si grandes et de si lointaines portions du pouvoir, entre les mains d'hommes qui eussent été étrangers à la dynastie.

On peut croire, à ce propos, que le massacre de la famille de Rogvolod par Vladimir, et la brutalité que ce prince mit à forcer la seule héritière qui en restât, à l'épouser, vinrent de ce que cette famille, alliée seulement aux Rurick, s'était déjà fait de Polotsk un fief inamovible.

D'ailleurs, qu'aurait-on pu faire des princes du sang russe? Les forcer de vivre à la cour et aux frais du Grand-prince, sans commandement, et comme de premiers sujets! Mais ceci était alors contraire à la nature des choses, et n'est praticable que lorsqu'une longue expérience et une civilisation avancée ont fait prévaloir les intérêts généraux. Enfermer ces prin-

ces dans des sérails ? Il n'y en avait pas en Russie, ils y sont impossibles. La température y porte trop à tous les genres d'activité ; elle y est contraire à la mollesse, à la vie contemplative : quelles en seraient les douceurs ? Ces sérails y paraîtraient des prisons insupportables ! Que faire donc ? émonder à chaque âge l'arbre généalogique ? en retrancher ces princes comme des branches gourmandes ? Mais ce même climat n'y porte point à ces excès ; l'esprit du christianisme, alors dans sa ferveur, y était contraire. Cet esprit était bien plus puissant sur les peuples réfléchis du Nord, que sur les peuples passionnés du Sud, et de cet Orient, d'où il venait, et où il n'a pu rester.

Pourtant Swiatopolk, le successeur de Vladimir, imagina ces atrocités en 1015. Mais comme la pluralité des femmes et les mauvaises mœurs avaient multiplié les princes du sang[1] ; comme encore les apanages et l'étendue du sol tenaient ces princes fort éloignés les uns des autres, ses attentats contre ses frères ne purent être simultanés ; l'un deux y échappa et le punit.

[1] *V.* Swiatopolk, qui ne fait aucune différence entre ses bâtards et ses enfans légitimes.

Ce fut Iaroslaf; il le précipita du trône. Cependant le monstre, tout chargé qu'il est d'un triple fratricide, y remonte par un parricide, en ouvrant, pour la première fois, le sein de sa patrie aux Polonais. Mais alors, se croyant affermi, il veut se défaire perfidement de ses alliés, qui, l'abandonnant à lui-même, le laissent tomber une seconde et dernière fois, et mourir de terreur en fuyant encore le glaive vengeur d'Iaroslaf.

Des neuf premiers princes de cette première dynastie, et de cette première période, voilà le cinquième grand homme. Son règne commence par le glaive; mais ce n'est pas de l'éclat du glaive qu'il doit briller. Pourtant, d'un seul de ses coups, il a détruit les Petchenègues. On sait encore qu'il a pesé sur la Finlande, la Livonie, la Lithuanie et la Bulgarie. Byzance même un instant l'a redouté. Mais la plupart de ces expéditions ont été confiées à des lieutenans; elles furent peu glorieuses; la dernière a même fini honteusement les guerres des Russes contre les Grecs.

En même temps, quand deux fois les Novgorodiens ont replacé Iaroslaf sur le trône suze-

rain, on l'en voit retomber encore devant son frère Mstislaf : mais ce prince de Tmoutarakan le retient à demi dans sa chute ; il lui rend généreusement la moitié de cet empire, dont Novgorod et Tmoutarakan [1], premiers apanages de ces deux princes, marquent assez l'immensité.

Sept ans d'un singulier accord entre ce guerrier et ce législateur suivent leur courte lutte ; après quoi la mort de Mstislaf laisse Iaroslaf seul possesseur de cet empire informe et gigantesque. Ce n'est donc pas le génie de la guerre qui fit sa renommée et sa puissance, ce fut un autre génie. La Russie révère surtout dans Iaroslaf-le-Sage, son premier législateur, le fondateur de la liberté de Novgorod, le créateur d'un grand nombre de villes.

Elle admire dans ce prince le propagateur de l'instruction et de la civilisation. C'est lui qui

[1] Novgorod, dont les possessions touchaient à la Baltique; Tmoutarakan, clef de l'embouchure de la mer d'Azof, dans la mer Noire. *V.* l'inscription découverte dans l'île de Taman sous Catherine II, et la dissertation de Moussin-Pouchkin. *V.* Levesque et Karamsin.

fit traduire les livres saints en slavon ; lui-même en a fait de sa main plusieurs copies. La Russie lui dut plusieurs écoles, et, entre autres, celle où trois cents jeunes Novgorodiens étaient instruits. Son histoire cite encore cette foule de prêtres grecs qu'il attira, seuls instituteurs qu'on pût alors donner aux peuples.

Elle applaudit à sa tolérance envers les païens de l'Ingrie et de la Livonie; à sa protection éclairée pour des femmes de Souzdal, accusées de sorcellerie. Ces malheureuses allaient périr victimes d'un peuple exaspéré par une famine qu'on attribuait à leurs magiques évocations ; il les sauva ; car sa piété fut aussi exempte de superstition et de faiblesse, que ces temps le permirent.

L'église russe lui dut un instant ses libertés, auxquelles ses enfans renoncèrent. C'est lui qui, sans craindre les foudres de la métropole, voulut que l'institution des évêques russes, et leurs conciles pour l'élection des métropolitains, fussent indépendans du patriarche de Byzance.

Déjà la Russie sort de sa longue obscurité : Vladimir et lui l'ont faite européenne par leurs conquêtes vers l'Ouest, par la religion, par ces

germes d'instruction, par leurs alliances; les belles-filles d'Iaroslaf sont des princesses grecque, allemande et anglaise ; sa sœur est reine de Pologne; ses filles sont, l'une reine de Norwége, l'autre reine de Hongrie, la troisième reine de France[1].

Cependant il manque un code à cet empire, et c'est encore Iaroslaf qui le lui donne.

[1] Femme de Henri Ier.



## CHAPITRE VIII.

C'est surtout dans les codes des barbares qu'il faut chercher leur histoire. Le premier code russe fut écrit vers 1018, cent cinquante-trois ans après la conquête, et d'abord seulement pour Novgorod.

On ne doit point en conclure qu'il n'existait pas de lois avant Iaroslaf, ce qui est impossible, puisque, avant Rurick, il y avait de grandes villes commerçantes. D'ailleurs, on en retrouve des traces dans les traités d'Igor et d'Oleg avec Léon et Constantin. Mais on sait que la Slavonie, avant la conquête, était divisée en beaucoup de petits peuples chasseurs, pasteurs, agricoles et commerçans, et que chacun avait ses lois ou ses usages. Les Russes vinrent, confondirent sous leur domination tous ces peuples, ainsi que leurs lois et leurs coutumes, et s'y mêlèrent encore avec leurs lois scandinaves.

Il paraît que ni les unes ni les autres n'étaient écrites; et comme les premiers Grands-

princes ne s'embarrassèrent guère de les faire concorder, ne songeant qu'à conquérir, et ne mesurant leur puissance que par les soldats et les tributs qu'elle leur donnait [1], cela produisit un désordre de lois et de coutumes où beaucoup se perdirent, et de tels accidens, qu'Iaroslaf fut obligé de faire un réglement pour ne pas voir s'abîmer par l'anarchie la plus sanglante, la ville de Novgorod à laquelle il était réduit.

Voici l'événement qui fut sans doute la cause immédiate de ce code, et surtout de la charte très-remarquable des libertés novgorodiennes.

La chronique d'alors dit qu'en 1018, Novgorod, poussée à bout par les Varègues, gardes d'Iaroslaf, se fit justice à elle-même en les égorgeant; que le prince irrité répondit à cette violence par le massacre des principaux Novgorodiens qu'il sut attirer dans son palais; mais qu'en cet instant éclata la nouvelle du triple

[1] Quand Swiatoslaf voulut s'établir à Péréiaslaf, il dit : Les Grecs me fournissent de l'or, de riches étoffes, du riz, des fruits, et du vin; la Hongrie, du bétail et des chevaux; je tire de la Russie du miel, de la cire, de l'hydromel, des pelleteries, et des hommes.

fratricide de Swiatopolk ; qu'alors Iaroslaf, menacé par son frère, se voyant sans gardes, et abandonné par ses sujets, revint à ceux-ci, se jeta en pleurant dans leurs bras, qu'ils lui tendirent sans rancune, qu'ils armèrent pour lui, et sur lesquels ils l'élevèrent deux fois jusqu'au sommet de l'empire.

Ce fait, sans commentaires, est sans vraisemblance. Qu'Iaroslaf ait attendri les Novgorodiens par son repentir, cela est possible ; mais qu'il s'en soit fait dès-lors l'armée la plus dévouée et la plus persévérante dans sa cause, cela n'est croyable qu'en admettant un échange de bienfaits, un pacte enfin entre le prince et son peuple. D'ailleurs, l'époque de la révolte, de la vengeance et du rapprochement, concorde avec la date des libertés qu'Iaroslaf concéda aux Novgorodiens, et avec celle de son code.

Ce code est remarquable. C'est le despotisme qui l'annonce. *Respectez ce réglement : il doit être la règle de votre conduite. Telle est ma volonté*[1].

[1] Leclerc.

Ses deux premières lois, selon Leclerc, ou, selon Karamsin, la première seulement, ne règlent la vindicte des lois qu'à défaut de la vengeance privée. La loi ne venait donc au secours que du faible; le fort se faisait justice lui-même. Les parens d'un homme tué avaient seuls droit de vengeance. Cette loi ne règle même pas les combats judiciaires; c'était être non seulement barbare, mais même sauvage.

Cette même loi distingue plusieurs classes. S'il n'existe pas de vengeurs, dit-elle, le meurtrier paiera au trésor de l'État la double amende (ou quatre-vingts grivnes) pour le meurtre d'un Boyard ou d'un Thioun du prince; quarante grivnes pour le meurtre d'un Russe libre, Varègue ou Slave, d'un homme d'épée ou de plume, d'un laboureur, d'un marchand, national ou étranger, et peut-être aussi pour le meurtre d'un homme à gages; car ceux-là mêmes étaient encore libres [1].

La vie d'une femme n'était évaluée qu'à la

[1] Le dernier paragraphe du troisième article, selon Karamsin, paraît le prouver, et aussi la composition pour le meurtre d'une servante, qui est de dix-huit grivnes, dont douze pour l'État.

moitié de celle d'un homme[1] ; loi brutale, et bien digne de ce temps de barbarie, où la force était surtout respectée.

On ne devait rien au trésor pour le meurtre d'un esclave ; il fallait seulement en payer le prix à son maître, s'il avait été tué sans des motifs suffisans, c'est-à-dire sans que cet esclave eût insulté un homme libre.

Ce prix est évalué selon les fonctions de l'esclave. Un artisan, un pédagogue, une nourrice, un chef de village, préposé par le prince ou par un Boyard, ne valaient que douze grivnes (voyez la première loi), comme l'honneur insulté d'un citoyen (voyez la troisième), comme la mort d'une pièce de bétail (voyez, d'après Karamsin, la septième). D'autres encore n'étaient évalués que six et même cinq grivnes. Ces malheureux n'étaient pas libres, ce que prouvent les testamens de plusieurs princes, puisqu'à leur mort, ils en affranchissaient un grand nombre, qui ne pouvaient guère profiter de leur liberté que pour se revendre.

[1] *V.* dans Karamsin, le troisième paragraphe de l'art. premier.

Étaient esclaves à perpétuité, ainsi que leur postérité, tout prisonnier de guerre et tout homme vendu par des étrangers; esclave à terme, tout homme qui se vendait, tout débiteur insolvable, tout homme libre qui épousait sans conditions une esclave, tout serviteur sans engagemens, tout serviteur à gages qui manquait à son contrat, enfin tous les faibles qui se faisaient esclaves des forts pour vivre et pour en être protégés.

Qu'on juge de la rapidité avec laquelle devait s'étendre cette peste de l'esclavage, en voyant, d'une part, le débiteur devenir esclave, et, de l'autre, l'intérêt légal de l'argent être de quarante pour cent.

La deuxième loi [1] rend le district garant de la sûreté publique sur son territoire, quand il ne peut livrer au prince le meurtrier, sa femme et ses enfans : loi alors utile, mais qui semble amener cette observation, que plus la civilisation s'étend, plus dans sa justice elle individualise, et que plus la barbarie existe, et plus sa

[1] D'Iaroslaf suivant Karamsin, et d'Isiaslaf son fils suivant Leclerc.

justice est forcée d'augmenter les responsabilités collectives.

La troisième loi [1] estime la perte d'un membre presque autant que celle de la vie. Cela est d'un peuple guerrier et chasseur. Elle met quatre fois plus de valeur à la perte d'une mèche de barbe qu'à celle d'un doigt. Ceci rappelle l'importance que les Goths et les Germains attachaient à leur chevelure, et peut servir à prouver une même origine ; comme aussi la punition du vol d'un cheval, par la perte de la liberté ; loi saxonne. Il existait encore une autre loi toute jutlandaise, fond et forme, contre l'usage d'un cheval sans la permission de son propriétaire. Ajoutons que nos épreuves par l'eau bouillante et le fer chaud se retrouvent encore dans ce code [2].

[1] Suivant l'ordre que leur donne Karamsin.

[2] *V.* Ewers, *das älteste Recht der Russen*, où il prouve la ressemblance de l'ancien droit russe avec celui des Germains. *V.* Struwe, *Discours à l'Académie des Sciences*, en 1756, quoique réfuté récemment en Russie (*Ann. patriot.*, 1826, janv.), mais sans qu'on ait pu expliquer autrement la singulière conformité des lois russes et scandinaves, qu'en leur donnant une origine commune et germanique.

Dans le détail des amendes pour les coups, il semble qu'on retrouve la délicatesse de notre point d'honneur ; les insultes sont taxées quatre fois plus que les blessures.

On ne sait qu'induire de la septième loi [1], qui paraît obliger le Koblegien et Varégien au serment, et non le Slave, si ce n'est que, comme en Lombardie et en France, chacun suivait sa coutume ; que c'était celle des Varègues ; qu'elle ne pouvait être que celle d'un peuple tout guerrier, et non celle d'un peuple commerçant, à qui il faut d'autres sûretés que des paroles ; enfin, que les Varègues étaient plus barbares que les Slaves, la négation par serment, admise en justice comme preuve suffisante, ne laissant plus d'autre recours à l'opprimé que la voie des armes : coutume qui ferait la barbarie, si elle n'était pas faite par elle.

La treizième loi, d'après Leclerc, confirme l'existence des trois classes qu'avait déjà désignées la seconde, la classe des esclaves et celle des hommes libres qu'elle protége contre celle des nobles et Boyards dont elle paraît craindre les violences.

[1] Traduction de Leclerc.

Ces hommes libres étaient les laboureurs ou métayers, les gens à gages [1] et les propriétaires habitans des campagnes ; probablement ces Onodwortzy, dont il restait encore environ trente mille au temps de Pierre-le-Grand ; mais le plus grand nombre des hommes libres habitaient les villes. Ils étaient divisés par centuries ; ils se nommaient un chef, espèce de tribun. Ce magistrat civil et militaire du peuple, nommé Tyssiatchsky, avait une garde, et marchait l'égal des premiers Boyards du prince.

Quant aux nobles, ils étaient sans doute les descendans des guerriers varègues et slaves de Rurick et de ses successeurs, qui avaient eu de grosses parts dans la conquête ; c'étaient les voiévodes ou chefs de guerre, les Boyards ou conseillers directs des princes, et les officiers de leurs gardes.

Au milieu de plusieurs réglemens sur les successions, on remarque (trentième loi) que le prince hérite des hommes libres morts sans enfans mâles, mais que, dans tous les cas, il

[1] *V.* la vingtième loi suivant Karamsin.

n'a aucun droit sur la succession d'un Boyard ou d'un officier de sa garde ; ce qui devait bientôt produire une noblesse exclusivement propriétaire.

Ce code n'indique, selon Karamsin, ni peine corporelle (si ce n'est l'esclavage qui les comprend toutes), ni différence dans la composition ou l'amende entre le Varègue et le Slave. Mais d'abord le code d'Iaroslaf ne fut promulgué qu'après la fusion de ces deux peuples ; et puis, comme il paraît que les gardes des princes étaient surtout composées de Varègues, on voit, par les première et trentième lois, qu'ils ne manquaient pas de priviléges.

La seizième loi [1] règle le *maximum* de ce qu'un propriétaire ou de ce qu'un possesseur, soit de fief, soit d'aleu, peut exiger par semaine et par jour, de ses fermiers ; car le paysan n'était pas serf alors, mais métayer.

Dans les différentes versions de ces lois, on ne trouve point de traces d'impôts. L'audacieux refus d'Iaroslaf au grand Vladimir, son père,

[1] Traduction de Leclerc; il l'attribue à Isiaslaf, fils d'Iaroslaf et son successeur.

est la seule preuve que les apanages devaient un tribut à la Grande-principauté. Du reste, on ne voit même pas que les fiefs et propriétés payassent d'impôts au Grand-prince; le seigneur ou propriétaire paraît avoir eu, sur ses possessions, les mêmes droits de péage et de tribut que le prince sur son domaine.

Tout ce qui n'était pas apanage, fief ou propriété privée, était au souverain. Le Grand-prince, comme le seigneur, vivait des amendes qu'imposait sa justice, et du revenu ou du tribut de ses terres; ce tribut se payait, comme à présent celui de Sibérie, en nature où il n'y avait que la nature, en argent où le commerce avec Cherson, Byzance et Winettes, avait introduit l'argent [1].

On dit ici tribut, au lieu de revenu; car tout ceci sentait la conquête.

Il semble que la seule marque de sujétion du seigneur sous ce rapport, et ce qu'on peut bien appeler impôt, était le service militaire,

[1] Karamsin dit qu'il fut frappé de la monnaie à Kief, du temps d'Iaroslaf, et à son effigie. *V.* aussi Weydemeyer.

mais avec toutes ses charges ; il fallait joindre le prince, armé, monté, pourvu de vivres, et bien suivi.

Les juges étaient ambulans ; ils s'adjoignaient, sur les lieux, douze notables jurés, assermentés comme en Scandinavie, ou comme en Danemarck [1], depuis Hodbrock, roi du huitième siècle.

Plusieurs autres lois imposent le respect des propriétés meubles et immeubles ; elles sont d'un détail si judicieux dans l'intérêt du commerce, qu'il est évident qu'elles furent faites surtout pour Novgorod.

[1] *V.* Karamsin, cit. Saxon le grammairien (vol. II, page. 79).



## CHAPITRE IX.

Ce code devait suffire à l'énorme empire compris entre le Volga et le Danube inférieur, la Dwina septentrionale et le Niémen, la mer Noire et la mer Baltique.

On est surpris d'y trouver plusieurs contradictions, et si peu de proportion entre les peines ; mais elles devaient s'appliquer à tant de circonstances et d'intérêts différens ! Elles ne furent sans doute pas faites à la fois, ni toutes pour tous.

C'est, au reste, un des plus remarquables monumens des temps gothiques. Ce code, ainsi que les libertés concédées aux Novgorodiens, fait la gloire d'Iaroslaf. Le résumé de ces franchises donnera une idée de celles qui existaient dans les villes russes de cette époque, mais avec de grandes modifications résultant du plus ou du moins de puissance de chacune de ces villes.

Ce qui fait d'abord bien voir toute l'importance de cette république, c'est la gratification

d'Iaroslaf à l'armée, qui l'avait placé sur le trône de Kief. Le plus ou le moins d'argent marque là, comme ailleurs, la considération; dix grivnes à chaque voiévode, dix grivnes à chaque Novgorodien, un grivne à chaque Russe ou Varègue. Ces Varègues étaient donc bien déchus depuis le règne précédent, où ils avaient voulu forcer les Kiewiens à se racheter. Cette nation n'était plus considérée que comme une pépinière de braves mercenaires, utiles au prince, mais dangereux pour le pays; leur influence en Russie semble s'être terminée par le rétablissemeut de la liberté à Novgorod, et avec le règne d'Iaroslaf.

Mais c'est ici le moment de s'expliquer cette puissance, déjà si marquante de Novgorod, qui vient de donner trois fois la Russie entière à Vladimir et à Iaroslaf. Son existence républicaine, toujours de plus en plus remarquable jusqu'à Iwan III (1480), est un phénomène au milieu de cette patrie de l'esclavage.

La position géographique de cette ville, qui d'abord avait amené sa soumission aux Varègues, fit ensuite sa force.

En effet, les Novgorodiens, hors de portée

des nomades du Sud et de l'Est par cette position, et toujours rappelés vers le Nord par leur commerce, s'y conservaient; sans aller, comme le reste de la Russie, se perdre dans le midi. Cette paix du nord, quand le midi s'épuisait; l'éloignement des Grands-princes depuis qu'Oleg s'était établi à Kief; leurs ménagemens pour une ville qu'ils regardaient comme leur refuge; tout cela rendit à Novgorod, avec une force nouvelle, toute son ancienne indépendance.

Aussi, la vit-on bientôt suzeraine de l'Ingrie, de la Carélie, d'une grande partie de la Permie, de Pleskof et de Torjock. Le golfe d'Archangel la bornait au nord, Twer au sud.

Elle avait un namestnick, ordinairement prince du sang, lieutenant du Grand-prince, général de l'armée, et même juge, mais seulement quand on s'adressait à lui; un posadnick, bourgmestre ou maire: un tisiatski[1], boyard de la commune, tribun du peuple, veillant sur les démarches du namestnick et du posadnick; des boyards, conseillers de ville, corps municipal ou sénat (toutes ces places étaient électives et temporaires); enfin des

[1] Ou tyssiatchsky.

zitiéloudié ou propriétaires, première classe, où l'on choisissait les boyards; puis les marchands, et le peuple.

Cette république, considérée comme l'apanage de la Grande-principauté, et comme un État dans l'État, chargée de la défense des frontières du nord et du nord-ouest, avait ses assemblées du peuple qu'appelait le son d'une cloche fameuse, dite wetchevoy : tous ses citoyens, sans distinction, avaient le droit de voter. Le prince n'assistait point à leurs délibérations; là, se décidaient la guerre, la paix, l'élection des magistrats; quelquefois le choix de l'évêque, et même celui du prince; du moins fallait-il, le plus souvent, que cette assemblée l'approuvât.

Le prince n'était reconnu qu'après avoir juré de gouverner, conformément aux anciennes lois de la république; de ne confier le gouvernement des provinces qu'à des magistrats novgorodiens, agréés par le posadnick; de respecter le droit exclusif qu'avait la république de juger ses citoyens, de s'imposer et de commercer avec l'Allemagne.

Il s'engageait encore à ne point donner à ses

boyards, de villages dépendans de Novgorod, à ne leur en pas laisser acquérir; à ne point favoriser l'émigration parmi les Novgorodiens; à n'en faire arrêter aucun pour dettes; enfin, à obliger ses propres boyards et ses juges de ne parcourir les provinces novgorodiennes qu'à leurs propres frais, et de rejeter le témoignage des valets.

C'était à ces conditions que ces orgueilleux et inquiets républicains, souffraient que le prince rendît la justice, conjointement avec leurs propres juges.

Ils ne lui payaient pas d'impôts; ils lui faisaient seulement des dons gratuits; ils poussèrent l'exigence jusqu'à régler les heures de plaisir de leurs souverains; ils chassèrent plusieurs de leurs princes, et même de leurs évêques. On vit cette liberté, trop souvent poussée jusqu'à la licence, régner quatre siècles, en dépit du pouvoir lointain des Grands-princes. Mais ce pouvoir passant de Kief à Vladimir et à Moscou, se rapprochera d'elle peu à peu, en se concentrant, et finira par l'écraser.

Telles furent les concessions d'Iaroslaf à un peuple, qui deux fois put armer quarante mille hommes pour le porter à l'empire.

# LIVRE SECOND.

## CHAPITRE I.

Seconde période, de 1054 à 1236.

La Russie du onzième siècle a donc un trône suzerain, une dynastie reconnue, une religion européenne, un code! elle marche du même pas que le reste de l'Europe vers la civilisation; et c'est quand elle n'a plus qu'à persévérer dans cette noble voie, qu'elle s'arrête, chancelle et tombe. Après avoir vu croître sa gloire informe et barbare pendant la première période de son histoire, cherchons au milieu des obscurités de la seconde, et dans sa situation politique et morale, les causes de sa décadence et de sa chute.

Le temps des conquêtes était passé. Les malheurs de Swiatoslaf, et ses excès de guerre, en

avaient dégoûté; on avait atteint, sous Vladimir et Iaroslaf, les frontières naturelles; le reste tentait peu : et d'ailleurs, les victoires et la prise de Kief par Boleslas, roi de Pologne, n'indiquaient pas vers l'ouest une proie facile. Les troubles intérieurs, nés des partages de l'empire depuis ce même Swiatoslaf, ramenaient l'attention des Russes sur eux-mêmes. Leur conversion ne leur permettait plus d'aller piller Constantinople, devenue leur métropole religieuse. Forcés désormais à contenir leurs peuples plutôt qu'à en conquérir d'autres, ces Grands-princes, adoucis par le christianisme, éclairés par ses prêtres, avaient enfin senti qu'il fallait donner des lois, des propriétés et de l'instruction à leurs sujets, pour les gouverner.

Voilà leur pensée, nous avons vu leurs moyens; voyons les obstacles et le résultat.

Le commerce de l'empire avec l'Asie et les Grecs [1]; le service militaire de beaucoup de

[1] *V.* Yakout le géographe; voyez l'influence de la civilisation asiatique sur ces grands Bulgares du Volga, qui, au dixième siècle, du temps de Vladimir le-Grand, étaient agriculteurs, manufacturiers, commerçans, et habitaient des villes de pierre.

Russes dans Constantinople; les expéditions plusieurs fois heureuses des Grands-princes vers ce centre de civilisation; la position de Cherson, que, sous quelques rapports, on pourrait comparer à celle de Marseille; c'étaient là des causes de perfectionnement. Ajoutez-y le voyage d'Olga à Constantinople et sa conversion; ces nombreuses fondations de villes et d'écoles par Vladimir et Iaroslaf; les lois de celui-ci, la grande quantité de prêtres et d'artistes grecs de tous genres, que tous deux attirèrent en Russie; les soixante-dix années de durée de leurs règnes, et de leur ardeur à civiliser leurs peuples; enfin, les esclaves qu'on ramenait des expéditions, qui repeuplaient le pays, ou qui l'éclairaient quand ils étaient Grecs; tout cela, sans doute, devait avoir contribué à l'instruction des Russes, et commencé à les rendre supérieurs à leurs voisins.

On peut en juger par ce que les contemporains[1] ont dit de cette Kief, appelée par eux la

[1] *V.* Karamsin, et Dittmar (celui de Mersebourg, qui mourut en 1018), et plus tard Plan Carpin lui-même, admirant la perfection du travail du riche trône des Khans, ouvrage des orfèvres russes.

Capoue, la Constantinople du Nord, et de cette grande muraille de briques qui l'entourait, de sa porte dorée comme celle de Byzance, de ses quatre cents églises, de son luxe, des riches vêtemens qu'on y voyait briller, de ses bains d'étuve, de la mollesse de ses mœurs, corruptrices de l'armée polonaise; enfin, de ses repas somptueux, où concouraient les vins des Grecs, leur argenterie, et jusqu'aux productions des Indes. Sans doute aussi la longue possession depuis Oleg avait adouci les mœurs, formé des liens et consacré quelques devoirs.

Mais la barbarie, renouvelée par des guerres continuelles, étouffait ces germes de civilisation.

Pour concevoir les difficultés de cet empire, qu'on se figure la capitale de ces Grands-princes, au milieu de déserts où se perdaient devant eux des hordes inconnues, pour en ressortir sans cesse en soudaines irruptions. Voyez-les environnés de barbares, tout barbares eux-mêmes, et régnant sur des barbares dont peu de lois, de villes et de propriétés leur répondaient; enfin, dans l'impossibilité de gouverner des provinces si lointaines, sans les parcourir six mois par an à la tête d'une armée, ou sans en confier

de grandes portions à des lieutenans, qui pussent les contenir et les défendre. De là, des guerres civiles entre ces grands vassaux, telles que celles qui portèrent au trône Vladimir et Iaroslaf; et, de ces dissensions, des renversemens de fortunes établies, passant aux mains d'hommes nouveaux, nés de la guerre et des révolutions; enfin, la civilisation naissante sans cesse interrompue.

Toutefois, l'introduction du christianisme était un des pas les plus directs vers cette civilisation; et si les efforts d'Olga, de Vladimir et d'Iaroslaf, n'avaient pas été contrariés, on doit croire que la période dans laquelle nous entrons aurait été moins sanglante.

Il faut ici rendre hommage au génie du christianisme; pendant cette seconde période, il inspira à cette foule de descendans de Rurick, qui se partagèrent la Russie, la plupart de leurs belles actions; il fit, des meilleurs de ces princes, de véritables grands hommes : il modifia les mœurs, et arrêta quelquefois la main criminelle des plus mauvais. Si l'on en croit Karamsin, dans aucune famille de princes barbares on ne vit plus de sanglantes discordes et moins de

fratricides; les prêtres grecs, lumières de ces ténèbres, détournés de leurs subtilités religieuses par la grossière rudesse qui les entourait, dépendans des princes et n'ayant qu'à perdre à cette barbarie, parlèrent souvent le sublime langage du Christianisme.

Mais comment civiliser des barbares entourés de barbares? Olga ne fut pas écoutée; son fils Swiatoslaf même lui résista. Baptisée à Byzance par Constantin Porphyrogénète, quand, à son retour, elle essaya de convertir ce jeune guerrier, il lui répliqua : *Je ne puis adopter seul cette religion nouvelle, mes compagnons se moqueraient de moi*. Singulière réponse, qui semble prouver que le ridicule a été, de tout temps, la plus puissante des armes anti-religieuses.

Cette arme fut trop faible contre Vladimir; mais il entreprit trop tard de se réformer et de réformer les autres.

Il y eut d'autres obstacles à la civilisation des Russes; on les trouve dans l'éloignement qu'inspiraient les Grecs méprisés et leur religion nouvelle, pour les arts, les sciences et les mœurs, que ces étrangers apportaient.

On doit croire aussi que la génération qui vieillissait eut l'amour-propre de ne pas vouloir que celle qui la remplaçait, lui devînt si supérieure. Quand on a vieilli, peut-on souffrir de s'entendre dire, que tout ce qui vous a occupé et distingué toute votre vie, n'est qu'ignorance, barbarie, insuffisance, grossièreté? Perd-on ainsi les droits de l'expérience, le seul bien qui reste aux vieillards, et si cher acheté.

Ajoutons que, dans ces temps barbares, le défaut de tactique et le genre des armes laissaient tout l'avantage à la force physique; ce qui donnait aux exercices du corps la priorité sur ceux de l'esprit.

Et puis, les différens sacs de Kief, dès le commencement des partages de l'empire, détruisirent dans son principe tout l'ouvrage d'Olga, de Vladimir et d'Iaroslaf.

Contre une barbarie volontaire et générale, les moyens d'instruction sont si faibles, que le prince, loin de les diviser pour les répandre, est forcé de les réunir sous sa protection; il faut qu'il appelle d'abord les générations naissantes autour de lui, pour qu'elles viennent y chercher l'instruction, qui ne peut les aller

chercher : c'est pourquoi, les principes de la civilisation durent être long-temps renfermés dans une seule ville.

Or, nous allons voir, dans cette seconde période de l'histoire russe, que cette ville, prise en 980 par les Varègues de Vladimir, brûlée en 1015 par ceux d'Iaroslaf, et déjà pillée en 1018 par les Polonais, fut prise et reprise par eux en 1069 et 1077; et qu'enfin, après avoir passé violemment de mains en mains pendant encore un siècle, elle fut saccagée complétement en 1169, et à peu près détruite en 1201.

Dans la destruction de cette Kief, de cette mère de toutes les villes russes, aurait été comprise celle de la civilisation, si l'intelligence humaine n'était un sol tellement propre à cette semence, que dès que son germe y est jeté, il devient indestructible.

Toutefois, la Grande-principauté passa de Kief à Vladimir; la navigation du Borysthène, de plus en plus contrariée par les Tatars Polovtzy et autres, fut oubliée. Les Grands-princes s'éloignèrent ainsi des Grecs, qui les civilisaient, quand ces Grecs s'éloignaient d'eux, repoussés par les troubles civils de la Russie.

C'est pourquoi, vers le milieu du douzième siècle (1168), date de la chute de cette seconde capitale des Russes, les mœurs deviendront plus sauvages, ou plutôt ce seront d'autres mœurs ; ce ne seront plus celles de cette Kief, qu'adoucissait Byzance, mais celles du centre de la Russie, encore païenne et barbare, au milieu de laquelle le siége du gouvernement aura reculé. Les duels judiciaires s'ajouteront alors aux épreuves du feu et de l'eau ; les assassinats politiques et les guerres civiles se multiplieront ; un singulier ordre de succession se joindra à tous ces désordres. L'empire, ainsi déchiré, restera ouvert aux Polonais, aux Hongrois, et surtout aux Tatars Polovtzy, qui aideront les princes russes à le dévaster ; enfin, les Tatars Mongols se présenteront ; l'État, morcelé, résistera sans ensemble, et sera détruit.

C'est alors que dans cet abîme, et pendant plusieurs siècles, l'invasion tatare versera à plein bord ses barbaries, ses perfidies, et tous les vices de l'esclavage. Le vol, *comme une maladie contagieuse, attaquera toutes les propriétés*[1]. L'oppression, avec son odieux cor-

[1] Karamsin.

tége de haines, de ruses, de dissimulations, de mœurs sombres et farouches, d'empoisonnemens, de mutilations et d'horribles supplices, s'établira ; elle s'étendra sur toute cette contrée ; elle pénétrera dans tous les cœurs, qu'elle flétrira et abrutira pendant deux siècles.

Une si affreuse tyrannie légitimera tous les moyens d'y échapper; alors, tout sera confondu : la distinction du bien et du mal s'effacera; ils auront ôté au crime sa honte, au châtiment son infamie! Le nom même de l'honneur disparaîtra; ce sera l'empire de la peur!

Dans la seconde période où nous entrons, au commencement du douzième siècle, Vladimir Monomaque, ce héros chrétien, pourra dire encore : *Ne faites point périr même le coupable, car la vie du chrétien est sacrée.* Mais à la fin du quatorzième siècle, quand son esprit revivra dans le grand Dmitry Donskoï, on verra ce digne descendant du héros chrétien des Russes contraint de rétablir la peine de mort. Bientôt, la justice de ses successeurs deviendra de plus en plus féroce, soit que les mœurs tatares aient prévalu, soit nécessité, et pour proportionner aux crimes les supplices.

## CHAPITRE II.

Tout ce mal vint de la division de l'empire en apanages ; mal, comme on l'a dit, inévitable avec tant de princes du sang, dans un tel climat, et parmi de tels hommes ; enfin, seul système de gouvernement possible sur tant de peuples divers, sans moyens de communication entre eux, et dispersés sur une si grande étendue.

Pendant la première période de l'histoire russe, on a vu que le génie des deux derniers règnes avait arrêté le développement de cette maladie endémique, si pernicieuse à tous les États fondés par les hommes du Nord. Mais, à la mort d'Iaroslaf, cette fièvre de décomposition s'empare de l'empire divisé entre ses cinq fils. Les vingt-quatre premières années de cette seconde période, qui comprennent le règne d'Isiaslaf, fils et successeur d'Iaroslaf, en sont bouleversées ; plusieurs guerres civiles éclatent ; ce prince est deux fois chassé du trône par ses

parens, et deux fois rétabli par Boleslas II, roi de Pologne. A sa mort, un autre principe de décomposition vient s'ajouter à celui des apanages; l'ordre d'hérédité existant de père en fils depuis Rurick, quoiqu'un instant interrompu par la prolongation de la régence d'Oleg, change. Vsevolod, frère d'Isiaslaf, devient son héritier de l'aveu même des enfans de celui-ci, et l'ordre de succession entre frères s'établit.

Il se fondait, a-t-on dit, sur une coutume dont on ne cite pour précédens que cette régence d'Oleg, sans songer assez qu'un fait si ancien, et qui ne s'était pas renouvelé depuis cent soixante-cinq ans, ne pouvait guère être dans les mœurs.

On pourrait croire que les Russes suivirent un instinct naturel, qui semblait répugner à ce qu'un oncle obéît à son neveu, ou bien qu'on voulut éviter par là des minorités, ou prévenir des querelles entre de jeunes frères, qui auraient plus de respect pour un prince âgé, leur oncle. Le fait est que, dans ces temps naïfs et grossiers, ce mode de succession, si bizarre et si pernicieux, paraît avoir eu pour principe un respect scrupuleux et exagéré pour le droit de

primogéniture : ce nom d'aîné était si respecté, qu'il suffit jusqu'à la fin du quinzième siècle pour désigner le suzerain. Aussi, verrons-nous la succession directe ne se rétablir, que lorsque les Grands-princes de Moscou feront reconnaître d'avance, leurs fils et petits-fils pour les *aînés* de tous les autres princes : *Je te reconnais pour mon aîné*, était leur symbole de soumission.

C'est à ce même respect pour le droit d'aînesse qu'il faut attribuer la succession d'oncle à neveu, conséquence de l'hérédité entre frères ; en voici le mode : Les frères s'étant succédé jusqu'au dernier, et celui-ci venant à mourir, c'était non à son fils, mais à son neveu qu'appartenait le sceptre, c'est-à-dire au fils de l'aîné des frères qui venaient de se succéder sur le trône.

Un ordre de succession si étrange eut deux tristes conséquences : d'abord, un plus grand morcellement de l'empire en apanages, et de nouvelles occasions de guerres civiles. Il était simple qu'un Grand-prince donnât de son vivant, à ses enfans, des forces contre un oncle qui viendrait bientôt favoriser ses propres fils, aux dépens de ses neveux.

Ce morcellement n'épargna même pas le do-

maine suzerain. Il paraît qu'Iaroslaf le législateur l'avait laissé si puissant, en comparaison des apanages, qu'il avait pu croire sa suzeraineté assurée et incontestable. Mais bientôt ce vaste domaine fut subdivisé comme le reste de l'empire.

Les Grands-princes commirent cette faute d'eux-mêmes, soit indifférence pour l'intégrité d'un domaine, qui passait après eux à une autre branche, ou pl[illegible], intérêt à le laisser faible contre leurs enfans, qui n'en devaient pas hériter; soit qu'ils ne sussent où leur trouver ailleurs des apanages.

Le second résultat de cet ordre d'hérédité, fut l'affaiblissement progressif du pouvoir des Grands-princes, non seulement faute d'un point d'appui matériel sur un domaine si morcelé, mais encore faute d'un système suivi de gouvernement. En effet, toujours étrangers à la Grande-principauté, ces princes y arrivaient de leurs apanages, avec leurs Boyards, gens dévoués qu'ils rassasiaient aux dépens des anciens possesseurs[1]. Cette extrême amovibilité dans le

[1] Entre mille autres exemples, voyez ce que l'historien russe dit d'Ioury de Souzdal, trois fois usurpateur du trône de Kief. Des favoris et un ramas d'aventu-

sceptre, trompant sans cesse l'espoir des sujets, les accoutuma à ne s'attacher à aucune branche des Rurick.

D'autre part, les Grands-princes arrivant plus âgés au trône, les règnes furent plus courts; ce qui interrompit tous les projets et amena sans cesse de nouvelles révolutions, ou de nouveaux systèmes de gouvernement : car le système de gouvernement ne pouvait pas se transmettre d'un frère à un frère, et d'un oncle à un neveu, comme d'un père à son fils.

Cet ordre de succession fut donc une des principales causes de la faiblesse progressive des Grands-princes et de l'État, pendant cette seconde période; cela est si vrai, que, dans la troisième, et malgré le surcroît de maux produit par l'oppression tatare, nous verrons l'État renaître avec l'autorité suzeraine, par le rétablissement de la succession directe, dans l'une des branches de cette multitude de princes.

Quant aux nobles russes, nous remarquerons

riers, qui cherchaient fortune à sa suite, foulaient à leur gré les citoyens de cette capitale, les pillaient, les outrageaient, etc. On vit plusieurs fois les princes enlever tous les boyards d'une ville, etc., etc.

que, dans toutes les querelles d'apanages de la seconde période, il n'est point question d'eux, mais seulement des princes. C'est que le mouvement toujours conquérant de la première période, les mœurs, l'amovibilité de toutes les fortunes secondaires au milieu de ces révolutions d'apanages; enfin, la rareté des villes, des résidences et des lieux forts, avaient empêché les voiévodes de se perpétuer dans leurs commandemens, comme ces chefs de guerre l'avaient déjà fait partout ailleurs à cette époque. Puis, quand on commença à fonder de nouvelles villes, les princes se multiplièrent aussi, et se les partagèrent; personne même ne pensa qu'elles pussent appartenir à d'autres qu'à ces princes, tant la dévotion à la famille des Rurick, paraît avoir été, de tout temps, absolue et exclusive.

Il suffisait d'être de cette race : bons ou mauvais princes, les Russes acceptèrent tout. Ces peuples se laissèrent passer de mains en mains, diviser, subdiviser, donner et reprendre, comme il plut à tous ces princes.

De son côté, cette famille de Rurick regarde l'État comme sa propriété. Écoutez un certain

Oleg ; appelé, en 1096 ou 1097, au congrès de Kief par ses parens, et averti qu'on y consulterait les évêques, les anciens boyards et les plus illustres citoyens : « *Je suis prince*, répondit-il, » *et ne suis point fait pour prendre conseil des* » *moines et de la populace.* »

Mais on verra bien d'autres exemples de cette soumission des peuples, et de cet orgueil des Rurick.

Cependant, ce congrès proposé en 1096, celui des fils d'Iaroslaf le législateur, en 1059, pour la délivrance de leur oncle, et ceux qui suivront, tous ces faits nous indiquent la forme du gouvernement dans cette seconde période. C'était une foule de princes apanagés du sang de Rurick[1], qui reconnaissaient, pour Grand-prince et pour suzerain, le souverain de Kief. Ces princes se réunissaient fréquemment dans des congrès, où se décidaient les affaires importantes, se répartissaient les apanages, et se jugeaient les grands délits. *La faute qui fait perdre au boyard sa tête*, a dit l'un d'eux[2], *fait perdre au prince son apanage.*

[1] On en comptait, vers 1150, plus de soixante-onze, tous souverains.

[2] Swiatoslaf, en 1176.

## CHAPITRE III.

Maintenant que toutes ces causes de barbarie, de l'ordre de succession entre frères, de partages, de dissensions intestines et de l'autorité exclusive des Rurick, sont appréciées, et le mode de leur gouvernement entrevu, revenons à l'histoire des faits principaux, séparés de ces considérations générales, sans lesquelles nous n'aurions pu en saisir l'esprit.

Nous avons vu qu'Isiaslaf, fils d'Iaroslaf le grand, vient d'ouvrir cette seconde et désastreuse période par vingt-quatre années de guerres civiles, deux déchéances, deux appels à l'intervention étrangère pour sa double restauration, et par un changement dans l'ordre de succession au trône, qu'il laisse à son frère Vsevolod, sans que ses deux fils s'y opposent.

Mais qu'importe ce nom d'Isiaslaf, et qu'un Vsevolod ait, après lui, régné quinze ans; ou bien, qu'un Swiatopolk, neveu de ce Vsevolod,

et fils de son frère aîné, lui succède et occupe pendant vingt autres années, ce trône, bien plus envié à cause des richesses et du luxe de Kief, que pour la puissance très-contestée qu'il donnait! Que retenir de ces annales, si ce n'est qu'elles sont toutes remplies de violences, d'usurpations, de traités violés, de brigandages, soit entre les princes russes, soit avec les Tatars polovtzy, ou avec les Polonais et les Hongrois? Ne cherchons donc dans ces faits, la plupart indignes de mémoire, que ceux qui dominent, qui peuvent donner la couleur de ces temps, et l'idée principale et générale de cette époque.

Or, dès les premières années du règne de Vsevolod, vers 1084, on voit s'élever la grande figure de son fils, de ce Vladimir Monomaque, le héros de cette seconde période de l'histoire russe. Ses premières actions sont des campagnes lointaines pour redresser les torts. Génie tutélaire au milieu de cette foule de princes apanagés, il accourt sans cesse à la défense du faible contre l'injuste agresseur; les Polovtzy le rencontrent toujours le premier au-devant de leurs affreuses incursions. Le seul fait qu'on lui reproche, c'est de s'être laissé persuader

qu'il était permis de manquer à sa foi envers ces brigands, qui ne gardaient jamais la leur; en effet, il se prêta à une perfidie contre ces perfides, trahit ces traîtres, et les fit égorger endormis au milieu des fruits de leurs rapines, au nombre desquelles Vladimir comptait, sans doute, le traité qu'ils venaient de lui arracher.

Mais que de grandes actions ont racheté cette grande erreur! Quand, en 1093, son père meurt dans ses bras qu'il lui tend, et sur ce riche trône de Kief qu'il lui laisse, et que tous les bons citoyens le supplient d'accepter, il le refuse. Quelque bizarre que soit l'ordre de succession établi, il le respecte; et, remettant le sceptre à Swiatopolk, son cousin: *Son père,* dit-il, *était plus âgé que le mien; il a régné le premier dans la capitale. Je veux préserver la Russie des horreurs d'une guerre civile.*

Il fait bien plus encore, pendant vingt ans il continue cette générosité. Fidèle vassal de ce Swiatopolk, qui n'a que huit cents guerriers pour sa garde, il vient sans cesse à son secours dans les guerres injustes et les combats imprudens où ce téméraire s'engage, en dépit de ses représentations et de ses reproches. En com-

battant pour ce suzerain, Vladimir perd dans les flots un frère chéri, qu'il veut en vain sauver aux dépens de sa propre vie; il perd jusqu'à son apanage de Tchernigof, que le méchant Oleg, son parent, réclamait comme son héritage, et qu'il lui arrache.

Cet Oleg ne veut se soumettre, ni à l'amovibilité des fiefs, ni au congrès de 1097, où les princes répartissent entre eux les apanages; il a juré sur la croix de se contenter de son partage; mais lui et David, son frère, en appellent encore aux Polovtzy. Ils ouvrent sans cesse la Russie à ces brigands; leur vie n'est qu'un enchaînement de trahisons.

Grâce à l'influence du christianisme sur ces mœurs hyperboréennes, jusque-là, les discordes féodales des princes russes, aussi sanglantes qu'ailleurs, mais seulement du sang des batailles, n'avaient pas été, comme chez les autres barbares, noircies du sang des forfaits. Depuis près d'un siècle, Swiatopolk le fratricide paraissait comme un monstre isolé dans ces temps de discordes, dont il avait été l'horreur.

Cependant voici qu'à la fin du onzième siè-

cle, cette détestable race du traître Oleg, qui ne respecte rien, renouvelle ces monstruosités; son frère David, à qui la paix publique, rétablie par le congrès de 1097, est insupportable, ourdit une trame, calomnie Vladimir, et fait arracher les yeux à l'un de ses parens, dont il convoite l'apanage.

Mais ce crime, si commun en Grèce, était inouï en Russie : il la révolte. Un nouveau congrès de ses princes se rassemble sous une vaste tente, et c'est encore le génie de Vlamidir Monomaque qui y domine. *Tu prétends avoir à te plaindre,* disent-ils à David; *te voilà assis sur un même tapis avec tes frères. Parle, qui de nous accuses-tu?* Et David, déconcerté, se tait; et les princes sortent. Ils montent à cheval; ils tiennent conseil tout armés, comme dans les circonstances alarmantes. Puis ils se séparent; chacun d'eux va consulter ses Boyards; et David, condamné, rejeté avec horreur, perd son apanage.

Toutefois, il reçoit de la pitié de ses parens quatre villes et quatre cents grivnes pour sa subsistance : tant ces descendans de Rurick respectaient leur sang, même le plus mauvais;

tant le christianisme les avait adoucis depuis Vladimir le grand, qui supprima la peine de mort, et Isiaslaf, son petit-fils, qui l'abolit une seconde fois, Iaroslaf son père l'ayant rétablie.

Enfin, la mort du méchant Oleg, ce dernier congrès où brille l'influence de Monomaque, sa générosité, son active valeur, ont suspendu les dissensions civiles, et terminé de nouvelles guerres contre les Polonais et les Polovtzy. Pendant les trente-cinq ans de règne de Vsevolod et de Swiatopolk, Vladimir, qui a refusé le gouvernement de la Russie, en a été le génie tutélaire.

Mais alors, en 1113, Swiatopolk meurt, Kief se bouleverse, elle massacre ses Juifs, et Monomaque, à qui tous ont toujours recours dès que le besoin d'ordre et de justice se fait sentir, est encore appelé au trône; mais ce héros du devoir refuse encore le sceptre; il déclare que c'est au fils de son ennemi, à celui du perfide Oleg, que l'ordre d'hérédité le destine.

Cependant, sa grande renommée, son âge, et les circonstances, l'emportent : un assentiment, une volonté unanime, et la révolte des Kiewiens, le contraignent à régner.

Car il est remarquable qu'il fut élu par une assemblée générale et solennelle des citoyens de Kief; ce qui toutefois n'établit pas les droits du peuple, rien n'étant fixe alors : un grand homme dérogeant et pouvant faire déroger à tout. D'ailleurs ce prince avait refusé de profiter de cette élection ; ce qui prouve qu'il ne la regardait pas comme valable.

Mais enfin il cède, et d'abord l'ordre renaît avec l'expulsion des Juifs de tout le territoire russe. Vladimir protége leur sortie, et fait respecter leur exil, qui dure depuis sept siècles, et auquel la Russie applaudit encore.

En même temps, le sort des esclaves par contrat, pour dettes, et même de ceux soumis au plein esclavage, est adouci; les passions, enchaînées dans l'intérieur, se tournent au-dehors, et des guerres utiles contre les ennemis de l'État, succèdent aux guerres intestines. Enfin, ce grand homme laisse à la Russie de meilleures lois, et à ses enfans la mémoire de ses actions, dont en mourant il a tracé le tableau, et qu'il leur offre pour modèle.

« Mes chers enfans, s'écrie-t-il, louez Dieu, » aimez les hommes; car ce n'est ni le jeûne,

» ni la solitude, ni la vie monastique, qui vous
» donneront la vie éternelle, c'est la bienfai-
» sance seule.

» Servez de pères aux orphelins; jugez vous-
» mêmes les veuves. Ne faites mettre à mort
» ni innocent ni coupable, car rien n'est plus
» sacré que la vie et l'ame d'un chrétien.

» Ne vous éloignez pas des prêtres; faites-
» leur du bien, afin qu'ils prient Dieu pour
» vous.

» Ne violez pas le serment prononcé sur le
» crucifix. Mes frères m'ont dit : Aidez-nous à
» chasser les fils de Rostislaf et à nous emparer
» de leurs provinces, ou bien renoncez à notre
» alliance. —Mais je leur ai répondu : Je ne
» puis oublier que j'ai baisé la croix.

» Songez bien que l'homme doit être tou-
» jours occupé; soignez donc vous-mêmes vos
» affaires domestiques, et fuyez l'ivrognerie et
» la débauche.

» Aimez vos femmes, mais ne leur laissez
» aucun pouvoir sur vous.

» Cherchez sans cesse à vous instruire. Sans
» être sorti de son palais, mon père parlait
» cinq langues, chose que les étrangers admi-
» rent en nous.

» En guerre, soyez vigilans ; servez d'exemple » à vos Voiévodes ; ne vous livrez au repos qu'a- » près avoir placé vos gardes. Ne vous désar- » mez jamais à portée de l'ennemi ; et, pour » éviter toute surprise, soyez à cheval de bonne » heure.

» Lorsque vous ferez un voyage dans vos » provinces, ne souffrez pas que les gens de » votre suite fassent la moindre injure aux ha- » bitans, et traitez toujours, à vos dépens, le » maître de la maison dans laquelle vous vous » arrêterez.

» Si vous éprouvez quelque indisposition, » faites trois prostrations jusqu'à terre devant » le Seigneur, et que le soleil ne vous trouve » jamais sur votre lit. Aux premières lueurs du » matin, mon père, et tous les hommes ver- » tueux dont il était entouré, faisaient ainsi ; » ils glorifiaient le Seigneur ; ils s'asseyaient en- » suite pour délibérer, ou pour juger le peu- » ple, ou bien ils allaient à la chasse et dor- » maient dans le milieu du jour ; ce que Dieu » a permis à l'homme, comme aux bêtes et aux » oiseaux.

» Quant à moi, je m'étais habitué à faire

» moi-même tout ce que j'aurais pu ordonner
» à mon serviteur; nuit et jour, été comme
» hiver, j'étais dans une continuelle activité;
» je voulais tout voir par mes yeux. Jamais je
» n'ai abandonné les pauvres ni les veuves aux
» vexations des puissans. Je n'étais fait un de-
» voir de l'inspection des églises et des cérémo-
» nies sacrées de la religion, ainsi que de
» l'économie de mes biens, de mes écuries, des
» vautours et des faucons de ma vénerie.

» J'ai fait quatre-vingt-trois campagnes et
» bien des expéditions; j'ai conclu dix-neuf
» traités avec les Polovtzy; j'ai pris cent de
» leurs princes à qui j'ai rendu la liberté; j'en
» ai fait mourir deux cents en les précipitant
» dans les rivières.

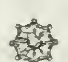
» Personne n'a voyagé plus rapidement que
» moi. Parti le matin de Tchernigof, j'arrivais
» à Kief avant vêpres [1].

» Dans ma jeunesse, que de chutes de cheval
» n'ai-je point faites! me blessant aux pieds,
» aux mains, me brisant la tête contre les ar-
» bres; mais le Seigneur veillait sur moi.

[1] Il y a, de Kief à Tchernigof, trente-six lieues.

» A la chasse, au milieu des plus épaisses » forêts, que de fois j'ai moi-même atteint et lié » ensemble des chevaux sauvages! Que de fois » je fus renversé par les buffles, frappé du » bois des cerfs, foulé aux pieds des élans! Un » sanglier furieux m'a arraché mon épée de ma » ceinture; ma selle fut déchirée par un ours; » cette bête terrible se jeta sur mon coursier » qu'elle fit tomber sur moi; mais le Seigneur » me protégeait.

» O mes enfans! ne redoutez ni la mort, ni » les bêtes sauvages; confiez-vous à la Provi- » dence, elle est au-dessus de toutes les pré- » cautions humaines. »



## CHAPITRE IV.

Vladimir Monomaque, à force de vertus, vient de dominer la première partie de cette seconde période. Entre lui, le méchant Oleg et sa race, on a cru reconnaître le combat du bon principe contre le mauvais, où celui-ci a succombé, mais momentanément; car le bien tenait à un seul homme, et le mal à l'état des choses.

Aussi, Vladimir mort, voit-on le vice féodal, et ce pernicieux ordre d'hérédité que réclament les descendans d'Oleg, remettre à tous ces princes les armes à la main, et les placer, comme en état de nature, les uns contre les autres. Dans les trente-deux ans qui séparent le règne de Vladimir Monomaque de celui d'André de Souzdal, les deux seuls grands hommes de cette seconde période, les princes russes et les apanages se multiplient à l'infini. Dans ce court intervalle, onze d'entre eux, la plupart descendans d'Oleg et de Vladimir renouvellent le com-

bat de leurs pères avec des fortunes diverses : ils obsèdent, ils assiégent ce trône barbare, et s'arrachent l'un à l'autre cette informe suzeraineté.

Enfin, vers le milieu du douzième siècle, de partages en partages, de guerres civiles en guerres civiles, la Grande-principauté se trouve à peu près réduite à la ville de Kief. Sa suzeraineté n'est plus qu'un vain titre, et pourtant, soit puissance des noms, soit qu'elle fût toujours cette Capoue, cette Babylone des Russes, métropole de leur religion, entrepôt de leur commerce, source de leur civilisation, toute l'anarchie des princes apanagés continue à s'acharner sur elle ; l'œil se trouble dans cette confusion.

On y distingue toutefois encore, quelques traces de cette lutte des descendans de Vladimir Monomaque et de ceux d'Oleg. Ceux-ci, que réprouve toujours le peuple, s'appuient sur les barbares nomades du Sud ; ceux de Monomaque, sur l'amour de leurs sujets et sur les Hongrois, qui, du moins, sont égaux aux Russes en civilisation. Il semble par là que ces descendances, telles que celles de Caïn et d'Abel, aient conservé l'empreinte de leur origine.

Mais alors, l'un de ces princes apanagés, celui de Souzdal, domine ce chaos. Il donne même pendant quelques instans l'espoir qu'il va le débrouiller. Tel que le chef de la troisième dynastie française, son patrimoine fait sa force. La principauté de Souzdal se compose des gouvernemens actuels d'Iaroslaf, de Kostroma, de Vladimir, de Moscou, et d'une partie de ceux de Novgorod, de Twer, de Nijni-Novgorod, de Toula et de Kalougha. Mais cette vaste contrée, centre de la Russie, paraît au prince qui y règne, un triste lieu d'exil. Il n'y voit, dit-il, qu'un ciel rigoureux, des déserts sauvages, de ténébreuses forêts, et des peuples plongés dans l'ignorance. Kief seule peut le séduire; il s'en empare, ou plutôt c'est Kief qui s'empare de lui; et bientôt il y meurt, plus encore de voluptés que de vieillesse.

Aussitôt, toute la cohue des princes apanagés se relève; ils se ruent de nouveau sur ce trône de Kief, qu'ils escaladent, et sur lequel ils passent et repassent avec une telle rapidité, que le regard se perd à vouloir les suivre.

Un seul, dont la jeunesse fut celle d'Achille, s'est retiré de cette tourbe ambitieuse : c'est

André, l'héritier de Souzdal. Il voit ce grand apanage d'un regard tout opposé à celui de son père : « Là, dit-il, règnent encore la simplicité » des mœurs, l'obéissance du peuple et le dé- » voûment des Boyards ; tandis qu'à Kief, » ville frontière des Hongrois, des Polonais, des » Polovtzy, tout n'est que pillage, meurtres, » guerres civiles et étrangères. »

Aussi, pendant qu'il laisse les autres princes, avec tout ce qu'ils ont de passions et de mains avides, se déchirer, s'épuiser autour de cette Kief, lui la méprise ; il se tient à l'écart dans son patrimoine. Là, il semble réfléchir profondément sur les maux de sa patrie. C'est surtout dans la position excentrique de Kief, et dans les partages de l'empire, qu'il en voit la cause.

C'est pourquoi, dans son vaste domaine, il se refuse à toute concession de territoire, même en faveur de ses plus proches parens ; et il commence un combat à mort contre les apanages. C'est encore pourquoi il rend sa Vladimir digne d'être la capitale des Russes, pourquoi il agrandit Moscou, création de son père, fonde autour de lui une multitude de villes, les peuple de ces grands Bulgares du Volga, qu'il fait

subjuguer [1], et attire dans le centre de la Russie, par les charmes de la paix, la population du Midi, qui fuyait les horreurs de tous les genres de guerre.

Enfin, en 1168, après avoir été repoussé par la fière et inconstante Novgorod, il se retourne vers Kief, sur laquelle ses armées marchent ; et c'est alors que cette seconde capitale des Russes, prise d'assaut, dépouillée, dégradée, tombe, et cède sa suprématie à Vladimir.

Cependant, l'année suivante, les nombreuses troupes d'André, conduites par soixante-et-onze princes du sang, que commande l'un de ses fils, échoueront encore devant Novgorod où règne un fils du prince de Kief. Novgorod est à son plus haut degré de puissance : entrepôt du commerce de la Perse et de l'Inde avec l'Allemagne, elle vient d'être admise dans la ligue anséatique. Mais si elle a résisté deux fois à toutes les forces d'André, elle cède à sa politique, et la première, comme la seconde ca-

[1] André ne fit plus la guerre par lui-même depuis son avénement. C'est peut-être pourquoi, à dater de son règne, les chroniques donnent le nom de *cour* à ce qu'elles avaient appelé jusque-là *garde du prince*.

pitale des Russes, en reconnaît une troisième pour métropole.

André vient de triompher dans cette partie de sa double lutte ; mais dans celle des apanages, la coutume appuyée sur de trop grands intérêts, lui résiste. Pour un seul Grand-prince dont l'intérêt était de détruire ce système, une foule de princes, tous souverains, en devaient vouloir la continuation, et non seulement eux, mais encore leurs gardes, et tous ces Boyards, cette multitude d'aventuriers attachés à chacun des descendans de Rurick, et qui vivaient de cet usage et de tous ses vices.

Aussi, tous se révoltent. C'est vainement que les frères, que les neveux d'André, auxquels il refuse des apanages, et qui en exigent, sont exilés, et forcés de fuir jusqu'à Byzance. Le reste de la Russie, partagé entre ses parens, l'emporte. Kief et Novgorod lui échappent ; ses armées de cinquante mille hommes échouent devant une coutume invétérée : elle triomphe, et la politique d'André est forcée de se contenter d'un vain hommage.

Enfin, dans son propre patrimoine, qu'il veut du moins maintenir entier et sans partage,

cruellement assassiné par les siens, il meurt haï et sans vengeance.

La chute de ce Grand-prince et de son système d'ordre et de force, par la concentration du pouvoir, arriva en 1174; d'où il résulte que ce grand effort fut essayé trop tôt, ce que montre la résistance des mœurs; et trop tard, en le rapportant à l'invasion des Tatars, qui arriva cinquante-quatre ans après. Car, même en admettant une succession de princes habiles, et une suite d'efforts bien dirigés, un demi-siècle n'eût pas suffi pour rendre à la Russie, par la centralisation du pouvoir, toute la force dont elle était susceptible, et qui lui eût été indispensable. L'histoire entière prouve qu'une telle concentration de puissance dans un état féodal, et contre tant d'intérêts si forts et si opposés, fut toujours bien plus longue à établir.

Au reste, bien loin de persévérer dans cette grande pensée, le premier successeur d'André vit froidement se morceler en apanages ce vaste domaine de Souzdal, devenu, par sa réunion instantanée dans une seule main, le noyau de l'empire. Le second se laissa disputer la Grande-

principauté, par l'un des princes qu'il avait apanagés aux dépens de son propre domaine. Le troisième fit bien plus : il déclara naïvement, qu'il n'exigeait aucune soumission des princes apanagés, et qu'ils ne devaient compte de leur conduite qu'à Dieu seul.

Ainsi, le résultat de ce troisième changement de capitale fut de transporter dans le centre de la Russie la fureur des guerres civiles, le morcellement en apanages, et d'éloigner le centre du gouvernement, non seulement de la Grèce, de son commerce, de sa civilisation, mais aussi des provinces russes les plus européennes. Celles-ci, cherchant un point d'appui à leur portée, ne tardèrent pas à devenir hongroise, polonaise et lithuanienne. Enfin, ce changement de résidence acheva la décomposition du nord de l'Europe, à l'instant où l'Asie centrale, se réunissant tout entière sous un seul chef, était prête à déborder sur cette contrée malheureuse.



# LIVRE TROISIÈME.

## CHAPITRE I.

Troisième période, de 1237 à 1462.

Voici qu'un grand conquérant s'élève auprès de la Russie, dans l'instant même où ce malheureux pays n'a plus, pour se garantir, que les lambeaux d'une puissance usée et déchirée par la discorde.

Aussi a-t-il suffi pour l'écraser d'un seul des lieutenans de Gengis-khan [1], et de deux efforts tentés, l'un en 1221, au travers des défilés du Caucase, l'autre en 1237, par la Bulgarie orientale [2]. Le premier, qui ne fut qu'une irruption, n'a coûté au vainqueur qu'une seule bataille ; le

[1] Ou Tchinguis. De Guignes écrit Genghizkhan.

[2] Ou le pays de Kasan.

second, quelques combats insignifians, mais beaucoup de siéges.

Cherchons d'abord les causes de cette invasion, celles de ses rapides succès, et de la longue durée de ce dernier triomphe de l'Asie ; nous suivrons ensuite la marche lente et graduelle des Russes vers leur indépendance.

Les principales causes de cette grande invasion de l'Europe par l'Asie, se trouvent dans le génie de Gengis-khan, qui réunit les Mongols [1] aux Tatars, et dans les mœurs de ces deux peuples.

Cet ambitieux ne pouvait être grand que par la guerre ; il était barbare ; il commandait à des pasteurs, nécessairement nomades comme leurs troupeaux ; comment, dans ces vastes déserts, les aurait-il tenus sous sa dépendance ailleurs que dans des camps ? Comment les tenir réunis dans des camps autrement que par de continuelles conquêtes ; sans quoi ces peuples pasteurs sont forcés pour vivre de se séparer en une multitude de hordes ? La guerre, une

[1] Mogols, suivant de Guignes et Karamsin ; et Mongols, suivant Malte-Brun, Depping et Levesque.

guerre perpétuelle pouvait donc seule assouvir sa passion, et lui faire savourer sa puissance. Quand elle eut dévoré l'Asie entière, il lui fallut l'Europe.

Dire que les Russes se mêlèrent de défendre les Polovtzy, et massacrèrent les envoyés tatars qui vinrent leur proposer une alliance insidieuse, ce serait donner une cause puérile à cette grande invasion. Ces avides barbares, alléchés, comme tous leurs prédécesseurs, par le luxe de Byzance, eussent-ils passé devant la Russie sans songer à elle? Kief, presque sur leur chemin, et le luxe grec des Russes, ne suffisaient-ils pas pour les attirer? Ils en entendirent parler en 1221 aux Polovtzy, en 1237 aux Bulgares d'Argent [1], qui par leurs pillages ne connaissaient que trop les richesses des Russes. Puis ces Polovtzy et ces Bulgares du Volga étaient en guerre avec les Tatars, et la conquête que ceux-ci firent de ces deux peuples, les mena tout naturellement à celle de Kief et de Vladimir.

Quant aux causes des rapides succès de ces

[1] Ou du Volga.

Tatars, remarquons d'abord que leur vie pastorale ne les attachant à aucune patrie, dut seconder l'immensité des projets ambitieux de Gengis-khan. Ce genre de vie rend tous ces peuples propres au métier des armes, et les tient toujours prêts à combattre. Les nations nomades sont des armées irrégulières, mais mobiles, promptes et toujours sur pied ; ce qu'elles laissent derrière elles peut être gardé par des vieillards, des femmes et des enfans.

La guerre n'est point un événement pour ces nations, car de longues marches changent peu les habitudes d'un peuple errant ; leurs maisons, leurs vivres, marchent avec eux ; et ceci est de quelque importance dans des plaines incultes et des forêts inhabitées. Ces Tatars avaient donc sur les Russes l'avantage qu'ont des armées permanentes sur des levées subites.

Toutefois, c'est ici le lieu de se rappeler l'existence de ces gardes permanentes des princes russes, auxquelles il faut joindre celles des villes, quoique sans doute moins aguerries que les premières ; mais les auteurs nationaux laissent voir que la permanence de ces gardes avait habitué à se reposer sur elles de tout soin de

guerre, et que les peuples étaient devenus inhabiles au métier des armes.

A cela, il faut ajouter que là, comme partout où les hommes du Nord s'établirent avec leur gouvernement militaire, il ne pouvait y avoir de guerriers que les hommes libres et propriétaires, dont il faut encore distraire les marchands et le clergé. Or, les guerres continuelles avaient tant augmenté le nombre des moines, des hommes à gages, des esclaves, et si fort diminué celui des hommes libres et possesseurs de terres, qu'à peine y avait-il alors assez de guerriers pour faire face aux Polovtzy.

Au milieu de cette ruine et d'une dépopulation si générale, les gardes des princes durent elles-mêmes s'affaiblir. On a vu que, vers 1100, celle du Grand-prince n'était que de huit cents hommes, et qu'il la perdit; c'est ce qui fait qu'à l'exception d'une bataille et de quelques combats insignifians en rase campagne, les Tatars ne trouvèrent de résistance que dans les villes, où tout ce qui s'y était réfugié, paysans, prêtres, peuples, devint guerrier par désespoir.

Encore, ce ne fut qu'à la seconde invasion :

voyez, en effet, les habitans de ces villes n'opposer à la première, que des processions de prêtres et de supplians, que ces barbares se plurent à fouler aux pieds de leurs chevaux.

Une autre cause de la nature de cette seconde guerre, toute de siéges, c'est que dans ces temps barbares, où aucune tactique n'était connue, une cavalerie impétueuse devait, dans les campagnes, avoir la supériorité : or, les Tatars, toujours à cheval et maîtres des provinces les plus productives en chevaux, étaient les meilleurs cavaliers du monde. Les Russes étaient surtout fantassins; les gardes de ceux-ci écrasées, le reste mal armé et sans discipline, ne put tenir que dans des villes contre une si furieuse cavalerie.

Les annalistes vantent beaucoup la ténacité avec laquelle ces villes se défendirent ; la plupart se laissèrent emporter d'assaut et détruire, plutôt que de se soumettre. L'exemple du sac d'une ville n'empêchait pas l'autre de s'y exposer. On croit reconnaître ici cette persistance obstinée jusqu'à la mort, qu'on retrouve encore dans le caractère russe : il est vrai que les Tatars se glorifiant d'être sans parole comme

sans pitié, il n'y avait point de traité à faire avec eux, ni de quartier à en attendre.

Maintenant, à cette réduction dans la population guerrière des Russes, opposez l'énormité des armées tatares. Écoutez Plan-Carpin ; cet envoyé du pape à Bâti, a vu ce khan entouré de six cent mille guerriers, dont cent cinquante mille Tartares. Il n'y avait point alors d'art qui pût compenser une si énorme disproportion de forces. Rubruquis [1], envoyé de Saint-Louis à Mangou-khan, n'en donne pas une moindre idée.

D'autres causes donnèrent encore la supériorité aux Tatars. Chez les Gaulois, comme chez tous les barbares, c'était par des cris répétés de village en village que les nouvelles se transmettaient ; elles arrivaient d'autant plus vite, que le pays était plus peuplé. En Russie, où les

[1] Ce moine osa croire qu'il pourrait convertir Mangou ; mais le khan lui répondit : Les Mongols n'ignorent pas qu'il existe un Dieu, et ils l'aiment de tout leur cœur ; il y a autant et plus de chemins pour arriver au salut, que vous n'avez de doigts aux mains ; si Dieu vous a donné la Bible, il nous a donné les mages, etc.

habitations étaient séparées par des déserts, ce genre de communication était sans cesse interrompu, de façon que souvent un prince était surpris par l'ennemi dans sa capitale ; c'était là un grand avantage pour un assaillant toujours prêt et si rapide.

On peut encore penser que les Mongols, si près des mines de Nertschings, et devenus maîtres de l'Oural et du Caucase, devaient avoir de meilleures armes que les Russes ; aussi les annalistes parlent-ils avec effroi des flèches longues et acérées de ces Tatars, de leurs énormes cimeterres, de leurs piques armées de crochets, et de ces terribles béliers qui renversèrent en un jour les murailles de Kief, leur plus forte ville.

Ce qu'il faut aussi se représenter, c'est la soudaine organisation de ces hordes errantes en divisions de dix mille hommes, régimens de mille hommes, compagnies de cent hommes, et escouades de dix hommes. Admirons encore ces réunions annuelles de tous les chefs devant Gengis, unique moyen de les connaître, de les contenir dans un certain ensemble, et de leur rappeler son autorité dans une si immense

étendue ; car c'est au milieu de ces déserts que toute la force du génie éclate ; c'est là surtout qu'on sent tout ce que peut l'influence d'un seul homme sur tant d'hommes et d'événemens, en dépit même de la nature.

Le fanatisme s'en mêla : un prophète avait prédit à Gengis-khan, dans une de ces assemblées générales, qu'il serait maître de la terre. Remarquons encore que chez ces Mongols, les trois grands délits étaient l'adultère, le sortilége et la lâcheté ; et qu'enfin, des hommes qui avaient les passions si vives, qui étaient si ignorans, et qui devaient se faire tuer sous peine de mort, devaient être de terribles soldats.

D'ailleurs, il n'est pas bien surprenant que les Russes, désunis, aient succombé sous les Mongols, réunis aux Tatars. Enfin, le génie de Gengis, l'essor qu'il fit prendre, la confiance qu'il laissa, l'exaltation produite par quarante années de victoires, sont des causes frappantes de succès.

Ces nomades poussèrent leur fortune jusqu'en Hongrie, et par-delà la Pologne ; mais une victoire coûteuse en Silésie, et la misère

du Brandebourg les ayant dégoûtés, ils s'en tinrent à la Russie.

Cependant, avec le secours des Polovtzy, les Alains auraient pu défendre l'entrée de la Russie d'Europe aux Tatars, qui l'attaquèrent d'abord par le sud-ouest de la Caspienne et les défilés du Caucase; mais les Polovtzy, trompés par des offres d'amitié, et par le souvenir d'une même origine, abandonnèrent les Alains. Ceux-ci écrasés, le Caucase franchi, ce fut le tour des Polovtzy, qui, chassés jusqu'au Dniéper, implorèrent le secours des princes de Kief et de Galitch.

Ces princes sentirent leur intérêt, et s'unirent aux Polovtzy. Ce fut alors que les envoyés tatars furent massacrés, en venant offrir aux Russes la même amitié dont ils avaient leurré les Polovtzy. La ligue des Russes était incomplète; ils furent attirés par une feinte retraite sur les bords de la Kalka, près de l'embouchure du Don. Là, le prince de Galitch voulut vaincre sans celui de Kief, qui, de son côté, le laissa battre, et fut à son tour massacré : tout le midi de la Russie fut alors ravagé, après quoi les Tatars se retirèrent.

Ce précis de leur première expédition de 1221, fait voir avec quelle politique prudente et dissimulée, ces Tatars préparaient une guerre, qu'ils allaient faire avec toute la fureur de la barbarie : ce que dit Montesquieu du caractère d'Attila peint bien le caractère tatar, qui, patient et rusé en politique, est implacable et furieux à la guerre.

Voici deux autres raisons de la conquête générale de la Russie, en 1237, par Bâti, petit-fils de Gengis, et khan du Kaptchak. D'abord, la famine, une peste, le tremblement de terre de 1230, et un redoublement de dissensions intestines, affaiblirent les Russes, quand le pacifique règne de Touchi ou Zouzi-khan, avait préparé le Kaptchak; puis le Grand-prince de Vladimir (Ioury[1]) se trouva être un imbécille, qui ne pensa pas à s'allier aux Bulgares, et se laissa vaincre en détail. Comme il ne s'occupait qu'à orner des églises, à entretenir la mendicité par des aumônes et à engraisser les moines, il crut que Dieu ferait le reste.

Quant à l'infamie des princes russes, qui d'a-

[1] Ou George.

bord s'abandonnèrent mutuellement, qu'on vit ensuite achever de se déchirer entre eux sur leurs ruines, et qui finirent par choisir Bâti pour juge de leurs différends; enfin, quant à l'établissement sur les frontières russes du grand empire tatar du Kaptchak [1], qui s'étendait du nord de la Caspienne aux rives du Don, ce sont des causes, non seulement des succès des Tatars, mais encore de la durée de leur empire en Russie.

[1] Kaptchak, ou la Horde dorée, khannat compris, selon Levesque, entre le Volga, l'Iaïk et le Don; et selon de Guignes, bien plus étendu vers le nord-est de la Caspienne : on croit même que le Sir, ou l'ancien Iaxarte, fut sa limite.



## CHAPITRE II.

Pour que la durée de cette conquête n'étonne plus, il faut examiner tout ce qui la consolida. Le luxe, qui détruit surtout les empires conquérans, le luxe veut se fixer; des plaines sans habitation et sans culture le repoussèrent, et les khans du Kaptchak, d'Astrakhan, de Kasan et de Crimée, puisèrent long-temps, dans leurs hordes errantes, de nombreux soldats prêts à tout entreprendre, ayant peu à perdre, tout à acquérir, et rien à quitter.

Leur nombre s'entretint des esclaves qu'ils firent; ils enrôlaient, sous leurs drapeaux, leurs ennemis vaincus, et faisaient servir ainsi leurs conquêtes à conquérir.

En Russie, pourtant, la différence de religion, de climat, de mœurs, devint un obstacle. Ils ne purent la gouverner que de loin et comme suzerains. Il leur fallait là des armées pour combattre les Lithuaniens, les Suédois et les Livoniens, ennemis communs; car ces trois peuples,

s'ajoutant aux Hongrois et aux Polonais, venaient de se lever à la fois contre la Russie, et de se jeter sur cette proie tombée. Mais les Tatars n'étant pas gens à être retenus dans un pays dont le climat gênait toutes leurs habitudes, ils y laissèrent les princes russes régner et combattre pour eux. Toutefois, ce surcroît de guerres européennes, commencées dans les douzième et treizième siècles, affaiblit les Russes, et contribua encore à la durée du joug tatar.

On pourrait récapituler ici les famines, suites de l'invasion des Tatars et de l'imprévoyance des Russes, puis les dissensions continuelles entre les principautés, et dans les républiques russes; mais toutes ces causes de la longue durée de l'asservissement sont celles de la conquête.

Depuis la place où est Kasan jusqu'à Vladimir, siége de l'empire russe, les Tatars avaient tout détruit : c'était leur usage. Pourquoi des peuples pasteurs et nomades auraient-ils ménagé des villes? Il ne leur fallait que des pâturages [1]. Cette solitude flattait leur orgueil et faisait leur sûreté.

[1] *V.* l'assemblée des chefs mongols, en 1223, où plusieurs d'entre eux proposent à Gengis-khan de faire

Devaient-ils laisser derrière eux une population qui pouvait devenir une armée, les armées n'étant alors autre chose que la population? Résultat de mœurs barbares, que semble devoir ramener, sous d'autres formes, notre nouveau système de guerre d'invasion, qui, menaçant à la fois toute une nation, la force tout entière à se défendre.

Enfin, ils firent la guerre aux murailles, comme tous les barbares de cette espèce; car elles leur sont contraires : chez eux, en ce qu'elles gênent leurs mœurs; chez leurs voisins, par l'obstacle qu'elles mettent à leurs violences.

Ces déserts que faisaient ces Tatars, et qui auraient arrêté tout autre que des nomades, n'étaient point pour eux un obstacle; leurs chevaux y trouvaient leur pâture, et ces chevaux étaient tout pour eux.

Mais le principal but des Tatars en détruisant, était d'établir profondément leur puissance par la terreur; car aussitôt qu'ils ont

égorger tous les habitans des pays conquis, afin de transformer ces vastes et populeuses contrées en pâturages. (De Guignes, vol. III, édit. in-4°.)

produit l'effet qu'ils désirent, ils traitent avec honneur tous les princes russes qui s'adressent à eux, quoiqu'ils les affaiblissent en même temps par d'insidieux partages. Ils fondent Saraï [1], puis Kasan, et s'établissent ainsi près de leur conquête.

Après Bâti, Bourgai fait faire le dénombrement général des Russes. Il envoie des gouverneurs (baskaks) avec des forces dans chaque principauté, établit des impôts, place un gouverneur général sur la frontière.

Il défend, sous peine de mort, le pillage des monastères; il exempte les prêtres de tout tribut. Il ne craint pas d'augmenter leur puissance temporelle pour s'assurer de leur force spirituelle, dont ils savent mieux faire usage. On croit voir, dans la disgrâce des princes de Kief et de Vladimir qui avaient reconnu le pape, le soin que met le Tatar à défendre cette religion grecque qui n'est pas la sienne, mais dont il connaît l'empire sur ces peuples tribu-

[1] Capitale du Kapthack, située, selon Aboulgasi, prince et historien tatar, sur le Volga, au nord d'Astrakhan.

taires, et qu'il regarde comme une barrière entre la Russie et le reste de l'Europe.

L'affaiblissement du lien féodal en Russie avait facilité la conquête; la politique des khans achève de dénouer ce lien féodal. Ils perçoivent eux-mêmes le tribut de chacun; ils reçoivent les hommages et les réclamations de chaque prince, et quand ils ont fait la faute de rétablir un Grand-prince, ils laissent plusieurs prétendans se disputer cette suzeraineté, leur font attendre leur décision, et les retiennent quelquefois à leur horde deux ans entiers. En même temps, ils mettent obstacle à ce qu'aucun ordre de succession ne s'établisse. Enfin, ils se font eux-mêmes suzerains; car ils imaginent d'abord de ne laisser aucun prince, grand ou petit, prendre le gouvernement de ses États, sans en être venu demander l'investiture à la grande horde.

L'effet de ces voyages, auxquels une année entière suffisait à peine, était de laisser les principautés sans chefs russes, et sous le gouvernement des baskaks tatars; de prouver la suprématie des grands khans; de faire connaître à ces Mongols à quels hommes ils avaient affaire;

de ruiner les prétendans par des présens d'usage ; enfin, comme ces princes ne manquaient jamais d'accusateurs parmi leurs parens et leurs compétiteurs, de leur faire craindre la justice terrible des khans, s'ils avaient à se reprocher la plus légère velléité d'indépendance.

Plusieurs princes furent appelés, jugés et exécutés à la grande horde. Mais ces Tatars, qui punissaient si cruellement l'insubordination des princes russes, s'unissaient à eux dans leurs guerres étrangères ; ils les servaient même dans leurs guerres civiles. Voici comment : un prince russe allait dénoncer le Grand-prince à la horde, demandait sa place, et revenait avec une armée tatare, qui le laissait régner sur des cendres et du sang.

Ces secours n'étaient pas toujours donnés par la politique. Les Tatars, comme les Huns, ravageaient sans conquérir ; c'était des tributs et des esclaves qu'ils cherchaient. S'ils avaient voulu gouverner leurs conquêtes, ils n'auraient pas pu les piller, habitude qu'il leur était impossible de perdre. Le tribut était pour le khan, le pillage pour la horde; il fallait de temps à autre la rassasier.

Car l'ensemble de cet empire tatar était composé de parties si incohérentes, que la guerre, qui détruit tout, était son unique moyen de conservation : elle lui était indispensable, parce qu'elle réunissait toutes ses peuplades éparses, en dirigeant tous leurs intérêts, toutes leurs passions, vers un même but.

Comme un corps près de se décomposer ne peut montrer de force que par des convulsions, ce n'était de même que dans le violent état de la guerre que cet empire retrouvait son ensemble. Eh! quel autre véhicule aussi puissant qu'une fièvre ardente, impétueuse, composée de toutes les passions les plus violentes, aurait pu circuler assez rapidement pour animer et remuer à la fois tous les membres gigantesques de cet empire démesuré? La renommée d'un vainqueur, le cri de la guerre, étaient seuls assez puissans pour se faire entendre simultanément à toutes ses parties, si éloignées l'une de l'autre, et interrompues par de vastes déserts.

Aussi, dès que ce cri de guerre se fut affaibli, dès qu'épuisés ou rassasiés de sang, les khans, fixés par le luxe dans des villes qu'on ne

pouvait pas transporter au loin comme la tente de Gengis, voulurent jouir chez eux du repos dont ils avaient privé la terre, sentirent-ils leur pouvoir se borner à leurs esclaves et à ces villes; et l'insubordination des hordes leur montrer le peu de consistance d'un empire composé de tant de nations errantes et d'intérêts différens.



# CHAPITRE III.

On a vu l'Asie ralliée, surprendre et soumettre la Russie désunie; on va voir l'Asie se dissoudre à son tour, et la Russie, rassemblant successivement tous ses peuples, venger enfin son injure. Mais dans ce retour vers le bien, elle suivra la marche lente et méthodique de la nature, qui compose si lentement, si méthodiquement, ce qu'elle décompose si vite.

Cette habitude de guerre, qui accoutume à ne reconnaître d'autre droit, d'autre vertu que la force; le défaut d'ordre dans la succession au khannat; la facilité des révoltes pour des chefs de hordes errantes; l'indispensable nécessité, dans un trop grand empire, d'en confier de grandes divisions à des lieutenans; la révolte et les conquêtes des Nogais en 1259; les ravages de Timour en 1380 : toutes ces causes contribuèrent à la désunion et à l'affaiblissement du Kaptchak, qui date surtout du milieu du qua-

torzième siècle, après le règne d'Usbeck, plus d'un siècle après sa fondation.

Je ne parle ici que de l'empire du Kaptchak, l'une des cinq divisions du grand empire de Gengis-khan. L'ensemble de celui-ci ne subsista que quarante ans. Il ne faut chercher la cause de son peu de durée que dans l'immensité de son étendue ; car un homme peut bien ravager le monde, mais Dieu seul peut le gouverner.

Cependant, les premiers successeurs de Gengis ne prétendaient pas à moins qu'à la possession de la terre entière, qu'il leur avait léguée par testament [1]. Ils destinaient dix-huit années à la conquête de l'Europe : mais de ces orgueilleux, Octaï, le premier après Gengis, mourut empoisonné, ce qui contribua peut-être à suspendre l'invasion déjà proche de Constantinople, de Vienne, Dresde et Berlin. Le second, Gaïuk ou Kaïouk, ne fit que passer sur le trône ; Mangou le troisième, y éprouva des revers ; et Koublai, le quatrième de ces prétendus dominateurs du monde, ne put même pas être maître chez lui [2].

[1] *V.* Plan-Carpin.

[2] *V.* Aboulgasi.

Nous avons vu les causes de l'invasion tatare, de son succès, de sa durée, et les premiers principes de la décomposition de cet empire. Voici la marche des Russes vers leur indépendance.

Remarquons d'abord que les Grands-princes russes, et même les princes apanagés, avaient été forcés d'aller jusqu'au khan mongol pour obtenir le droit de gouverner. Ces voyages étant d'une année, l'autorité de ces princes chez eux, pendant une si longue absence, restait faible, indécise, incertaine. Mais bientôt le Kaptchak, ou la horde dorée, se rendit indépendante du khan mongol, et ce ne fut plus qu'à Saraï que les princes russes durent aller demander la couronne.

D'autre part, presqu'à la même époque, et dans le Kaptchak même, ainsi détaché du grand empire mongol, il venait de se faire un autre démembrement. Nogai, l'un de ses guerriers, conquérant du nord de la mer Noire, s'était rendu indépendant. Dès 1262 ou 1266, sa révolte contre la horde dorée donnant aux Russes quelque espoir d'affranchissement, ils massacrèrent les Tatars établis chez eux. Bientôt même, en 1281, un Grand-prince, Dmitry,

opposa ces Nogais aux Kaptchaks, et se rétablit par leur influence.

Toutefois, ces commencemens de divisions chez les conquérans ne les affaiblissaient qu'aux dépens de la Russie, qui servait de champ à leurs batailles et de prix à leurs victoires.

Mais ce qui surprend, c'est qu'il existât encore un Grand-prince à cette époque. En même temps que Bâti et Bourgai achevaient la conquête de la Russie, le hasard voulut qu'Alexandre Newsky, l'un des fils du Grand-prince de Vladimir, et conséquemment prince de Novgorod, fût un grand homme de guerre et de politique. Il releva et repeupla un grand nombre de villes russes; il sut battre en héros ses ennemis d'Europe, les chevaliers Teutoniens et les Lithuaniens, reprendre la Newa sur les Suédois, et capter les Tatars, qu'il jugea trop forts pour être combattus.

Le même hasard fit qu'à l'instant où il gagnait l'esprit du khan, le prince de Kief s'attirait la haine des Tatars et celle des Russes, en se soumettant au pape, et qu'André, prince de Vladimir, épousait la sœur de ce prince de Kief, et refusait d'acquitter le tribut du khan;

ce qui l'enveloppait dans la même disgrâce. Le khan donna toutes ces principautés à Alexandre Newsky; quelques auteurs croient même qu'il l'aida à s'en emparer.

Mais les Russes ne voulaient se soumettre ni au joug tatar ni au sceptre du Grand-prince; de sorte que la vie entière d'Alexandre se passa à dompter ses sujets, à punir ou à leur pardonner leurs révoltes, et à courir implorer leur grâce aux pieds du khan, qu'ils insultaient sans cesse. Il mourut à la peine, mais en demeurant immortel dans le cœur de ses sujets, qui le canonisèrent; ses vertus réhabilitèrent la suzeraineté de Vladimir dans l'opinion des Russes.

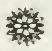
Cette Grande-principauté fut long-temps, il est vrai, un sujet de discordes offert à l'ambition des princes russes; et tant qu'ils se la disputèrent par leur épée et par celle des Tatars, le khan y régna souverainement.

S'il arrivait qu'un de ces princes osât attaquer le Grand-prince avant de s'adresser aux Tatars, et même malgré eux, c'est que, s'il réussissait, il acquérait des richesses avec lesquelles il gagnait les gouverneurs tatars et le

khan lui-même ; mais ce succès était incertain, et les princes russes s'aperçurent enfin qu'un voyage à la horde décidant de la couronne, la guerre devenait inutile. Ce ne fut donc bientôt plus qu'à cette horde et dans l'esprit du khan qu'ils se combattirent ; on se fit moins de guerres civiles, les Tatars furent plus rarement appelés , la Russie respira.

C'était une grande faute aux khans d'avoir conservé un Grand-prince ; c'en fut une plus grande, et une conséquence de la première , de lui mettre dans la main une souveraineté disproportionnée avec celles qui l'entouraient, de le nommer trop long-temps dans la même branche, de lui donner des armées pour s'établir, et la faculté de les séduire eux-mêmes par de plus riches présens.

Il en résulta que les princes apanagés osèrent moins se mesurer avec le Grand-prince, déjà plus puissant qu'eux , et ainsi soutenu ; ne pouvant se mesurer contre lui, ils se battirent entre eux, et augmentèrent sa force de leur faiblesse.



## CHAPITRE IV.

Cependant, jusqu'en 1324, c'est-à-dire durant un siècle à dater de l'invasion tatare, la puissance des Grands-princes fut douteuse; mais alors, dans la foule des prétendans à la Grande-principauté, deux branches rivales se font distinguer, et les autres princes du sang leur cèdent une lice dans laquelle ils ne paraissent plus assez puissans pour se présenter.

L'une de ces deux branches est celle des princes de Twer; l'autre, celle des princes de Moscou.

Les princes de Twer (vers 1300) venaient d'entrer en possession de la Grande principauté de Vladimir; elle leur était échue par ordre de succession : ils résidaient à Twer. Si l'on réfléchit à la position de Moscou entre Twer et Vladimir, et à l'inconstance des Novgorodiens, on sentira pourquoi les Grands-princes de Twer ne purent guère étendre leur pouvoir au-delà de leur patrimoine. En effet, le prince de Moscou, rival

du Grand-prince de Twer par la position de son apanage, et pouvant intercepter toute communication entre Twer et Vladimir, n'avait qu'à séduire Novgorod pour réduire le Grand-prince à la ville de Twer, où il résidait : ce fut ce qui arriva.

Pourtant Moscou, plus faible, devait succomber ; mais l'un de ses princes, Ioury [1], épousa en 1313 la sœur d'Usbeck-khan. Ce fut alors que Mikhaïl de Twer, après s'être attiré la haine des Novgorodiens, en s'obstinant à les soumettre par les Tatars, amassa sur sa tête toute la colère d'Usbeck, en battant Ioury, et en faisant prisonniers sa femme, sœur du khan, et Kavgadi, général tatar qui venait pour mettre le prince de Moscou en possession de la Grande-principauté.

Car Usbeck, après avoir préféré et appuyé les droits de Mikhaïl de Twer à cette Grande-principauté de Vladimir, s'était retourné vers Ioury de Moscou, devenu son beau-frère. Toutefois, le courroux d'Usbeck restait suspendu, quand sa sœur, femme d'Ioury et prisonnière

[1] George.

de Mikhaïl, mourut à Twer. Aussitôt Ioury court à la horde; il accuse Mikhaïl d'avoir empoisonné cette princesse. L'orgueil humilié d'Usbeck accueille cette noire calomnie; il confie à Kavgadi l'instruction de cette affaire. Mikhaïl comparaît; le vaincu juge son vainqueur, qu'il fait massacrer, et l'infâme Ioury de Moscou est nommé Grand-prince à sa place.

Son triomphe fut court; accusé devant la horde de retenir le tribut du khan, il y retourne, et meurt assassiné par le fils de sa victime.

Cette vengeance rendit la Grande-principauté à la branche de Twer, dans le prince Alexandre. Elle y resta trois ans; mais alors, en 1328, cet insensé fait massacrer à Twer tous les Tatars. Aussitôt Usbeck donne au frère d'Ioury, à Iwan Ier, dit Kalita [1], prince de Moscou, Vladimir et Novgorod, dont la double possession marquait toujours la Grande-principauté.

Cette concession forma, dans la main d'Iwan, une masse dont Twer, affaiblie, divisait mal l'ensemble. Aussi, avec cette puissance et les

[1] Ou la Bourse.

troupes qu'Usbeck y ajouta, Iwan força-t-il bientôt tous les princes russes à se réunir sous ses ordres contre le prince de Twer ; lequel, après diverses infortunes, fut exécuté avec son fils à la horde.

Ici commencent les deux cent soixante-dix années du règne de la branche de Moscou. Cette première réunion des Russes, sous Iwan I[er], dit Kalita, fait époque ; elle montre l'ascendant de ce second Grand-prince de Moscou sur ses sujets, ascendant qu'on verra croître sous ses successeurs, et que, d'abord, cette branche des Rurick dut surtout à l'appui des Tatars.

Car un mot du khan, décidant du trône, celle des deux branches rivales de Moscou et de Twer, dont la politique fut la plus adroite et la plus suivie avec la horde, dut l'emporter. Ce ne fut pas celle des princes de Twer. En effet, tantôt ils sollicitèrent la protection des khans, tantôt ils les combattirent ; enfin, l'on a vu que l'un d'eux ordonna le massacre des Tatars dans sa principauté.

Les princes de Moscou agirent différemment ; ils détestaient, sans doute, autant que leurs rivaux le joug des khans ; mais ils sentirent

qu'avant de combattre les Tatars, il fallait avoir réuni les Russes, et qu'on ne pouvait dompter les Russes et les réunir qu'avec le secours des Tatars. Ils épousèrent donc les filles des khans, montrèrent la plus grande soumission à la horde, et parurent tout dévoués à ses intérêts.

Or, cette politique, qui, dès le commencement de l'invasion Mongole, avait valu l'empire de toute la Russie à Alexandre Newsky, la soumit plus entièrement à Iwan I^er^ soixante-quatorze ans après : car le pouvoir des Tatars était alors plus reconnu ; les Russes étaient plus dociles à leur joug ; les villes, qui faisaient la Grande-principauté, plus puissantes par elles-mêmes, et par comparaison avec le reste de la Russie, qui s'épuisait de plus en plus.



## CHAPITRE V.

Les richesses de cet Iwan Ier nous donneront encore une raison de l'accroissement de sa puissance.

Les plaintes du prince de Twer, en 1323, nous montrent qu'Ioury Ier, Grand-prince de Moscou, en se faisant charger de la vengeance de son beau-frère Usbeck contre Twer, devait encore en recueillir les tributs, qu'il garda au lieu de les envoyer à la horde.

Iwan Kalita, son fils et son successeur, profita de cet exemple. C'est ainsi qu'en se faisant les lieutenans des khâns, les Grands-princes moscovites parvinrent à la perception, puis à la possession des impôts de toute la Russie. C'est ainsi que nous les verrons succéder à tous les droits de conquête des Tatars et à leur despotisme.

Et ce fut sans doute une des plus notables sources de puissance pour ces souverains, que ces dénombremens périodiques et ces impôts

perpétuels, si étrangers à la féodalité, et surtout à une féodalité de princes : impôts et dénombremens que la conquête des Tatars put seule établir, et dont les Grands-princes héritèrent.

Déjà, dans cette première moitié du quatorzième siècle, Iwan Kalita était devenu assez riche de ces impôts pour en acheter des domaines, des apanages entiers [1], la protection d'Usbeck-khan et la préférence du métropolite, qui de Vladimir vint résider à Moscou ; ce qui fit de cette ville la capitale de l'empire.

Les Tatars eurent ce prince pour collecteur ; c'est à ce titre qu'il rançonne ses sujets. Voyez-le, en 1337, demander aux Novgorodiens un tribut double, sous prétexte que le khan l'exigeait ainsi.

Armé contre les Russes du nom Tatar, et contre les Tatars de l'argent des Russes, dans ses fréquens voyages à la horde il enivre d'or et d'adulations le khan et sa cour ; c'est alors

[1] Dans les gouvernemens de Novgorod, Vladimir, Kostroma, Rostof, et les villes d'Ouglich, de Bielozersk, de Galitch. *V.* Karamsin, et un acte de Dmitry Donskoï.

qu'il opère, comme suzerain, cette première réunion de tous les princes apanagés contre celui de Twer, son compétiteur, qu'il chasse de Pskof et de la Russie, à l'aide des foudres du métropolite, les premières que l'Église ait fait gronder dans cet empire.

Déjà sa puissance, comme dans la nature les plus grandes masses, produit son effet, elle attire ; la noblesse imite le clergé. Soit crainte, soit avidité, on voit plusieurs Boyards des autres princes venir se ranger autour de ce Grand-prince, préférant les fiefs d'un si riche et si puissant suzerain aux fiefs des petits princes qu'ils abandonnent.

Iwan Kalita pousse avec une horrible vigueur dans son ambitieuse carrière. *Malheur, malheur aux princes de Rostof!* s'écrie Nicon, *parce que leur puissance fut détruite, et que tout se centralisa dans Moscou*. En effet, du haut du Kremlin [1], qu'il fortifie, Iwan se déclare l'arbitre de ses parens : il règne dans leurs

[1] Kremlin, d'abord Kremnik, de kremen, pierre à feu. *V*. Karamsin et la Chronique de Troitski. Le Kremlin est situé, en effet, sur une colline très rocailleuse.

principautés par ces Boyards ; il s'y est arrogé le droit d'en distribuer les fiefs, celui de juge, de législateur ; et si ces princes, indignés, résistent et osent tenter contre lui une *guerre du bien public* [1], il court à la horde la bourse à la main, la délation sur les lèvres ; et l'aveugle Usbeck, trompé par ce monstre d'ambition, le débarrasse impolitiquement des plus dangereux de ses compétiteurs, qu'il livre à d'affreux supplices. Le prince de Twer et son fils sont les victimes les plus remarquables de cette atroce politique.

En même temps, la Lithuanie, qui dès le premier écrasement de la Russie par les Tatars, s'est délivrée de son joug, est devenue conquérante. Vers 1320, son chef Guédimin s'empare des apanages russes du sud et de l'ouest, depuis long-temps indépendans de la Grande-princi-

[1] De 1333 à 1339 les princes apanagés prennent le parti du prince de Twer contre le Grand-prince de Moscou, qu'ils appellent tyran. En 1339 le Grand-prince de Moscou retourne à la horde, et effraie tellement Usbeck-khan par ses dénonciations contre le prince de Twer et contre d'autres princes, que ce khan les attire sur-le-champ à sa horde, pour les contenir ou s'en défaire. *V.* Karamsin.

pauté de Vladimir. Kief, Galitch, la Volhynie, deviennent tantôt lithuaniennes, tantôt polonaises ou hongroises; leurs habitans, désespérés, émigrent; ils vont fonder les deux républiques militaires des cosaques Zaporoves et des cosaques du Don. Ralliant les malheureux de tous les pays, elles se verront un jour assez fortes pour résister aux Turcs et aux Tatars, entre lesquels elles se trouveront; et pour gêner ainsi les communications de ces deux peuples, qu'une religion, une origine et un intérêt communs devaient réunir.

Cependant, la Grande-principauté se repeuple aussi de beaucoup de ces infortunés des provinces du sud de la Russie, qui viennent se réfugier à Moscou [1]. L'empire perd, il est vrai, de son étendue; mais il en devient plus proportionné à la puissance renaissante de son Grand-prince, qui y compte moins de compétiteurs: ce qui en reste se trouve sans comparaison de forces avec la Grande-principauté. Après tout,

[1] *V.* l'émigration de Rodion et de dix-sept cents enfans boyards kiewiens, qui, vers 1304 ou 1333, cherchent un asile dans Moscou.

il vaut mieux pour celle-ci avoir à reconquérir un jour quelques provinces sur un ennemi étranger que sur des ennemis domestiques ; ce sera un mal extérieur pour un mal interne, le pire de tous.

Ainsi, le machiavélisme d'Iwan prospère. Il est vrai qu'au moyen de la confiance qu'il inspire à la horde, et de la terrible guerre qu'il y fait à ses parens, il rend à la Russie une paix depuis long-temps inconnue. Un commencement d'ordre et de justice renaît sous ce sceptre, acquis et conservé par de si affreuses injustices ; le brigandage auquel la Russie était en proie, est réprimé, le commerce refleurit, de grands marchés, des foires nouvelles s'établissent ; on y voit les productions de l'Orient, de la Grèce, de l'Italie, et le trésor du Grand-prince se grossit encore du profit des douanes [1].

Tels sont les prompts effets des premiers pas

[1] *V.* Kaménévitch, trad. de Karamsin, décrivant le grand marché de la Mologa sur le Volga, où le commerce de l'Asie et celui de l'Europe se rencontraient dans son faubourg des Esclaves, dans ses soixante-dix auberges ; enfin, où le trésor du prince recueillait sept mille deux cents livres pesant d'argent.

d'Iwan dans le système de concentration du pouvoir ; ce grand mouvement politique est si vigoureusement donné, qu'il se perpétue dans son fils Siméon-le-Superbe, auquel Iwan a laissé de quoi acheter à son tour, de la horde, la Grande-principauté, et en qui il fait renaître la succession directe. Aussi, Siméon opère-t-il contre Novgorod une seconde réunion de tous les princes russes. On remarque qu'il est obligé de céder à ses frères la moitié des impôts ; mais c'est en se réservant toute l'autorité, avec laquelle on a bientôt les revenus.

Siméon étant mort sans enfans, Iwan II, son frère, achète encore la suzeraineté avec les trésors de Kalita. Après cet Iwan II, ce système et cet ordre de succession s'interrompent, il est vrai, quelques instans dans un prince étranger à la branche de Moscou ; mais bientôt nous verrons le grand Dmitry Donskoï les consacrer enfin en principe : celui-ci ne négligera pas d'accroître le trésor[1] de son grand-père

[1] *V.* en effet le traité de Dmitry Donskoï avec Vladimir son oncle, qui promet de lui remettre le tribut de son apanage, appelé tribut du khan ; et le second traité avec le même Vladimir, où ce prince s'engage à

Iwan. Le peuple avait surnommé ce prince *Kalita,* ou *la bourse,* peut-être autant en raison de ses trésors, que pour cette bourse, pleine d'aumônes pour les pauvres, qu'il faisait, dit-on, toujours porter devant lui.

Plus tard, cette richesse toujours progressive des Grands-princes de Moscou, leur donnera la faculté de fieffer directement des terres de la couronne, à trois cent mille enfans boyards; puis d'entretenir un corps de troupes régulières assez considérable pour réduire leurs ennemis et leurs sujets [1].

C'est ce système de concentration de pouvoir, commencé par Iwan Kalita, au moyen de la richesse, de la réunion du sceptre à la tiare, et du rétablissement de la succession directe; c'est encore son horrible, mais habile machiavélisme contre les princes apanagés; c'est enfin ce

ce que ses boyards paient à Dmitry le même impôt que ce Grand-prince jugera convenable de mettre sur ses propres boyards.

[1] C'est ainsi qu'en France, en 1445, Charles VII profita des exactions des Anglais, et de la terreur qu'ils avaient inspirée, pour rendre perpétuels des impôts de circonstance, et un corps de vingt-cinq mille hommes.

repos de cinquante ans dont les Tatars laissèrent jouir la Russie, grâce à la politique de ce prince et à leurs discordes; ce sont toutes ces circonstances qui font de cet Iwan Ier, après Alexandre Newsky, le second des Grands-princes les plus remarquables de cette troisième période. Il sut ouvrir et tracer si profondément sur ce sol rebelle, la route qui devait mener à l'unité monarchique, et en montrer si clairement la direction à ses successeurs, que ceux-ci n'eurent plus qu'à persévérer dans cette seule voie de salut, où pût alors marcher la Russie.

Cette concentration de pouvoir amena de grands changemens de 1320 à 1359, puisqu'à cette époque tous les princes russes, de concert, sollicitèrent à la horde le renvoi des gouverneurs tatars. C'est qu'alors le trône, plus assuré, des Grands-princes, devenait le point de ralliement des Russes; il leur donnait, avec l'idée de leur force, un esprit public qui les enhardissait. Enfin, cet accord tenait à l'ascendant que déjà une succession directe et suivie, dans une seule branche des Rurick, commençait à lui donner sur toutes les autres.

# CHAPITRE VI.

En effet, tantôt une justice naturelle, tantôt la négligence orientale et la cupidité, souvent la crainte d'être désobéi, enfin et surtout la puissance et la richesse des princes de Moscou, dont les présens l'emportaient toujours sur ceux des autres princes, tous ces motifs avaient conduit les khans à laisser la succession à la Grande-principauté s'établir de père en fils dans la branche de Moscou[1]. Dmitry Donskoï, en 1389,

[1] Usbeck, il est vrai, désigne machiavéliquement tous les enfans d'Iwan Ier pour ses successeurs; mais il laisse, en 1340, Siméon, l'aîné et le plus habile, se mettre seul en possession du trône. D'Ianisbeck-khan nomme Iwan II, frère de Siméon mort avec ses enfans, à l'exclusion d'un prince de la branche de Twer ou Newsky. Mourath-khan, en 1362, dépose un prince Dmitry de la branche de Newsky, qu'une fantaisie de Naurous-khan venait de faire Grand-prince, pour choisir Dmitry Donskoï, petit-fils d'Iwan Ier, et fils d'Iwan II. Tacktamouisch donne encore le trône à Vassili II, fils aîné de Donskoï (1389). Oulou-Mahmet

consacra cet ordre naturel d'hérédité par un traité, dans lequel ses parens cousentirent à renoncer à la succession entre frères.

Ce fut l'un d'eux, et le plus remarquable, Vladimir-le-Brave, qui le premier signa cet acte. Dans plusieurs autres conventions, Vladimir se reconnut vassal et lieutenant, non seulement de Dmitry, mais aussi de Vassili son fils; et même du fils de Vassili, alors âgé seulement de cinq ans [1].

Cet exemple, donné par le prince russe apanagé le plus renommé par sa prudence et sa valeur, fut suivi des autres princes. Ainsi, tel que nos Capétiens, Iwan I[er], et surtout Dmitry Donskoï, recommencent la monarchie par le rétablissement de la succession directe, en faisant reconnaître de leur vivant leur fils aîné pour leur successeur. Nous verrons bientôt Vassili, fils de ce Dmitry, persévérer dans cette voie. Enfin, Vassili-l'Aveugle, son petit-fils, relevera son trône ébranlé, et préparera l'au-

nomme enfin Vassili III, fils de Vassili II, et père du grand Iwan III, que cette longue succession rend si puissant, qu'il écrase la horde.

[1] *V.* Karamsin.

tocratie de la quatrième période russe, en s'associant le grand Iwan III, son héritier direct.

On s'explique facilement l'infaillible effet de cet ordre de succession, et comme il dut promptement étendre et affermir le pouvoir des Grands-princes. En effet, leur politique eut plus de suite, l'éducation transmettant au fils les idées du père ; leur ambition eut un but plus direct ; car on ne travaille pas pour un frère ou pour un neveu, comme pour ses enfans.

Les nobles durent s'attacher avec encore plus de dévoûment à un prince, dont le fils et l'héritier grandissait au milieu d'eux, ne connaîtrait qu'eux et récompenserait leurs services dans leurs enfans; car, de la succession du pouvoir dans une même branche, suivait la succession des grâces et des dignités dans les mêmes familles.

Les Boyards avaient compris leur intérêt à cet ordre de succession, avant que Dmitry l'eût établi en principe. Là, comme ailleurs, le fait précéda le droit : c'est pourquoi ils avaient rétabli la succession directe dans ce petit-fils d'Iwan Kalita ; c'étaient eux qui l'avaient fait Grand-prince dès l'âge de douze ans, et qui lui

avaient soumis les autres princes. On les verra de même vers 1430, maintenir cet ordre de succession dans Vassili-l'Aveugle. Les annalistes contemporains disent que ces anciens Boyards de la Grande-principauté détestaient la succession entre frères ; car alors chaque prince de branche latérale, y arrivait de son apanage avec d'autres Boyards toujours préférés, qu'il ne pouvait satisfaire et établir qu'aux dépens des anciens.

C'est ainsi que des places plus importantes et transmissibles, de plus riches faveurs, une protection héréditaire et plus sûre, enfin de plus grandes espérances, attirèrent et retinrent près des Grands-princes une noblesse militaire. Bientôt, son élévation au niveau des petits princes rabaissés flatta sa vanité, et acheva sa réunion à l'autorité principale.

Ce fait explique les dernières paroles de Dmitry Donskoï à ses Boyards, quand il leur recommanda son fils : *Sous mon règne*, leur dit-il, *vous ne fûtes point des Boyards, mais de véritables princes de la Russie.*

En effet, pour ne citer que quelques exemples, on peut voir que ses armées furent aussi

souvent commandées par des Boyards que par des princes, et que dès-lors ce n'était plus un prince du sang, mais un Boyard du Grand-prince, qui était son lieutenant à Novgorod.

Bien plus, la succession de père en fils s'établissant, il y eut, dès son principe, deux minorités (celles de Dmitry et de Vassili, son petit-fils), pendant lesquelles les Boyards composant le conseil de régence gouvernèrent l'État, et se trouvèrent les égaux, et même les supérieurs des princes apanagés. C'est pourquoi nous verrons, en 1392, les Boyards de Boris, dernier prince de Souzdal, le livrer ainsi que son apanage, à Vassili Dmitriévitch de Moscou. Le motif de leur trahison ne se trouve que dans leur intérêt, puisque le Grand-prince de Moscou leur confiait les apanages, et mettait ainsi les nobles à la place des princes.

Ce qui est très-remarquable en Dmitry Donskoï, c'est, d'une part, la vigueur avec laquelle il dompte ces princes; et de l'autre, ses ménagemens pour ses Boyards. D'après Karamsin, c'est surtout à leur orgueil jaloux du tyssiatsky de Moscou, Boyard de la ville *ou de la commune*, espèce de tribun civil et militaire, élu

du peuple, qu'il faut attribuer l'abolition que Donskoï prononça de cette charge. Déjà, sous le règne précédent, un autre tyssiatsky [1] de Moscou, qui prétendait avoir le pas même sur les Boyards du Grand-prince, avait été massacré par eux.

Cette protection héréditaire des Grands-princes de la branche de Moscou étant bien avérée, dès-lors la noblesse de chaque apanage, qui en était l'armée, eut un refuge, et comme un moyen de recours, une voie d'appel, quand son prince la mécontentait. C'était là ce qui avait fait tomber Twer devant Iwan Kalita; car le prince souverain de cette première et dernière rivale de Moscou, ayant préféré les gens de Pskof, qui l'avaient défendu, à ses Boyards, ceux-ci s'etaient retirés vers Moscou.

La puissance d'Iwan Kalita une fois élevée par l'appui des Tatars, par le rétablissement de la succesion directe, et bien développée par ses fils et petit-fils, Siméon-le-Superbe et Dmitry Donskoï, il arriva une chose toute naturelle, c'est que celui qui pouvait le mieux récompenser

[1] Suivant Levesque et Karamsin, tyssiatchsky.

et punir, attira à lui et retint tous les nobles. Ces nobles faisaient toute la force des princes apanagés ; leur défection acheva de soumettre ces princes.

Aussi Dmitry Donskoï fut-il réellement souverain, comme le prouvent ses traités avec les princes apanagés, qu'il réduisit tous à être ses vassaux. Aussi, malgré les apanages qu'il donna à ses fils, et les dissensions qui furent la suite de cette faute, peut-être encore inévitable, l'attachement des nobles dont je viens de rendre raison, rétablit-il toujours sur le trône l'héritier légitime.



---

## CHAPITRE VII.

---

Déja, vers 1366, ce n'était guère plus que par des dénonciations à la horde que les princes russes osaient lutter contre leur suzerain : mais à quel khan les adresser? La discorde en avait créé plusieurs; quel résultat en attendre? Les armées tatares, divisées entre elles, n'étaient plus disponibles.

Ces voyages à la horde dorée, qui d'abord avaient contribué à contenir les princes russes, servaient à présent à les éclairer sur la faiblesse de leurs ennemis. Les Grands-princes revenaient de la horde assurés d'usurper avec impunité, et leurs compétiteurs avec des envoyés et des lettres, dont eux-mêmes sentaient le peu de valeur.

On s'aperçut alors en Russie que la seule force protectrice était à Moscou : il fallut bien recourir à son appui. Les petits princes ne l'obtinrent qu'en perdant leur indépendance, et

c'est alors que tous devinrent vassaux du Grand-prince Dmitry.

Jamais grand homme ne vint plus à propos que ce Dmitry. Ce fut un bonheur que les discordes des Tatars les eussent occupés pendant les dix-huit premières années de son règne[1]; cela lui donna d'abord le temps d'amortir la fureur dévastatrice d'Olguerd-le-Lithuanien, fils de Guedimin, père de Jagellon, et conquérant de toute la Lithuanie, de la Volhynie, de Smolensk, de Kief et même de la Tauride; secondement, de réunir à son trône plusieurs principautés; enfin, de forcer les autres princes, et même celui de Twer, de reconnaître sa suzeraineté.

La lutte contre celui-ci fut terrible : quatre fois Dmitry abattit Mikhaïl, et quatre fois ce prince de Twer, appuyé sur son gendre, le grand Olguerd[2], se releva victorieux. Dans ce conflit opiniâtre, Moscou elle-même, assiégée à deux reprises, eût succombé, sans ses murailles de pierre, ouvrage récent de la première régence des boyards moscovites.

[1] De 1362 à 1380.

[2] Prince de Lithuanie.

Mais enfin Olguerd meurt, et Dmitry, qui, trois ans auparavant, ne paraissait qu'à genoux devant la horde, ose alors refuser au khan son tribut, et faire massacrer l'insolent ambassadeur que ce khan lui envoie.

Nous avons vu que, cinquante ans plus tôt, une pareille témérité avait causé la chute de la branche de Twer devant celle de Moscou : mais les temps sont changés. La triple alliance du métropolite, des boyards et du Grand-prince, a déjà rendu aux Russes le sentiment de leur force : ils sont enhardis par l'opinion de la puissance de leur Grand-prince et par les discordes des Tatars. Des bandes de ceux-ci errantes dans la Moscovie, qu'elles pillent, se sont fait battre; enfin des Tatars ont fui devant des Russes ! ils en sont devenus les esclaves, et le prestige de leur invincibilité se dissipe.

Aussi, le cri de fureur du khan, à la nouvelle du massacre de son représentant, sert-il de signal au rassemblement de tous les princes russes contre celui de Twer. On le force à se soumettre au Grand-prince, et à se réunir à lui contre la horde.

Trois grandes nécessités commençaient donc

à se faire sentir en Russie : l'établissement d'une succession directe, la concentration du pouvoir, et la réunion de tous dès qu'il s'agissait des Tatars.

C'était avoir profité bien à propos des circonstances ; car Mahmet-khan, débarrassé aussi de ses guerres civiles (1380), vint bientôt avec toutes ses forces pour rétablir en Russie son autorité méconnue : mais il trouva le Grand-prince Dmitry à la tête de tous les princes russes réunis, qui détruisirent son armée sur le Don.

Depuis, et même sous ce règne, il y eut bien encore des guerres civiles en Russie, Moscou fut plusieurs fois brûlée par les Tatars. Deux ans après la victoire du Don, Tacktamouïsch, un lieutenant de Tamerlan, devenu maître du Kaptchak, surprit, ravagea la Grande-principauté, la rendit tributaire, et Twer alors se releva. Soixante-dix ans plus tard, on vit même encore deux princes russes se disputer la Grande-principauté à la horde dorée. Mais les deux principes destructeurs de l'empire des Tatars, leurs discordes et le pouvoir des Grands-princes continuant à se développer, dominèrent tout, et finirent par tout entraîner.

On vit les khans, même après leurs victoires, concentrer toujours l'autorité dans la main des Grands-princes de Moscou, et s'annihiler en se divisant entre eux de plus en plus.

Cependant, Dmitry Donskoï a si bien fondé l'autorité des Grands-princes, il a pris en mourant de si sages mesures, et laissé de si grands exemples, qu'il semble avoir légué, non sa grandeur d'ame, mais son habileté et sa fortune à son successeur Vassili.

On voit ce prince, souple et patient avec ses voisins d'Europe et d'Asie, être, avec ses parens et ses sujets indociles, fier, féroce même et inexorable. Dans sa marche d'abord circonspecte, mais persévérante et inflexible, on reconnaît la politique aristocratique de ce conseil de boyards et de prêtres auquel son père a légué sa jeunesse.

Son triple but est, premièrement, de contenir les Lithuaniens; et, gendre du prince de Lithuanie, il le combat plus par la politique que par les armes; deuxièmement, d'affranchir la Russie du joug des Tatars; et c'est par eux qu'à l'exemple de ses ancêtres, il continue la réunion des apanages à la Grande-princi-

pauté; car voilà son troisième but, qu'il a jugé devoir atteindre avant de songer au second.

Il va donc, en 1392, comme ses prédécesseurs, rendre hommage de son sceptre à la horde, la séduire à force de présens, et lui acheter l'investiture de sept apanages, dont il dépouille ses parens; leurs boyards eux-mêmes les lui livrent; il faut que ces princes viennent se confondre avec ses courtisans, ou qu'ils meurent dans les fers ou dans l'exil.

Dix-huit ans après, quand, privé de ses vieux conseillers, ce même Vassili, trop pressé de s'affranchir, s'est attiré la colère des khans, en leur refusant son tribut, il rentre promptement dans la politique de ses pères, et retourne à la horde s'assurer encore, par un nouvel hommage, de l'importante concession de tant de provinces. Ainsi, des provinces entières dépendantes de Novgorod, l'empire de Souzdal, celui de Tchernigof, sont réunis à la Grande-principauté, et désormais le trône suzerain s'élève d'une grandeur démesurée au-dessus des petits trônes qui l'entourent.

Guerres, affreux supplices, machiavélisme politique, Vassili emploiera tout encore pour

rendre cette fière Novgorod tributaire de Moscou ; et comme son pouvoir s'accroît de celui du métropolite, il s'efforce de soumettre cette république à la juridiction civile de ce prêtre.

Enfin, en 1425, achevant comme il a commencé, il termine trente-six ans de règne par exiger de tous les princes russes, le serment de n'entretenir aucune relation avec les Tatars et les Lithuaniens ; il les contraint à reconnaître son fils Vassili, âgé de cinq ans, pour leur suzerain, et si l'un d'eux s'y refuse, il le chasse de son apanage.



## CHAPITRE VIII.

Telle fut la marche politique de ces Grands-princes depuis Iwan Kalita.

Cependant, en 1398, l'État est plus que jamais en danger d'être anéanti sans retour, et ces princes de Moscou, tout fiers qu'ils puissent être de leur machiavélique habileté, vont être forcés de rendre hommage à la fortune russe, du salut de leur empire.

A sa droite et à sa gauche, deux conquérans s'élèvent à la fois. Ils semblent prêts à la dévorer. A l'est, c'est Tamerlan ; à l'ouest, c'est Vitovt le Lithuanien. Déjà l'un, avec ses quatre cent mille guerriers, a dompté le Kaptchak rebelle ; il touche à la frontière russe : déjà l'autre est à Kalougha, à Viazma ; il a surpris Smolensk, gagné Novgorod ; et la Moscovie, tremblante, s'attend à être écrasée entre ces deux colosses, quand tout à coup, tous deux se détournent, descendent vers le sud, s'y rencontrent et s'en-

trechoquent. La Russie, qu'ils resserraient étroitement, respire ; elle se relève étonnée ; elle voit à sa gauche Vitovt, son oppresseur d'Europe, abattu devant Koutlouï, lieutenant de Tamerlan. Elle détourne vers l'orient vainqueur ses regards encore effrayés ; mais le terrible Mongol a disparu dans les profondeurs de l'Asie ; il semble n'être apparu que pour porter au Kaptchak rebelle, à cette horde engraissée du sang et de l'or russe, un coup mortel. C'est ainsi que la discorde, passant des Russes aux Tatars, prépare au nord de l'Europe sur l'Asie, un triomphe dont on ne peut prévoir le terme.

En même temps, et par un bonheur aussi grand, après Jagellon et Vitovt, la Lithuanie et la Pologne s'entre-battent : ces autres ennemis de la Russie s'entre-déchirent ; comme les Tatars, ils s'épuisent : leurs dynasties stériles s'interrompent ; une démocratie de nobles l'emporte ; et le sceptre y redevient de plus en plus électif ; tandis que celui des Grands-princes russes, malgré les fautes de Vassili-l'Aveugle, fils de Vassili, s'enracine par son droit divin, par sa succession directe, et s'élève de plus en plus par de si longs règnes.

Cette longévité des Grands-princes moscovites est une autre cause très-remarquable du prodigieux accroissement de leur pouvoir. Ce n'est pas à notre siècle qu'il est besoin de dire, pourquoi la longueur des premiers règnes d'une dynastie est indispensable à l'établissement de sa puissance. Remarquons à ce propos ceux d'Iwan Kalita et de ses decendans directs, Siméon-le-Superbe, Dmitry Donskoï, Vassili son fils, et Vassili Vassilievitch son petit-fils : ils ont été de treize, dix-sept, vingt-sept, trente-six et trente-sept années ; c'en fut assez pour fonder l'autorité suzeraine des Grands-princes de Moscou.

Nous verrons, dans la période suivante, cette longévité aller, ainsi que le pouvoir, en s'accroissant dans leurs successeurs Iwan-le-Grand, Vassili et Iwan-le-Terrible, dont les règnes furent de quarante-trois, vingt-huit et quarante-neuf ans.

Aussi, quand vint le règne de Vassili Vassilievitch, dernier prince de cette troisième période, était-on déjà si accoutumé à ne reconnaître pour Grand-prince, que le fils aîné du Grand-prince, que ce Vassili succéda à son père

à dix ans, et que, détrôné plusieurs fois, l'habitude du respect et de la fidélité le replaça toujours sur le trône. Après de si longs règnes, les droits du souverain étaient marqués, la route tracée à son successeur, les habitudes de ses sujets prises.

Toutefois, à la naissance de ce Vassili Vassilievitch, on crut un miracle utile pour mieux constater son droit au trône de son père. C'est pourquoi une voix du ciel proclama Grand-prince ce prince nouveau-né. Mais il semble que cette précaution fut surabondante : le premier événement de ce règne en est la preuve ; il est unique dans l'histoire.

Ioury, l'oncle de ce jeune souverain, s'appuyant encore sur l'ancien ordre de succession, réclame la suzeraineté. Une excommunication du métropolite, d'abord dédaignée, mais qu'une peste inattendue rend efficace, suspend ses prétentions, qui renaissent à mesure que la contagion diminue ; et bientôt Vassili et son oncle vont disputer leurs droits devant la horde ; mais l'aveugle khan est tellement dominé par l'habileté des boyards attachés au Grand-prince, et entraîné par le mouvement général, qu'il se

déclare pour l'héritier direct, le décharge de tout tribut envers la horde, et veut même que l'oncle tienne la bride du cheval de son neveu, à l'entrée de celui-ci dans sa capitale. Mais l'ambitieux Ioury en appelle aux armes; Moscou, surprise, tombe entre ses mains, et son neveu Vassili est relégué dans un apanage.

Ne semble-t-il pas que voilà la succession directe encore renversée; qu'il faudra une guerre longue et furieuse pour la rétablir? Non, les mœurs suffiront; le respect pour l'ordre direct, cette coutume fondée sur l'intérêt de tous, et déjà sur quatre-vingts ans de durée, va l'emporter; et cela, en peu de jours, sans qu'un seul glaive soit tiré ni une goutte de sang répandue. L'opinion, désarmée, plus forte qu'un vainqueur, vaincra sa victoire : prêtres, peuple, grands, tous la désavouent; tous, jusqu'aux propres fils de l'usurpateur, se retirent de lui. La grande Moscou entière suit dans son exil l'héritier direct; le vainqueur, confondu, demeure seul, et vaincu par ce terrible isolement, il descend de son trône solitaire, qu'il rend à l'héritier légitime.

Cependant, les fautes de Vassili le précipi-

teront encore deux fois du trône, d'abord dans les fers des Tatars, puis dans ceux du fils d'Ioury, qui lui arrachera les yeux par représailles ; mais la légitimité l'emportera toujours par sa propre force, en dépit même de ce Grand-prince, aveugle, imprudent et malheureux, qu'elle relève sans cesse.

En effet, ce fils d'Ioury est bientôt abandonné par ses nobles ; ils replacent Vassili-l'Aveugle sur le trône. L'usurpateur est vaincu, poursuivi, dépouillé ; il meurt empoisonné par les siens, et Novgorod, qui lui a donné asile, est rançonnée.

Ainsi, le joug tatar se brise, l'abaissement des princes apanagés s'achève, celui des républiques russes de Novgorod, Pskof et Viatka commence ; la suzeraineté est établie ; et la succession directe, commencée de fait dans Iwan Kalita, devenue un droit sous Dmitry Donskoï, est un droit et un fait désormais incontestable, à la fin du long règne de Vassili-l'Aveugle, alors que la puissance de l'opinion renverse obstinément son dernier compétiteur, et quand, devenu père du grand Iwan III, il l'associe de son vivant à l'empire.

## CHAPITRE IX.

Mais, dans ce grand œuvre d'autocratie, n'a-t-on pas senti la main puissante et persévérante des prêtres? C'est donc dans l'esprit de l'histoire du clergé russe, qu'il faut chercher, à l'élévation des Grands-princes de Moscou, une dernière cause.

Dans ces temps d'ignorance, la religion grecque et ses prêtres devaient être un des plus puissans moyens d'instruction et de gouvernement. Un édit de Vladimir avait, dit-on, vers l'an 1000, accordé d'immenses priviléges au clergé russe; les historiens modernes ne croient pas à cette concession. Et que nous importe sa réalité? elle ne prouverait que l'aveuglement d'un prince, et ne suffirait pas pour constituer un droit contre nature.

N'envisagerait-on cette question que sous le rapport des mœurs, ou pour connaître la position respective des différens ordres de l'État? Mais, dans ces deux cas, le fait suffit sans le

droit : or, le fait est que, dès 1200, le clergé russe était couvert des dépouilles de ses ouailles ; que, dans une foule de circonstances, il jugeait à mort et sans appel ; que les moines avaient, comme ailleurs les nobles, une multitude d'habitations fortifiées, dont ils étaient les défenseurs redoutables ; que leur métropolite avait une cour, des boyards, des gardes, un luxe asiatique ; qu'il y avait des cérémonies publiques où les souverains les plus fiers marchaient à pied devant lui, tenant humblement la bride de l'âne sur lequel ce pontife était monté ; qu'enfin, dans les affaires d'État, le métropolite était le premier consulté : ce qui arriva fort naturellement, beaucoup de ces chefs du clergé étant venus de la Grèce, et paraissant des lumières dans ces ténèbres.

Un autre fait, c'est que, dans les discordes civiles, les prêtres russes furent souvent médiateurs, ambassadeurs, arbitres même, rôle auquel les appelait encore leur ministère tout de paix et de charité.

L'invasion tatare accrut leur puissance ; dans la résistance désespérée des villes russes, les khans virent tout le pouvoir de ce clergé sur

l'esprit des peuples ; c'est pourquoi Bâti, Bourgai et leurs successeurs, le respectèrent, et l'affranchirent même de tout tribut [1]. Dès-lors, seul riche et en paix, il acheta tout ou attira tout à lui ; le sol russe se couvrit de monastères, où les femmes et les hommes étaient mêlés ; et comme tout le reste était horriblement opprimé, tous affluèrent vers ces couvens : nobles, marchands, des princes même voulurent se faire moines. Telle était, d'ailleurs, la superstition, que la plupart des Grands-princes de la première race moururent sous le froc.

En 1339, un archevêque de Novgorod ayant été pris par les Lithuaniens, la républi-

[1] *Voyez* le firman de ce même Usbeck en 1313. Il déclare « que l'Église est seule juge de l'Église dans » tous les cas, et de tous les habitans de ses domaines. » Qu'il renonce au tribut que lui doivent les terres du » clergé, ainsi qu'à tous ses autres droits, tels que » ceux de douane, de charrue, de passage, impôts » sur les métairies, et relais pour son service. Que » ceux qui contreviendront à cette sauve-garde seront » punis de mort, et non seulement pour enlèvement » de chose sacrée, mais même s'ils osent seulement » condamner ou blâmer la religion grecque. »

que fut au moment de l'échanger contre une province, contre trois villes, et même contre son indépendance.

Un tremblement de terre, d'affreuses pestes, surtout celle de 1352, et plus tard la peur de la fin du monde, qu'annonçait pour cette époque une ancienne prédiction, couronnèrent l'œuvre attribuée à Vladimir : la plupart des mourans léguèrent leurs biens aux monastères.

Au reste, la législation des Russes les conduisait à cette indignité : chez des hommes qui se rachetaient de la justice terrestre par des amendes, il y avait conséquence à croire se racheter de la justice céleste par des donations. Et puis, à Byzance comme à Rome, il était passé en principe qu'on gagnait les biens du ciel en frustrant ses héritiers de ceux de la terre, pour les léguer aux hommes de Dieu ; ce qui était certainement finir par le plus grand acte de personnalité de toute sa vie.

Quant à la tolérance des khans, on ne sait s'il faut l'attribuer seulement à leur politique, ou bien à leur insouciance religieuse et à leur habitude de commander à des peuples de diffé-

rentes religions ; ce qui est certain, c'est que plusieurs évêques russes résidèrent dans la cour de ces princes païens, et que, soit incertitude, soit esprit de paganisme, ces Tatars croyaient à l'efficacité de toutes les prières, quelles qu'en fussent les formes, et qu'ils s'y recommandaient.

Et vraiment, leur culte, nomade comme eux, sans pratiques extérieures, sans point de réunion, sans presque rien de ce qui pouvait séduire et attacher les sens d'une nation si vive, ne devait pas être un objet de grande importance. Comment donc cette religion, si vague qu'elle en mérite à peine le nom, aurait-elle été intolérante? L'intérêt de leurs prêtres aurait pu la rendre telle ; mais nous ne voyons pas que, chez ces nations errantes, ces prêtres aient jamais pu former un corps et en prendre l'esprit.

Plus tard, le mahométisme, qu'adoptèrent ces Tatars, quelque exclusif qu'il soit, ne les rendit guère moins tolérans ; et il est remarquable que, bien loin de pénétrer dans la Russie d'Europe, cette religion s'arrêta sur sa frontière. Ce furent ceux de ces conquérans

asiatiques, qui entrèrent dans ce côté de notre terre pour s'y établir, qui furent conquis au christianisme. Ne semblerait-il pas que ces deux religions se soient enfin et invariablement partagé les différentes parties de ce monde suivant ses grandes divisions géographiques? Mais, remarquons ici, à la lumière de l'un de nos plus profonds génies, que toutes les causes de la polygamie et de l'esclavage des femmes et des hommes en Orient, sont celles du partage que le mahométisme et le christianisme se sont fait de l'Asie et de l'Europe. Or, presque toutes ces causes tiennent au climat; c'est qu'une religion ayant, plus encore que les lois, ses racines dans les mœurs, le climat doit avoir beaucoup d'influence sur elle.

Le dogme de la prédestination, qui vient de la paresse et qui y mène, ne pouvait pas non plus s'établir dans un climat dur, avare, variable, qui inspire et qui exige l'activité du travail; ce fut encore une raison de ce partage de religion suivant les températures.

On a objecté que le christianisme vient lui-même d'Asie; mais ceci prouverait encore plus l'assertion précédente, puisqu'il a été obligé d'en sortir.

## CHAPITRE X.

Quoi qu'il en soit, au commencement du quatorzième siècle Usbeck devint mahométan ; il pensa que ses prédécesseurs, soit tolérance, insouciance ou orgueil, avaient négligé de rallier dans une même foi des esclaves vaincus, qu'il ne fallait pas mépriser. On dit qu'il voulut leur ôter ces traits trop prononcés de dissemblance et d'opposition.

Ce khan paraît avoir été bien frappé du pouvoir du clergé Russe à cette époque ; on en peut juger par les soins dont il combla le métropolite quand il vint à sa horde. Mais le chrétien dut se méfier d'un prince mahométan qui rangeait toutes ses hordes sous la loi du prophète.

En effet, vers 1327, le bruit se répand tout à coup que Schevkal [1], parent d'Usbeck, et son ambassadeur à Twer, y est venu pour massa-

[1] Suivant Levesque, Stchelkhan.

crer la famille du Grand-prince, s'asseoir sur son trône, et y arborer l'étendard du prophète.

Le massacre général des Tatars dans cette principauté, dut prouver à Usbeck la vanité de ses projets. Peut-être ses guerres avec la Perse lui en firent-elles remettre l'exécution à un autre temps; peut être même lui furent-ils prêtés, puisqu'il se contenta de faire ravager la Russie et de changer son Grand-prince. Qu'importe? Il est inutile et impossible d'approfondir ce fait; il suffit qu'il prouve l'inquiétude active du christianisme, à la vue d'une religion ennemie et exclusive comme lui.

La crainte de l'intolérance tatare contribua donc encore à rallier les prêtres, au seul pouvoir en état de les protéger. Ils sentirent que le Grand-prince ne pourrait les défendre contre le mahométisme et le catholicisme, qu'avec toutes les forces des Russes, et ils s'efforcèrent de les rassembler dans sa main.

Cette politique date surtout de l'asservissement de Kief aux Nogais et aux Lithuaniens [1]. Kief avait conservé des prétentions à la suze-

1 De 1299 à 1320.

raineté ; le métropolite y résidait encore vers 1299, elle devint inhabitable ; ce pontife alla s'établir à Vladimir, puis à Moscou. Le chef de la religion se réunit au chef de l'État, et la puissance religieuse à la puissance civile.

Depuis cette époque, on s'aperçoit, à la marche plus suivie des Grands-princes, que la politique toujours adroite et habile des prêtres la dirigea.

D'ailleurs, malgré la superstition générale, ces prêtres n'échappaient pas à la fureur des discordes civiles ; et comme en même temps ils ne pouvaient guère en profiter, leur intérêt fut de s'allier à la puissance qui avait aussi le plus grand intérêt à arrêter le désordre.

Voyez en effet, le métropolitain Photius se faire le plus ferme appui du Grand-prince de Moscou, parce que ce trône est son seul refuge, contre les envahissemens des domaines du clergé par les nobles. Un même intérêt l'unit à ce Grand-prince contre Vitovt-le-Lithuanien, lequel, au moyen d'un concile d'évêques très-remarquable [1], affranchit l'église de Kief, sa

[1] *V*. Karamsin, vol. V, page 274.

conquête, de la suprématie de Moscou, comme de celle de Byzance.

Écoutez encore, dès 1328, les accens prophétiques du métropolite Pierre, choisissant Moscou pour résidence, et demandant à Iwan Kalita d'y bâtir une cathédrale : *Mes os*, a-t-il dit, *resteront dans cette ville ; les métropolitains y fixeront leur séjour ; elle terrassera tous ses ennemis. Vous et vos successeurs deviendrez grands et célèbres*. Aussi voit-on, dès 1330, ce métropolite forcer par des anathèmes Alexandre de Twer, rival du Grand-prince de Moscou, à fuir et à se soumettre.

En 1332, ce pontife persévère dans cette étroite alliance, malgré le terrible Lithuanien Guedimin, au pouvoir duquel il se trouvait.

En 1359, après Iwan II, un prince apanagé obtient de la horde la Grande-principauté ; mais le métropolite, forcé d'aller le sacrer à Vladimir, refuse de résider près de lui. Ce prélat revient se concerter avec les boyards moscovites, pour rendre la suzeraineté au petit-fils d'Iwan Kalita, à l'héritier direct des princes de Moscou, alors seulement âgé de douze ans. Il fait plus, et continuant, en 1363, cette œuvre

de légitimité et de concentration, il foudroie les princes apanagés qui refusent de se soumettre à la suprématie de cet enfant.

En 1415, c'est encore un moine de Moscou, dépendant du métropolite, qui prédit la naissance de Vassili-l'Aveugle, petit-fils du héros du Don. Ce moine fait retentir dans tout l'empire une voix du ciel, qu'il dit avoir entendu miraculeusement proclamer Grand-prince de toute la Russie, ce jeune héritier direct du trône de Moscou, à l'instant même où il a vu le jour.

Enfin, en 1447, dans une lettre remarquable des évêques russes à l'usurpateur Dmitry [1], voyez comme ils établissent que ce Vassili est seul souverain par la grâce de Dieu, et comme ils menacent ce Dmitry de la colère du ciel pour ses révoltes, *sans lesquelles,* ajoutent-ils, *la Russie serait affranchie du joug tatar.*

Déjà, en 1425, le métropolite d'alors avait proclamé l'avénementde ce même Vassili, âgé de dix ans, et sommé ses oncles de le reconnaître pour leur suzerain.

[1] *V.* Karamsin, vol. V, page 403.

Cependant, en 1429, ce jeune prince est près d'être renversé du trône par son oncle Ioury de Galitch. Le pernicieux et bizarre ordre de succession entre frères allait être rétabli, quand le même métropolite arrête Ioury par cette excommunication, à laquelle une peste venue à propos donna du poids; car, en Russie, il fallait qu'à la puissance morale des anathèmes fût jointe une force matérielle, sans quoi l'excommunication était impuissante, comme Pskof le fit voir en 1337, et Nijni-Novgorod en 1365. C'est pourquoi tout portait le clergé à s'appuyer des Grands-princes, et à accroître la puissance protectrice de Moscou, de tout ce qu'ils y pouvaient ajouter. Fidèles à cette politique, les métropolites eurent donc une grande part à l'élévation des Grands-princes et à la délivrance de leur patrie.

Ici se termine la troisième période de cette histoire; dans la quatrième, la Russie va s'affranchir de ses maîtres étrangers pour se rendre esclave de ses propres princes.

Quatre siècles de malheurs, nés du partage de la puissance, avaient montré l'indispensable nécessité de la concentration du pouvoir; cette

seule pensée, que les Grands-princes de la branche de Moscou se substituèrent fidèlement, suffit pour relever l'empire écrasé, tant est forte une volonté ferme et suivie. Cette pensée régna deux cent soixante-dix ans; mais, s'étendant à mesure qu'elle trouvait moins d'obstacles, elle dépassa le but, et produisit le despotisme le plus atroce qu'il soit possible d'imaginer.



# LIVRE QUATRIÈME.

## CHAPITRE I.

Quatrième période, de 1462 à 1613.

L'esprit de l'histoire de toute cette quatrième période, celle du despotisme, est tout entier dans son premier règne, celui d'Iwan III. Ce prince monta sur le trône en 1462, à l'âge de vingt-deux ans; il régna quarante-trois ans. Les trois règnes suivans offrent la continuation, l'horrible abus du système de cet Iwan III, et la chute de sa race, effet de ce système, qui lui-même n'était que le développement de celui de ses ancêtres.

La vie d'Iwan-le-Grand, comme toutes les grandes vies, eut un but unique, l'autocratie; ce fut en lui l'une de ces passions fortes, exclusives, mais sans la témérité, le désordre, la vio-

lence qui leur sont propres. Dès l'âge de vingt-trois ans, il en sut régler la marche, l'assujettir à la lente prudence d'une politique à la fois insidieuse jusqu'à la perfidie, circonspecte jusqu'à la lâcheté, mais invariable.

Iwan III veut être indépendant au-dehors, autocrate au-dedans, il a donc un grand nombre d'adversaires dans ses voisins et ses sujets; mais il saura réunir, tour à tour, tous ces ennemis contre un seul, et ainsi les subjuguer successivement les uns par les autres.

Ce qu'il lui faut dompter, c'est Kasan et la horde dorée, dont il est encore tributaire; les grandes communes ou les républiques russes de Novgorod, Pskof et Viatka, qui affectent une souveraineté presque égale à la sienne; enfin, les princes ses parens, fiers de ce qui leur reste d'apanages, où ils veulent encore vivre en maîtres. En même temps il doit contenir la Lithuanie, qui, toujours prête, offre à toutes ces ambitions ennemies, de républiques et de princes apanagés, une suzeraineté protectrice, rivale depuis long-temps heureuse de celle de Moscou, qu'elle a su resserrer à l'ouest, au sud, au nord même, en lui débauchant successivement ses grands vassaux.

Voilà ses adversaires. Quant à ses alliés, chez lui, il se servira des nobles, des princes, et de ses sujets du sud et du centre de la Russie, dès long-temps faits à l'esclavage, contre ses sujets du nord encore libres; puis, des nobles et de ses anciens et nouveaux esclaves, contre les princes de son sang. Enfin, sa toute-puissance lui suffira contre ses Boyards eux-mêmes, dont il n'aura plus besoin, et qu'il ne craindra plus, après l'abaissement de ses autres ennemis et la création d'une foule de petits nobles, ses vassaux directs.

Quant à la horde dorée et à la Lithuanie, ses adversaires du dehors, il leur cherchera des ennemis en Perse, en Suède, en Hongrie, à Vienne, à Rome même; mais le célèbre Etienne, hospodar de Moldavie, et Menghli-Ghirey, khan de Crimée, placés entre la horde dorée, la Turquie et la Lithuanie, qu'ils redoutent, sont les ennemis de ses ennemis. Voilà donc ses alliés naturels, ceux qu'il distinguera entre tous; son machiavélisme, en les trompant sans cesse, saura les conserver à la Russie et les tenir en guerre perpétuelle contre la Lithuanie, jusqu'à ce qu'il trouve l'instant favorable pour la frapper à son tour.

Tels sont les alliés et les adversaires d'Iwan III: son règne commence, et d'abord il reconnaît tous ces droits, il flatte tous ces pouvoirs ennemis qu'il veut détruire; il caresse toutes leurs prétentions, il en souffre même patiemment tous les abus.

Toutefois, dès son avénement, la quadruple lutte qu'il doit soutenir contre les Lithuaniens, les princes apanagés, les républiques russes et les Tatars, commence par ceux-ci; mais remarquez avec quelles précautions! S'il ne paie point *le tribut du khan*, s'il ne va point jusqu'à ses pieds y ramasser sa couronne, ne croyez pas que son jeune orgueil ait rejeté fièrement ces honteuses nécessités qu'un barbare à demi vaincu lui impose. Non, il les a seulement éludées; et, en retenant furtivement le tribut, il s'est humblement reconnu pour tributaire.

Bientôt les résidens tatars, leur suite, leurs marchands, encore établis jusque dans le Kremlin, en seront enfin exclus. Qui ne s'attend à ce qu'un affranchissement si désiré ne soit, dans un puissant souverain, l'effet d'un noble mouvement d'indignation? Mais, tout au con-

traire, c'est par d'insidieux prétextes, et en achetant bassement la protection d'une femme tatare, que le Grand-prince aura dérobé au khan l'ordre que ces Mongols ne soient plus établis en maîtres jusque dans sa demeure.

Plus tard, tout ce qu'obtient de cet autocrate la fierté de son épouse, fille de l'empereur de Byzance, c'est qu'il évite d'aller au-devant de l'envoyé mongol, qu'il ne s'abaisse plus à étendre, sous les pieds du cheval de ce barbare, un tapis de martre; qu'il n'aille pas se prosterner à ses pieds : c'est encore qu'il refuse d'écouter, à genoux, la lecture des lettres du khan; c'est, enfin, qu'il ne se soumette plus à présenter à l'envoyé de son maître la coupe de Koumys, et à lécher honteusement, sur le cou du cheval du barbare, les gouttes de breuvage qu'il y laisse tomber.

Et pourtant, dès les premières années de son règne, l'ancienne Bulgarie, la première, la plus grande ville tatare, Kasan enfin, est soumise à ses armes; bien plus, avant ce triomphe et depuis, la horde dorée, qui trois fois s'est levée tout entière contre lui, est trois fois retombée, et ses restes, poursuivis avec acharne-

ment, sont enfin détruits jusque dans leur repaire.

Voilà donc l'Asie vaincue, la Moscovie libérée; et, sans doute, l'histoire ne représentera plus le prince sous lequel s'opéra cette grande révolution que comme un guerrier redoutable, un glorieux conquérant sur son char de triomphe! Mais l'histoire n'oserait; l'histoire même indigène, captive, soumise, comme tout ce qui croît sur le sol russe; bien loin de là, elle nous représente ce prince, dans l'âge des combats, ne montrant que de fausses velléités de combattre. Tantôt il annonce son départ pour Kasan avec ses armées, qu'ensuite il laisse toujours à d'autres le soin de conduire; tantôt il part enfin lui-même, mais pour s'arrêter en chemin sous le plus léger prétexte, ne rougissant pas de voir continuer sans lui ses guerriers, auxquels il recommande toujours d'éviter tout combat décisif.

Bien plus, en 1469, il avait rassemblé toute la Russie et épuisé tous ses moyens de guerre; son armée marchait à un triomphe assuré: il s'arrête! Le vain espoir de quelques négociations lui fait préférer, à tant d'armes toutes

prêtes, la politique; mais la Russie, indignée, s'élance malgré son prince : le général qui, par son ordre, a voulu la retenir, reste seul. Iwan apprend que les guerriers russes se sont nommé un autre chef, et qu'enfin ils ont triomphé des Kasannois, en dépit de sa pusillanimité. Alors seulement, quand cette audace heureuse et impunie de ses sujets l'a bien convaincu de la faiblesse de Kasan, il pousse contre elle tous les princes engagés à son service, sa garde même, et lui, demeure dans Moscou, encore tout inquiet des dernières convulsions de ce faible ennemi, que pourtant il vient d'envoyer achever par les forces colossales de la Russie tout entière.

Voilà comme il attaque, comment donc se défendra-t-il? Comment la horde dorée, si long-temps dominatrice, fut-elle trois fois repoussée, et enfin anéantie sans retour? Quels furent les combats de ce nouveau Dmitry Donskoï, ou du moins ceux auxquels assista ce Louis XIV, l'Actium de cet Auguste? Comment vaincre autant sans victoire? l'histoire n'en cite pas une seule. A la première invasion de cette horde, à peine a-t-il osé donner l'ordre

de se défendre; les Tatars de Crimée ont seuls sauvé la Russie. A la seconde (1468), il ne compte que sur le nombre, et réunit des forces si disproportionnées avec le péril, qu'au seul bruit de leur marche il se dissipe. *Aux yeux du khan,* dit l'annaliste, *notre armée s'agitait et brillait comme les flots d'une mer majestueuse, éclairée par les rayons du soleil.* C'est par ce seul aspect qu'Iwan s'est contenté de vaincre une seconde fois son ennemi, dont la fuite n'a pas même été troublée par le circonspect autocrate.

A la troisième agression de la horde dorée, en 1480, quand il a dompté la plus dangereuse des républiques russes; quand il a su rallier ses frères à la cause générale; quand la Lithuanie, qu'occupe le khan de Crimée, ne songe qu'à sa propre conservation; lorsqu'enfin la Russie entière, ardente et tout armée, marche fièrement jusque sur l'Oka, au-devant des Tatars, lui seul se décourage! il se croit vaincu. Il effraie la capitale de la fuite de la czarine, qu'il envoie se réfugier au loin dans le Nord. Il s'arrête à l'approche de l'ennemi; il hésite, abandonne enfin son armée, et va jusque

dans Moscou cacher son épouvante : il y rappelle même son fils. Au moment de tout perdre, il semble ne vouloir rien exposer de ce qui touche à sa personne.

Mais les prêtres, le peuple, ce fils lui-même, indignés, éclatent en murmures : *Pourquoi les a-t-il surchargés d'impôts sans payer au khan son tribut ; et lorsqu'il a attiré l'ennemi au sein de la patrie, pourquoi refuse-t-il de combattre pour elle ?* Il vient, dit-il, demander aux évêques et aux boyards leur avis ; mais ceux-ci lui répondent [1] : *Convient-il aux mortels de redouter la mort ? On veut en vain fuir sa destinée ; marchez courageusement à l'ennemi, voilà notre conseil !*

Quant à son fils, loin de lui obéir, il s'écrie : *Qu'il attendra les Tatars de pied ferme ; qu'il préfère mourir à son poste plutôt que d'imiter l'exemple de son père.*

Ainsi repoussé par la clameur générale vers son armée, le pusillanime autocrate y revient glacer toutes les ardeurs ; une seule peur en-

[1] Par la bouche de Vassian, archevêque de Rostof. *V.* Karamsin, vol. VI, page 183.

chaîne tous ces courages. Moscou apprend que son souverain, tremblant derrière un fleuve [1] qui le sépare du danger, marchande un reste de honte, qu'il négocie son déshonneur! Peut-être va-t-il s'abaisser avec la Russie jusqu'à baiser l'étrier du Mongol! Alors : *Touché par nos larmes*, lui crie le métropolite, *vous étiez reparti pour combattre l'ennemi des chrétiens, et vous implorez la paix de cet impie qui méprise votre prière! Ah! Seigneur, à quel avis prêtez-vous donc l'oreille? N'est-ce pas jeter votre bouclier et prendre honteusement la fuite? De quel degré de grandeur descendriez-vous? Voulez-vous livrer la Russie au fer, à la flamme, et les églises au pillage? Et où fuiriez-vous? Planerez-vous comme l'aigle? Irez-vous établir votre nid au milieu des étoiles? Le Seigneur vous précipiterait de cet asile même! Non, vous ne nous abandonnerez pas; vous rougirez du nom de fuyard et de traître à la patrie!*

Mais rien, ni ces vives exhortations, ni les nouveaux renforts qui accourent de toutes

[1] La Lougra.

parts, ni l'isolement de son ennemi que le prince lithuanien ne peut seconder, rien enfin n'est parvenu à émouvoir la plus grande des personnalités, l'égoïsme autocratique! Désarmé de son machiavélisme, en quoi consiste tout son génie; au milieu de deux cent mille guerriers, Iwan se croit sans force; avant d'avoir combattu, il se juge sans ressource; et quand la glace d'un hiver prématuré efface le fleuve qui sert de barrière entre les deux armées, il s'épouvante, il veut reculer, et ne sait que fuir en déroute.

Voilà, sans doute, un tyran dépouillé de tout son prestige, réduit à sa valeur intrinsèque, et que cette honteuse nudité va livrer au mépris de son peuple qu'il abandonne. Eh bien non, quelque bas qu'il soit tombé, l'immense intervalle qui le sépare de ce peuple, et même de ses grands, n'est point parcouru : ce demi-dieu ne touche point encore à la terre; on respecte encore en lui toute sa race, tant de puissance innée! Quel Moscovite oserait concevoir qu'on pût se passer de ce fils de Rurick, de ce descendant de Saint-Vladimir! Quelque lâche que soit l'ame de ce prince, c'est la seule dont

il semble que la Russie puisse être animée : on dirait qu'elle est la condition exclusive de son existence, et que ce grand corps n'y peut renoncer sans suicide.

Un tel asservissement paraît prodigieux ; et pourtant il va croître encore ! Cette foi si robuste, si invétérée, un miracle la récompense ! A l'instant même où la Russie éperdue se croit retombée pour jamais dans les chaînes tatares, tout à coup elle apprend qu'une même terreur vient de dissiper l'armée de ses féroces dominateurs ; que pendant l'inaction préméditée d'Iwan, son lieutenant de Swénigorod et ses alliés marchaient ; que l'un, le czarewitz de Crimée, réuni à ce voiévode, venait, en attaquant la horde dorée dans sa capitale, d'y rappeler cette armée si menaçante ; tandis que les autres, un hetman de cosaques et le mourza des Nogais, placés sur le chemin de ces Mongols, allaient, en les surprenant au milieu de leur retour désordonné, les anéantir.

Dès-lors tout est expliqué. Iwan avait tout préparé, tout prévu ! Providence de son peuple, sa pusillanimité était sagesse ; sa lâcheté, prudence ; sa fuite, habileté. Il a voulu que

ses ennemis se détruisissent eux seuls ; sans risquer, comme Dmitry Donskoï, la Russie dans une bataille, il l'a délivrée par une diversion, en dépit d'elle-même et pour jamais, du joug asiatique ; l'heure, le lieu, tout était marqué ! Placé, comme la Divinité, hors de portée de ceux qu'il protégeait, il a su mépriser leur mépris même, et, sans s'émouvoir des clameurs des siens, attendre que les temps fussent accomplis.

Voilà comme le temps, la fortune et Menghli-Ghirey ont assuré le triomphe d'Iwan sur ses premiers adversaires ; mais son bonheur est sans enivrement. Parvenu à son but, il ne dédaigne pas les moyens qui l'y ont fait parvenir. S'il donne en maître des souverains à Kasan, il les choisit dans la famille de ce khan de Crimée, son allié fidèle. Sa cour, ses États se peuplent de princes tatars réfugiés et convertis. Néanmoins, son attitude change. Les Turcs de Caffa ont pillé des marchands russes. Dans le pusillanime Grand-prince de 1480, qui reconnaîtrait le czar de 1492, écrivant ainsi au sultan Bajazet : *D'où proviennent ces actes de violence? Le savez-vous, ou non? Encore un*

*mot : Mahomet votre père était un grand prince ; il voulut m'envoyer des ambassadeurs pour me complimenter ; Dieu s'est opposé à l'exécution de ce projet. Pourquoi n'en verrions-nous pas aujourd'hui l'accomplissement?* Et c'est ce même Iwan, naguère si tremblant devant un Tatar, qui, vers 1498, recommande expressément à son ambassadeur à Constantinople, *d'être attentif à ne rien faire contre la dignité de son maître; de complimenter le sultan, debout et sans s'agenouiller ; de n'adresser sa harangue qu'à ce souverain lui-même, et de ne céder le pas à aucun autre ambassadeur.*



## CHAPITRE II.

Il est vrai qu'alors, Iwan III était sorti triomphant d'une autre lutte. Novgorod la grande, Pskof et Viatka étaient soumises. Pendant les sept premières années de son règne et de sa guerre contre Kasan, la peste, la famine, dignes alliées de la tyrannie, avaient affaibli ces républiques russes, et la peur de la fin du monde, annoncée pour cette époque [1], en détournant de cette terre les passions des sujets d'Iwan, avait laissé aux siennes un jeu plus libre et plus assuré.

Toutefois, l'insolente Viatka s'était déclarée neutre entre Kasan et Moscou, et le prince avait dissimulé sa colère, car Novgorod se montrait rebelle; la chute de Kasan avait épouvanté cette grande république, et déjà : *Prenez*

[1] En 1465 on arrivait à la fin du septième millier d'années, suivant la chronique grecque, et l'on croyait ce terme celui du monde.

*les armes!* criait-elle aux Pskowiens; *venez anéantir avec nous la puissance despotique de Moscou!* Il faut donc négliger Viatka, gagner Pskof et ses douze villes, et tout réunir contre Novgorod. Celle-ci tombée, tout suivra.

Novgorod, plutôt alliée que sujette de Moscou, régnait sur tout le nord de la Russie, dont elle avait le commerce exclusif, et qu'elle devait défendre contre les Suédois, les chevaliers livoniens et la Lithuanie. Mais depuis Iwan Kalita, perdue de luxe, elle avait plus souvent racheté que défendu ses frontières et ses libertés. Déjà quelques unes de celles-ci lui étaient échappées. Mais, en 1471, s'enhardissant de la pusillanimité présumée du Grand-prince, elle prétend les ressaisir. Marpha l'excite. Cette riche et puissante veuve d'un Posadnick, aime, dit-on, un Lithuanien. Il lui plairait de donner sa patrie à celle de son amant. C'est une ambitieuse; de ces ambitions de femmes, dont les passions s'agitent presque toujours au profit d'un homme: comme si les femmes, rayons d'un autre centre, complément d'un autre sexe, ne devaient vivre qu'en lui, la personnalité étant interdite à leur nature.

Celle-ci ouvre son palais, prodigue ses trésors aux citoyens de Novgorod, que les sons chéris de leur *vetchvoï-kolokol* [1] appellent sans cesse sur la place publique, ou règne leur licence. Ils ont déjà chassé les officiers du Grand-prince; ils se sont emparés de ses domaines, et quand la soumission de Kasan permet à Iwan de se retourner vers Novgorod, et d'y faire entendre une voix menaçante, ils éclatent, se soulèvent, et se donnent, par un traité, à Casimir, prince de Lithuanie.

C'est ici, qu'au travers de ses autres affaires avec les Tatars, la Suède, la Livonie, Pskof et les princes ses parens, il est curieux de suivre la marche politique d'Iwan contre cette redoutable république. Observons surtout cette volonté à la fois forte et flexible; exaltée dans son but, en même temps que froide et persévérante dans ses moyens; s'aidant tantôt d'humilité et de machiavélisme, tantôt d'orgueil et de terreur, mais aussi de patience, de bonté, de générosité; ce qui, avec les fautes de ses adversaires et les nécessités des temps, donne

[1] Cloche de l'assemblée.

à l'établissement de la tyrannie d'Iwan III, une apparence, une sorte de modération, et même d'utilité publique.

Se faisant des alliés de tout, il a su armer, contre la démagogie de Novgorod, l'orgueil des nobles; contre son excessive opulence, l'avidité des princes encore apanagés; contre sa trahison et son apostasie, le fanatisme des peuples; et Novgorod, atttaquée par trois armées, que suivent des nuées de pillards, résiste opiniâtrément au-dedans, lâchement au-dehors, et succombe.

Iwan affecte une modération qu'il juge encore indispensable. Trop peu affermi contre ses ambitieux parens, pour se saisir d'une si grande proie sans la partager avec eux, il semble se contenter d'une rançon et de la restitution de quelques domaines; mais il a ruiné Novgorod par la dévastation et le pillage; mais, dans l'acte de soumission de cette république, l'obscurité de quelques mots contradictoires lui réserve le pouvoir de législateur et de juge suprême. Voilà le côté par lequel il a saisi cette proie, et par où il va l'attirer à lui peu à peu, pour l'engloutir enfin tout entière.

D'abord, il profite de l'étourdissement de ce premier coup, et d'une insulte des Permiens, pour enlever à la grande ville, ces tributaires. Désormais, le commerce de ces peuples avec l'Allemagne, jadis tant convoité par Iwan Kalita, enrichira Moscou. Puis, à la nouvelle d'une agression des chevaliers livoniens, sous prétexte de secourir la grande ville, ainsi que Pskof, il leur envoie ses ambassadeurs et ses troupes combattre et traiter en son nom, le rendre présent partout, et ôter ainsi à ces deux républiques, qu'épuise son armée, leur droit de paix et de guerre.

En même temps, il fomente des dissensions entre les principaux citoyens de Novgorod et la classe inférieure ; et quand il a su attirer à lui toutes les plaintes, il vient au milieu d'eux ruiner les riches par les présens et les réceptions magnifiques que sa présence exige, éblouir le peuple de la pompe nouvelle de sa cour orientale, et le séduire par la partialité de sa justice.

C'est alors qu'il fait entraîner tout chargés de chaînes, vers Moscou, les grands de Novgorod, jadis ses ennemis. Il s'est fait dénoncer ces Boyards par le peuple : l'aveugle jalousie

de ces plébéiens se plait à voir violer dans ces notables, l'antique droit de la république : « qu'aucun de ses citoyens ne soit jamais ni » jugé ni puni hors de son territoire. » Voilà comme, mêlant astucieusement la ruse à la force, la justice à la violence, Iwan sait désunir tous ses adversaires, se faire juge de toutes les causes, et gagner tous les cœurs de la multitude, dont les élans le suivent jusque dans Moscou.

Ces républicains semblent ne plus vouloir d'autre justice que celle du Grand-prince; ils envoient leurs plaintes au pied de son trône : et lui, saisissant d'autant mieux l'occasion qu'il l'a fait naître, somme aussitôt tous ces imprudens de comparaître devant son tribunal. Novgorod, qui, jusque-là, n'avait été justiciable que d'elle seule, étonnée, entraînée hors d'elle jusque dans Moscou, ne sait plus si elle obéit au prince ou à elle-même. *Jamais*, s'écrient les annalistes, *jamais, depuis Rurick, un tel événement n'était arrivé; jamais les Grands-princes de Kief et de Vladimir n'avaient vu de Novgorodiens venir les prendre pour juges. Iwan seul a pu réduire Novgorod à ce degré d'humiliation.*

Mais l'autocrate avait su revêtir toutes ces usurpations de formes séductrices. Dans ses empiétemens, il semble au-dessus de toute haine individuelle; Marpha elle-même, il ne l'a point inquiétée; il n'en veut point aux personnes qui ne font que passer, dont les cris peuvent émouvoir, ou déceler sa marche, mais aux choses, qui sont plus durables, qui se taisent, et qui d'ailleurs renferment ou entraînent les personnes. Faisant servir le bien au mal, il a employé sept ans à attirer ces républicains hors de leurs usages, par sa modération généreuse et l'équité de ses jugemens; puis, quand, par cette marche lente, graduelle et presque insensible, il croit avoir entraîné ces aveugles assez loin de leurs anciennes coutumes, et leur avoir fait perdre de vue leurs libertés antiques, sur chaque mouvement irréfléchi qu'il a fait naître, sur chaque imprudence qu'il a provoquée, il fonde un droit.

Enfin, le nom de souverain que lui donne, dans une audience, l'inadvertance ou la trahison d'un envoyé de la république, lui suffit pour réclamer d'elle, à l'instant, tous les droits de maître absolu, que l'usage d'alors attachait

à ce titre. Il exige donc qu'aussitôt la république lui prête serment comme à son législateur, à son juge ; qu'elle reçoive ses boyards avec toutes leurs vexations arbitraires, leurs envahissemens et leurs ruines ; qu'elle leur cède ce palais révéré d'Iaroslaf, temple saint de sa liberté, son forum, où, depuis plus de cinq siècles, ont régné les assemblées publiques, et qu'enfin chaque citoyen abdique sa souveraineté au profit d'un seul.

A cette soudaine explosion de tyrannie, répond une explosion contraire d'indignation et d'indépendance. Le voile tombe des yeux de Novgorod ; la voix chérie de sa liberté, son vetchvoï-kolokol, jette un dernier son d'alarme; elle appelle les citoyens sur ce forum dont on veut les chasser sans retour ; Novgorod, soulevée tout entière, s'écrie qu'*Iwan est, à la vérité, son seigneur, mais qu'il ne sera jamais son souverain ; que le tribunal de ses lieutenans doit siéger à Goroditch, mais jamais à Novgorod ; que Novgorod est et sera toujours à elle-même son propre juge*. Puis, ces infortunés, dans leurs transports, achèvent de s'aliéner leurs nobles, par le massacre de plusieurs

d'entre eux, qu'ils croient complices de la tyrannie. Leur imprudent envoyé, qu'ils désavouent si hautement, ils le font comparaître, ils le jugent, ils le condamnent à grands cris, le déchirent en mille pièces, et se donnent une seconde fois à la Lithuanie, dont ils appellent le prince à leur secours.

Au bruit bien prévu d'une révolte si légitime, l'astucieux despote feint un douloureux étonnement; il gémit; à l'entendre, c'est lui, ce sycophante, qu'on a perfidement abusé. Il accuse les envahis d'avoir tendu un piége à l'envahisseur; « ce sont eux qui l'ont voulu pour » souverain; et quand, cédant à leurs vœux, » il en a pris le titre, ils le désavouent; ils ont » l'impudence de lui donner un démenti formel aux yeux de la Russie entière; ils osent » verser le sang de leurs compatriotes restés » fidèles, et trahir enfin le ciel et la terre » sainte des Russes, en y appelant une religion » et une domination étrangères. »

Le machiavélique tyran adresse ces hypocrites plaintes à ses prêtres, à ses nobles, à ses peuples, à toutes les forces de ce ciel et de cette terre qu'il arme contre ces infortunés. Pskof et Twer

paraissent avoir seuls hésité ; mais il entraîne ou attire à lui, sous la forme d'un contingent, tous leurs moyens de guerre ; car il n'entreprend jamais qu'une chose à la fois, et amis comme ennemis, il sait tout réunir contre un seul.

Novgorod, environnée de tant d'ennemis, s'effraie ; elle offre des conditions. *Je veux régner à Novgorod comme à Moscou,* s'écrie enfin le despote, *il me faut des domaines sur votre territoire ; vous devez renoncer à votre Posadnick, à la cloche qui vous appelait au conseil national.* Et toujours fallacieux, il promet en même temps de respecter une liberté à laquelle il ôte le pouvoir de se défendre.

A cette terrible déclaration, ces infortunés s'agitent dans leur grande cité, devenue leur prison ; ils passent tour à tour de l'excès de la rage à celui de la terreur. Plusieurs fois on les vit s'élancer furieux sur leurs armes, et plusieurs fois retomber dans le découragement de l'impuissance.

Cependant, le machiavélique autocrate les observe. Pendant un mois entier, et quoique le glaive à la main, il demeure immobile, car il ne s'amuse point à la gloire. Sa force pa-

tiente, sait attendre ; il n'a réuni tant de moyens de guerre que pour éviter la guerre, et toute cette innombrable armée de combattans que pour ne pas combattre. C'est par la consternation qu'il veut vaincre ; et, resserrant peu à peu le cercle de fer et de feu dont il a environné la république, il l'oppresse, l'opprime, il la terrifie de sa formidable présence. Son bras tout puissant, depuis si long-temps levé, ne se fatigue point ; il ne s'appesantit que graduellement sur ces malheureux ; et sans avoir frappé, par l'infaillible effet de cette compression lente et inévitable, il force enfin à la résignation leur désespoir.

Cette marche, si mesurée dans la lutte, se retrouve encore dans la victoire ; le sang n'en a point taché le triste souvenir. Marpha et sept notables novgorodiens sont seuls emmenés captifs dans Moscou, et leurs biens confisqués ; mais, le 15 janvier 1478, les assemblées nationales cessent, les citoyens prêtent serment d'esclavage. Le 18, les boyards, les enfans boyards, les notables ou la noblesse, enfin, passent volontairement au service du vainqueur ; et les biens du clergé novgorodien, réunis au do-

maine du prince, serviront à doter ces trois cent mille enfans boyards, vassaux immédiats de sa création, qui doivent incessamment assurer l'autocratie de Moscou sur tout le reste.

Dans les années suivantes ce mouvement continue; le sort des républiques russes s'achève (1489): celle de Viatka, colonie de Novgorod, et qu'un même esprit agitait, est soumise avec les mêmes précautions. Le Grand-prince a paru inattentif à ses rébellions, insensible à ses insultes, tant que Kasan et Novgorod ont résisté; ces deux États soumis, il éclate, et c'est en prodiguant de telles forces qu'il écrase encore, sans combat, cette république. Le sang de trois coupables suffit à son irritation longuement concentrée, mais il n'y laisse que des esclaves.

La colonie annihilée, il revient encore frapper sur la métropole. De 1479 à 1528, à chaque convulsion de la longue agonie de la grande Novgorod, expirante, le joug s'appesantira; jusqu'à ce que, épuisée de sa population républicaine, transplantée tout entière sur le sol esclave de Moscou, elle ait été repeuplée de Moscovites.

Au reste, nous ne voyons guère qu'aucun

grand empire moderne ait pu prendre l'ensemble indispensable pour se défendre, comme pour se pacifier intérieurement, s'ordonner, s'enrichir, s'instruire, se civiliser ; en un mot, pour se rendre digne et capable de liberté, sans s'être épuré de ses institutions barbares, en passant, comme dans un grand incendie, au travers du pouvoir absolu.

Là comme ailleurs, pour s'affranchir du dehors et s'éclairer au-dedans, il fallait que toutes ces tyrannies se concentrassent en une seule.

L'inquiète et capricieuse démagogie de Novgorod formait un État à part dans l'État ; son existence était aussi incompatible que celle des princes apanagés, avec l'existence des Grands-princes. La nécessité politique a donc pu pousser Iwan à ce grand attentat. Quant au prétexte, que Marpha, par ambition, patriotisme ou amour, ait cherché dans un prince étranger, un protecteur moins dangereux à sa patrie, que le souverain de Moscou, son motif importe peu : le machiavélisme d'Iwan, en dérobant frauduleusement d'abord, et en arrachant violemment ensuite à cette république toutes ses libertés, n'a que trop bien justifié les efforts de cette femme célèbre.

Ce qui est remarquable, c'est que le coup le plus funeste qu'Iwan III porta à cette grande cité fut involontaire. Jusqu'en 1492, cette ville commerçante avait été singulièrement populeuse, riche et puissante; et il est bien digne d'attention que, malgré sa barbarie, et tant de guerres étrangères et de dissensions intestines, nées de son gouvernement populaire, cette ville capricieuse ait toujours accru sa prospérité commerciale : tant la liberté, même la moins réglée, est favorable au commerce. Il semble que, au milieu de tous leurs excès, les peuple libres conservent, sous ce rapport, l'instinct de leur véritable intérêt, tandis que le pouvoir absolu s'y trompe sans cesse.

Tant que Novgorod fut libre, les villes anséatiques vinrent donc, au travers de toutes ses convulsions intestines, trafiquer chez elle avec une confiance qui ne fut jamais trompée; mais, dès les premiers jours de sa servitude, un mouvement de colère despotique détruisit la source de cette prospérité. Iwan III, si habile pour étendre et assurer son pouvoir, fit une faute que, pendant sept siècles, les assemblées populaires de la folle et inconstante république n'a-

vaient jamais commise. Insulté par une ville anséatique, il fit enchaîner, à Novgorod, les marchands de toutes les villes de cette union, et confisqua toutes leurs marchandises; dès-lors, la confiance fut tuée, le commerce du Nord prit un autre cours, et la grande Novgorod, qui pendant plusieurs siècles avait pu mettre des armées de cinquante mille hommes sur pied, et dont la population avait, dit-on, été de quatre cent mille ames [1], n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade [2].

1 *V*. Coxe.
2 *V*. Levesque.



## CHAPITRE III.

---

Cependant, sur ce vaste champ, nettoyé de toute autre ambition, le Grand-prince et les princes apanagés, la féodalité et l'autocratie, restés seuls debout, demeurent en présence; ils n'ont plus là d'intermédiaires, rien qui les distraie l'un de l'autre : aussi ne tardent-ils pas à être aux prises.

Mais cette troisième grande lutte n'a rien d'imprévu; depuis long-temps l'autocrate s'y est préparé; elle est commencée dans son cœur dès son avénement. Seulement, l'affranchissement du joug tatar était plus pressant; ce préalable était nécessaire, et l'asservissement des républiques russes plus facile.

Aussi, dans cette troisième lutte, a-t-il marché jusque-là, avec une lenteur encore plus circonspecte; car il s'agit ici d'individus d'une nature semblable à la sienne, et toujours plus difficiles à abuser que les masses.

C'est pourquoi, pendant vingt-trois ans, sa

patience machiavélique a reconnu tous les droits de ces princes, et jusqu'à leur indépendance ; tout ce qu'il ose, en dépit de leurs plaintes, c'est de garder ses conquêtes sans les partager avec eux, et de retenir la succession de deux de ses frères, morts sans héritiers.

Toutefois, quand, en 1480, ses deux autres frères se révoltent et se retirent en Lithuanie, en pillant tout sur leur passage ; comme il n'en a point encore fini avec la horde et les républiques, il s'abaisse, il ploie jusqu'à terre, et les ramène à lui par les supplications les plus humbles et les plus importantes concessions.

Mais enfin, en 1485, Novgorod est écrasée, la horde dorée détruite, les chevaliers livoniens vaincus, l'impuissance de la Lithuanie évidente. Les temps sont donc enfin venus ; et comme ils ont trouvé tout préparé, l'attaque a commencé aussitôt par le prince de Twer.

Par une conséquence de la politique constante des Grands-princes de Moscou, Iwan III, guidé par Vassili son père, avait épousé jadis, à l'âge de douze ans, la princesse de Twer ; à dix-huit ans, il avait eu de ce mariage un-

fils, marié depuis à la fille d'Étienne, hospodar de Moldavie, et de ce fils un petit-fils. Mais en 1485, veuf de cette première femme, Iwan est remarié à une princesse grecque. Son fils est mort ; les liens d'Iwan avec Twer sont rompus, et dès long-temps il tient cette première et dernière rivale de Moscou, comme environnée et assiégée de ses conquêtes.

Ici, sa marche agressive est absolument la même que contre Novgorod. D'abord, il effraie le prince de Twer de son ambition ; et quand il l'a conduit à appeler la Lithuanie à son secours, il crie à la trahison, il s'arme, il terrifie sa victime par le formidable aspect de toute sa puissance irritée. Sa feinte modération ne se laisse fléchir que par des concessions, qui désormais ôteront à son faible adversaire tout pouvoir de lui résister. Alors, évitant un éclat de puissance dangereux, et qu'il a su rendre inutile, c'est par une guerre sourde, par des violences souterraines, qu'il achève cette conquête ; et suscite une foule de contestations entre les Moscovites et les Tweriens, et se fait tellement partial contre ceux-ci, que, découragés, ils abandonnent une cause se fatigante.

Tous viennent se ranger sous la protection de Moscou ; tandis que leur prince, au désespoir, n'a plus d'asile qu'en Lithuanie, où il meurt sans postérité.

Twer réunie à Moscou, tout arrive bientôt à ce centre d'attraction. Le temps des ménagemens est passé ; Iwan marche rapidement à son but : il parle, et les souverains de Rostof et d'Iaroslaf n'en osent plus être que les gouverneurs. Un accès de sa colère suffit pour épouvanter si fort le prince de Vereïa, qu'il fuit en Lithuanie ; et l'autocrate le punit aussitôt de cette terreur et de cette fuite, en forçant le père mourant de ce malheureux à le déshériter de plusieurs villes, qu'il s'approprie.

Cependant, deux frères du despote vivent encore ; mais l'un, effrayé, se soumet, et bientôt son apanage retourne encore par testament à la Grande-principauté ; l'autre, quoique plus remuant, était sans défiance : il se livrait, près du Grand-prince, à la douceur d'épanchemens qui lui semblaient réciproques, quand tout à coup on l'arrête, on le charge de chaînes, sous le poids desquelles il meurt, sans autre vengeance que les remords de son meurtrier ;

remords tardifs, qu'un synode d'évêques étouffe par une inique et lâche absolution.

Mais enfin, l'hydre féodale est vaincue; tous ces princes du même sang qu'Iwan, et qu'en montant au trône il a trouvés presque aussi souverains que lui, sont ou expatriés, ou morts, ou tellement soumis, qu'ils ne prétendent plus qu'à l'honneur d'être ses serviteurs les plus empressés. Ils ont été courbés d'une main si puissante, que depuis, confondus dans la haute noblesse, nul d'eux n'osera même rappeler leur commune origine avec leur superbe dominateur.



## CHAPITRE IV.

Jusqu'ici, Tatars, républiques russes, princes apanagés, au-dehors comme au-dedans, tout a fléchi ; mais Iwan n'a remporté ce triple avantage qu'en dépit des efforts de Casimir de Pologne, l'allié constant de tous ses ennemis.

Pendant trente années, cette quatrième lutte n'a consisté qu'en une guerre de diplomatie et d'embauchage, où chacun, attirant à lui les sujets mécontens de son adversaire, et se faisant sourdement protecteur de leurs révoltes, n'a attaqué son ennemi qu'indirectement, et comme à coups d'alliés.

Pour Casimir, ce sont tantôt les chevaliers livoniens, tantôt la horde dorée, et sans cesse les petits princes et les républiques russes, qu'il a excités contre le prince moscovite, et dont il a compromis et terminé l'existence, en les abandonnant, à l'instant du danger, à leurs propres forces. Pour le prince russe, bien plus habile, c'est le célèbre Étienne, premier hos-

podar de Moldavie, qu'il s'attache par un mariage; c'est encore Mathias Corvin, roi de Hongrie; Maximilien d'Autriche, et surtout Menghli-Ghirey, ce khan de Crimée dont il sut, malgré tant d'infidélités, se faire un allié si fidèle.

Dans cette guerre de deux princes embarrassés par les ennemis qu'ils se suscitent mutuellement, et par des sujets indociles, Iwan a tout l'avantage. Déjà, vers 1492, les petites principautés, détachées de la Russie par Vitovt, y rentrent successivement. Les premières attirent ou contraignent les autres, sans que le circonspect Iwan paraisse se mêler de ce mouvement féodal.

Mais vers cette époque, Casimir meurt; le faible Alexandre lui succède, mais seulement en Lithuanie; ce duché se sépare de la Pologne, le pouvoir s'y dissémine de plus en plus, quand dans Moscou il se centralise : alors le machiavélique autocrate se déclare. Voilà, comme dans ses trois autres luttes, l'instant depuis si longtemps préparé, celui où le succès est devenu presque infaillible, où tout surabonde pour éclater; il marche donc à découvert, à force

ouverte, mais dans une telle proportion qu'il a moins à combattre qu'à écraser.

Et pourtant, il n'achève point encore : là, comme ailleurs, et quoique tout armé, il s'arrête devant l'apparence d'une bataille. S'il profite de l'immensité de ses armemens, des puissantes diversions du khan de Crimée, de l'agression simultanée de l'hospodar de Moldavie, et de la faiblesse d'Alexandre, qu'abandonnent ses frères, c'est sans oser frapper un coup décisif : il préfère tout attendre de son ennemi, s'allier à toutes ses fautes, et l'amener, comme Novgorod, comme Twer, par des concessions successives, à se détruire lui-même.

C'est pourquoi, afin de s'affermir sur les principautés qu'il a sourdement reconquises, ce prince lithuanien, cet Alexandre, qui naguère voulut le faire empoisonner, il l'accepte pour gendre ; mais c'est en restant l'allié de ses ennemis, dont il excite les agressions contre la Lithuanie, en même temps qu'il défend à Alexandre de les repousser autrement que par ses plaintes.

Cette princesse sa fille, qu'il semble lui avoir donnée comme un gage de paix, est un ennemi

de plus qu'il a glissé dans le sein des États de son adversaire. Elle y porte sa religion grecque, celle de tous les Russes encore sujets de la Lithuanie, dont elle semble la protectrice, et que persécute son époux, catholique aussi zélé que misérable politique.

Iwan attise ce foyer; puis, quand commence l'embrasement d'une guerre religieuse, s'appuyant du ciel, s'enhardissant des cris de ses co-religionnaires qui l'implorent, il ose enfin, vers 1500, faire reprendre par une victoire, jusque sous les murs de Kief et de Smolensk, une partie des conquêtes de Guedimin et de Vitovt sur ses ancêtres.



## CHAPITRE V.

Ainsi, tout s'est accompli à la fois, presque sans combats, et par ce même machiavélisme patient, persévérant, marchant lentement, graduellement, et n'usant de sa force que lorsqu'il a rendu l'ennemi si faible, et sa puissance si formidable, que l'aspect de son développement suffit pour tout anéantir.

Voici une triple révolution d'hommes, de choses et de mœurs, enfin accomplie. Mais déjà, depuis long-temps, centre unique de toute cette sphère, aux yeux de tous les Russes, Iwan semble être la source de toutes choses. D'où lui vient donc, devant tant d'ennemis intérieurs, cet ascendant autocratique? Par quels prestiges a-t-il fasciné tant de regards contraires? Comment tout pouvoir capable de résister à ses ordres, désormais paraît-il désordre? Seul en butte à tant d'ennemis domestiques qu'il comprime, comment les domine-t-il enfin d'une telle hauteur, qu'à les entendre eux-mêmes, il semble *leur dieu terrestre?*

Et quel siècle plus que le nôtre a connu tout l'ascendant de la victoire? Mais ici, où sont ces grands coups d'éclat qui éblouissent? D'où vient au pusillanime Iwan cette attitude conquérante, cette imposante et irrésistible majesté, attribut de l'héroïsme? Un dernier coup d'œil sur quelques détails intimes de cette grande vie nous fera découvrir ce phénomène. Suivons la marche de cet ascendant dominateur. Dès ses premières années (1472), quelle longue suite d'efforts concourent vers ce but! Ruses, intrigues, promesses fallacieuses, serment même d'apostasier, dont il se fera relever par les chefs de sa religion, rien ne lui a coûté. Il veut obtenir du pape que Sophie, dernière princesse du sang impérial grec, réfugiée à Rome, et dépossédée de Byzance par les Turcs, vienne orner son trône, le cimenter de tous ses droits, l'environner de tous ses prestiges.

Constantinople est pour les Russes la source sacrée de leur culte; ses empereurs leur ont longtemps donné leurs métropolites; c'est d'elle qu'ils tiennent leur écriture[1], leurs bains d'é-

[1] Cette écriture date de l'an 865 : elle vient de la

tuves, une partie de leurs mœurs, de leurs usages, et ces saints dont ils idolâtrent les images, et cette religion souveraine. Jadis, une princesse grecque les leur apporta; elle fit de leur Vladimir, de ce grand d'ici-bas, un grand d'en-haut, de ce maître de leurs destinées sur la terre, leur saint protecteur dans le ciel. Aujourd'hui que Byzance est tombée captive des Turcs, l'habile Iwan veut qu'une seconde princesse grecque vienne faire de Moscou l'héritière de cette Byzance; qu'elle en apporte comme dot à son Grand-prince les armes de sa famille, cet aigle à deux têtes, symbole d'autocratie, et ce titre de tzar, identique, selon les Russes, à celui d'*autorité suprême*[1]. Il veut qu'elle introduise dans son palais l'orgueilleuse hiérarchie de la somptueuse cour de Constantin, et ses pompeuses cérémonies, moins vaines qu'on ne

Moravie. L'alphabet russe y fut alors inventé par un philosophe nommé Constantin. Ce savant avait été envoyé de Byzance pour traduire les livres saints dans la langue du pays. On voyait à Kief, du temps de Vladimir, vers 981, des inscriptions gravées dans cette écriture.

1 *V.* Karamsin.

pense ; enfin , ce despotisme de droit divin , qui va corroborer et même sanctifier en Russie le dévoûment au prince. Ce pouvoir théocratique, avec le joug de fer dont Iwan III vient d'hériter des Tatars, et la constitution toute militaire qu'un grand homme y joindra bientôt, doit un jour compléter le concours le plus singulier de circonstances qui ait pu former des princes au despotisme, et des peuples à l'esclavage.

Ce n'est pas tout encore : par son union à cette main impériale, la main habile et puissante d'Iwan semble avoir retourné la face de son empire d'orient en occident. Il a porté le poids du trône russe dans la balance de l'Europe. La Russie, détachée de la civilisation depuis près de trois siècles, va s'y rattacher par les liens de la politique, et par ceux des arts et des sciences.

Ce sont les Grecs réfugiés de Constantinople en Italie qui vont apporter ces arts dans Moscou, sur les pas de leur souveraine. En effet, par une singulière conformité de position, ces Grecs, vaincus à leur tour près de l'antique et homérique conquête de leurs pères, venaient, comme jadis Énée et ses Troyens, d'illustrer aussi l'Italie, en s'y réfugiant avec leurs pénates.

Voilà pourquoi l'astucieux Iwan a semblé prêt à sacrifier jusqu'à sa religion, pour obtenir du pape, alors protecteur de la princesse grecque, cette grande alliance. Voyez comme il fait traverser triomphalement ses États à cette suzeraine, qui vient autocratiser et même diviniser sa puissance. Écoutez les discours de ses grands et de ses prêtres : *Dieu*, disent-ils, *lui envoie cette illustre épouse, rejeton de l'arbre impérial, dont l'ombre couvrait jadis tous les chrétiens frères et orthodoxes. Heureuse alliance! qui rappelle celle du grand Vladimir, qui va faire de Moscou une autre Byzance, et donner à ses Grands-princes tous les droits des empereurs grecs.*

Aussi faut-il désormais au nouvel autocrate un somptueux entourage. Les pompes toutes nouvelles de Constantinople viennent fasciner les yeux de ces barbares. En même temps, ses peuples le verront élever les puissantes murailles du Kremlin, demeure imposante, redoutable forteresse de l'autocratie ; et cette première église de pierre renfermée dans son enceinte, que trois fois leurs architectes moscovites avaient essayé de construire, et qui trois fois était retombée sur ces ouvriers inhabiles.

Car Iwan ne néglige rien ; des fondeurs , des ingénieurs, des architectes, des mineurs, des monnoyeurs , appelés d'Allemagne et d'Italie ; osent, sur les pas d'une princesse civilisée, pénétrer dans ces contrées presque inconnues. Les mines de la Petchora se découvrent ; la Russie voit, pour la première fois, une monnaie d'argent et de cuivre frappée dans sa capitale.

Qu'on imagine tout ce qu'alors dut avoir d'imposant un trône d'un exhaussement si prodigieux , que la religion elle-même, partout ailleurs si dominante, lui servait de support ; et dont le sommet , commençant à sortir de cette nuit épaisse où croupissaient tous ces peuples, point lumineux dans ces ténèbres, brillait à leurs yeux émerveillés de l'éclat des cérémonies religieuses et civiles les plus pompeuses, et des premiers rayons de la civilisation européenne.

Remarquez avec quel soin, ce Louis XIV de la barbarie , profite de ces avantages. Proclamant son droit divin, c'est du milieu de cette pompe qu'on l'entend s'écrier : *La haute et sainte Trinité, dont nous avons reçu le gou-*

*vernement de toute la Russie;* et qu'il se fait répondre, par l'interprète de cette même Trinité : *L'empire que vous tenez de Dieu lui-même.*

Dès-lors, que les républicains de Pskof osent communiquer avec lui autrement que par une respectueuse ambassade, aussitôt il les épouvante de son indignation, et ne se laisse apaiser qu'après les avoir tenus assez long-temps courbés sous le poids de sa colère, pour être sûr qu'ils ne se releveront plus de ce pli de bassesse, si longuement et si fortement imprimé.

C'est ainsi qu'aux yeux des siens, il n'accorde sa protection aux chevaliers livoniens que lorsque, au lieu de prier, ils supplient. Dans ses instructions diplomatiques, on reconnaît la fière susceptibilité d'un prince qui veut s'allier aux cours éclairées de l'Europe, mais avec toutes les précautions de l'orgueil le plus irritable; il semble craindre que la civilisation européenne ne le traite de parvenu, de barbare d'Orient, de tributaire d'une horde.

C'est pourquoi, lui, qu'on a vu s'instruire avec tant de soin de la politique de l'Europe, et attacher un si grand prix à mettre son trône

en contact avec les autres trônes, c'est lui qu'on voit refuser, et même chasser de sa présence, pour une simple omission de formalités, l'envoyé d'Autriche; il force l'Empereur de traiter avec lui d'égal à égal; si l'on en croit ses sujets, il a même refusé sa fille au roi des Romains, Vienne n'ayant pas consenti à toutes les concessions qu'il exige.

Quant au margrave de Bade, l'union de sa fille avec ce prince allemand, lui semble une mésalliance. Maximilien veut-il séduire son ambition du titre de roi, Iwan déclare fièrement : *Qu'il ne veut s'abaisser à recevoir de titres d'aucun prince de la terre, et qu'il ne relève que de Dieu seul.*

C'est alors que les boyards russes perdent l'antique droit de passer de son service à celui des autres princes encore apanagés. Et quel boyard, quel prince du sang russe, s'estimerait désormais assez grand pour ne pas s'humilier devant l'éclat éblouissant de cette majesté souveraine? Déjà tous viennent s'y confondre, s'y anéantir, s'honorant, tels que des grands de Byzance, d'entrer dans les rangs de sa domesticité. Aussi, y disparaissent-ils entièrement,

et n'ont-ils plus de consistance que par ces places serviles qu'il multiplie.

C'est depuis cette époque qu'ils ont commencé à considérer comme héréditaires ces rangs civils, militaires et domestiques, et à se disputer la préséance ; mais qu'ils osent s'en prévaloir contre ses ordres, alors, ôtant à leur vanité cette dernière ressource, il leur déclarera *qu'ils doivent se soumettre sans murmure aux volontés de leur souverain, et que toute place est bonne pour le servir.*

Cependant, après la mort de son fils aîné, issu d'un premier mariage, ces grands ont élevé, dit-on, leurs intrigues jusqu'au pied de son trône pour en assurer l'héritage à l'enfant de ce prince regretté ; on ajoute que ces dignes aïeux des boyards de Pierre-le-Grand calomnièrent leur czarine grecque mère d'un second fils, en haine des commencemens de civilisation qu'elle protégeait, et de ces étrangers qu'elle avait introduits.

Ce qui est certain, c'est qu'Iwan, trompé, disgracia d'abord cette princesse, mais qu'ensuite, mieux instruit, il lui rendit sa faveur ; on croit même que ce fut pour conserver ses

innovations, qu'il institua le fils qu'il avait d'elle son héritier, au préjudice de son petit-fils, qu'il fit emprisonner pour toujours. Iwan ne voulut pas laisser après lui ce ferment de discorde; dans cette circonstance, et comme le fit plus tard et bien plus cruellement le régénérateur de la Russie, il sacrifia tout à la raison d'État, d'un État dont il s'était fait l'ame, et qui n'en devait avoir qu'une seule.

C'est alors que Pskof ose réclamer, en faveur de la branche aînée, contre l'héritier qu'il se donne. Mais lui : *Ne suis-je donc pas libre d'en agir comme il me plait?* répond-il fièrement; *je donnerai la Russie à qui bon me semblera, et je vous ordonne d'obéir.*

Quant aux boyards mêlés dans ces intrigues, leur rang, jusque-là respecté, ne les préserva pas : accusateurs comme accusés, ils furent successivement victimes de la crédulité du prince ou de sa vengeance. La Russie, muette d'étonnement, vit pour la première fois tomber plusieurs de ces têtes illustres; un mot d'Iwan suffit pour les abattre comme celle du dernier de ses sujets.

Faut-il donc s'étonner que tout ait fléchi

devant cet autocrate, dont la main habile, déchirant le voile qui cachait la Russie à l'Europe, l'avait forcée de rendre hommage à sa puissance; dont la politique sut se servir de tous sans jamais servir personne; qui venait d'ajouter à la Russie 19,000 milles carrés et quatre millions de sujets, en l'étendant de Kief à Kasan, et jusqu'à la Sibérie et à la Laponie norwégienne ? Il n'a rien conquis par lui-même, il est vrai; mais aussi, ne s'enivrant pas comme les rois guerriers, il a su s'arrêter à propos, acquérir autant, conserver davantage, et finir mieux.

Le premier, il a emprunté des arts à la civilisation, mais pour lui seul; comme moyens de richesses et de puissance, et bien moins pour éclairer ses sujets que pour les éblouir.

Second législateur des Russes, ils lui doivent la réforme des mœurs du clergé, qu'il présida dans trois conciles; une première tentative d'expropriation générale de cet ordre; et, en dépit de ses cris furieux, la répression, par le ridicule seulement et par l'exil, d'une hérésie que les saints du jour voulaient extirper par les flammes.

Cette hérésie judaïque consistait à attendre la venue du Messie, à renier et à maudire Jésus-Christ et la Sainte-Vierge, à cracher sur les images des saints, à les déchirer avec les dents, à nier le paradis et la résurrection des morts ; enfin, à croire à un livre cabalistique, donné à Adam par Dieu lui-même. C'était là que Salomon avait puisé sa sagesse ; Moïse, Joseph, Élie et Daniel, leur puissance sur les élémens et sur les monstres, leur science dans l'interprétation des songes, et leur faculté de lire dans l'avenir.

Zozime, un métropolite, était, dit-on, le chef de ces hérétiques. « On voit, s'écriait alors » saint Joseph de Volock, on voit un fils de » Satan sur le trône des saints prélats ; on voit » un loup dévorant sous l'habit d'un simple » berger ! Ils ne sont plus, ils se sont envolés » dans le sein du Christ, ces aigles audacieux » de la religion, ces saints évêques, qui eussent » impitoyablement arraché avec leurs serres » tout œil assez hardi pour jeter un regard » louche sur la divinité du Sauveur ! Aujour- » d'hui, on n'entend dans le jardin de l'église » que le sifflement d'un reptile affreux, qui

» vomit le blasphème contre le Seigneur et
» contre sa sainte mère. »

Mais Iwan ne s'est point laissé entraîner par ces déclamations furibondes ; il s'est contenté de faire anathématiser l'hérésie, d'exiler les hérétiques, et de nommer un autre métropolite. Lui-même a pris soin de l'instituer, en sa qualité de chef de l'église et de souverain de droit divin ; c'est ainsi qu'il fait tourner tout au profit de sa puissance.

Un système de politique et d'administration commence enfin à présider aux destinées de la Russie ; tout se classe et se coordonne : les routes et leurs stations, la police, l'armée, sont plus régulièrement organisées ; les impôts, uniformément et mieux répartis. Dans ces milliers d'enfans boyards, nouveaux possesseurs de fiefs militaires, espèce de spahis comme on en voit encore en Turquie, on reconnaît l'institution d'une petite noblesse féodale, mais sans hiérarchie, et dépendante directement du trône, dont elle fait la force.

Un nouveau code paraît ; il règle et taxe la faculté qu'ont les paysans de changer de seigneurs, il détermine les limites de l'esclavage ;

et, forcé de confier la justice aux grands et à ces enfans boyards, nouveaux propriétaires, il leur adjoint l'ancien, les notables et le fonctionnaire civil du lieu.

Du reste, dans ce code barbare, tout est tranchant comme le glaive qui y tranche tout. Le duel juge la plupart des délits criminels; en cas de suspicion, et à moins d'une réputation intacte, c'est à la torture à éclairer la justice. Les peines du code d'Iwan sont la confiscation, le knout, l'esclavage, la mort, niveau de son despotisme; c'est depuis son règne que les Russes ont étonné l'Europe par leur aveugle servilité. Les étrangers l'ont appelé Iwan-le-Grand; ses sujets, Iwan-le-Terrible. La Russie d'Oleg, de Vladimir et d'Iaroslaf, n'était plus; c'est la Russie d'Iwan III, réformée par Pierre-le-Grand, qui existe encore.



## CHAPITRE VI.

(1505) VASSILI IWANOWITCH continue le mouvement ascendant du règne de son père : il étend sa puissance sur la Pologne, à laquelle il arrache Smolensk ; sur Kasan révoltée qu'il épuise, et sur la république de Pskof, où s'exhale douloureusement le dernier souffle des libertés russes.

Alors (1533) commence le règne d'Iwan IV. Cette scène hideuse s'ouvre par les saturnales d'une cour, qu'ont improvisée les deux précédens autocrates, au sein d'une grossière et brutale ignorance. Ses grands sont des barbares ou parvenus ou déchus. Un grand nombre est du sang de Rurick. Jadis l'empire entier fut le théâtre de leur ambition ; son déchirement, sa division en apanages, leur but ; la guerre civile, leur moyen : mais aujourd'hui que tout s'est concentré dans le prince, ils n'ont plus pour arène que sa cour, pour but que le pouvoir précaire du favoritisme, pour moyen que

l'intrigue ; ils sont sans règles, sans mœurs, conformes à leur situation nouvelle ; ils ne connaissent d'autre frein qu'un despotisme de fer, dont la rude et lourde masse vient de tomber aux mains d'une femme galante, mère d'un enfant de trois années.

Hélène est la seconde régente des Russes. Depuis Olga un tel événement n'avait point eu d'exemple. Les mœurs moscovites eussent voulu que cette veuve de Vassili fût morte au monde ; qu'un couvent et un nom nouveau eussent enseveli son deuil ; et les grands s'indignent de voir le sceptre de Rurick au pouvoir de cette veuve, de cette Lithuanienne, et d'un amant qu'elle ose leur imposer pour maître.

Toutefois, le couple impur se soutient pendant quatre ans par le despotisme. Cette arme, si illégitime qu'elle va à toutes les mains qui osent s'en servir, répond à tout ; à l'indignation des trois oncles d'Iwan, par une mort lente dans d'affreux cachots ; à leurs partisans, par la torture, la corde et la hache ; à ceux des grands qui émigrent en Lithuanie, en Crimée, et qui en reviennent avec la guerre, par la guerre et la victoire.

Mais enfin, le crime fait justice du crime, le poison venge les tortures; la régente meurt subitement, et les grands boyards, la plupart descendans de ces princes du sang jadis apanagés, s'emparent de la tutelle de ce même despotisme, dont leurs aïeux furent les victimes.

Les Schouïsky paraissent au premier rang parmi ces barbares. Traités depuis long-temps, et de père en fils, en ennemis du Grand-prince et de l'État, leur tour est venu de traiter l'État et son Grand-prince en ennemis. Mais le cercle de leur ambition reste rétréci au milieu d'une foule d'autres prétentions qui les environnent. Ils ne peuvent que dilapider la fortune publique et particulière par leurs exactions, et venger, sur l'héritier des Grands-princes, la déchéance de leurs aïeux, par les humiliations dont ils l'abreuvent.

L'empire est une proie qu'ils laissent déchirer aux Tatars, pendant qu'eux-mêmes l'épuisent par leurs rapines, par leurs discordes, et l'ensanglantent de leurs proscriptions, qu'ils ne daignent même pas couvrir du nom de leur royal pupille; car le jeune Iwan n'est pas plus épargné que ses sujets. Son trésor est pillé.

son domaine envahi ; maîtres de son palais, ces grands boyards semblent l'y souffrir avec peine : ils se plaisent à l'avilir. On a vu Schouïsky, dans sa grossière brutalité, étendre insolemment ses jambes, et souiller du poids indigne de ses pieds le fils de tant de souverains.

Cependant, l'influence des Belsky et du métropolite, qu'augmente tout à coup une invasion des Tatars, réveille le patriotisme des nobles, rétablit quelque ordre, et rend au jeune Iwan un instant de dignité. Mais le danger fini, les Schouïsky reparaissent ; ils surprennent Moscou au milieu de la nuit, et s'emparent du palais ; ils poussent leur brutale irruption jusqu'au lit de leur jeune maître, qu'ils font passer subitement du calme d'un profond sommeil à toutes les palpitations de la terreur.

Ils arrachent violemment de ce refuge le métropolite qu'ils maltraitent, qu'ils cassent, qu'ils remplacent, et le prince Belsky qu'ils égorgent. Iwan les implore, ils dédaignent ses prières qu'ils couvrent de leurs vociférations ; s'il ordonne, ils se plaisent à désobéir ; s'ils lui voient regretter sa mère, jadis leur victime, leurs moqueries tournent en ridicule sa piété filiale.

Son jeune cœur s'ouvre-t-il aux douces et vives amitiés de l'enfance, ils le déchirent, ils en arrachent l'innocent objet. Au milieu d'un conseil, ils apostrophent grossièrement Vorontzof, qui leur fait ombrage ; ils se précipitent sur lui comme des forcenés, l'accablent de coups, et déchirent avec leurs pieds les vêtemens du métropolite, qui. touché des supplications du Grand-prince, les imploie pour le jeune boyard qu'ils veulent immoler.

C'est au travers de ces horreurs qu'Iwan atteint enfin sa quatorzième année. La scène change alors, mais seulement de personnages. Les Glinsky, parens d'Iwan, ont préparé cette révolution de cour. Tout à coup, au milieu d'une chasse, une parole de colère qu'ils ont dictée au Grand-prince foudroie l'insolent Schouïsky, et tous se ruant aussitôt sur ce boyard, le saisissent et le jettent aux chiens qui le dévorent.

Mais sa tyrannie lui survit ; elle continue au nom du prince. Les Glinsky le poussent à leur tête dans cette voie de sang et de pillage. Ils le laissent abuser de sa liberté nouvelle. Il la prodigue dans un vagabondage sans motif, au

travers de ses provinces forcées à le défrayer, qu'il ruine de sa dispendieuse présence, et qu'il étonne de ses caprices. Là, ses indignes parens le poussent à punir sans raison, à récompenser sans mesure, assouvissant les uns de ce qu'il confisque aux autres. Ils lui apprennent à ne se croire maître que lorsqu'il frappe, quand il fait torturer à ses yeux les supplians dont la prière l'importune.

Les infâmes se servent de sa jeune main pour massacrer leurs ennemis. Leur lâche complaisance applaudit à ses jeux cruels, quand il se plait àtorturer les animaux sauvages, à précipiter du haut de sa demeure les animaux domestiques ; enfin à renverser les vieillards, à écraser sous les pieds de ses chevaux les femmes et les enfans de Moscou, dans ses courses désordonnées.

Ces bouillonnemens, cette fermentation de l'effervescente jeunesse d'un tyran, duraient depuis trois années, quand un jour il se réveille environné dans Moscou des feux d'un horrible incendie et des clameurs de la révolte.

Iwan n'a que dix-sept ans. La terreur a été la première sensation de son enfance; long-

temps oppressée de son poids, sa première jeunesse vient de se plaire à s'en débarrasser sur tout son peuple ; et voilà cette terreur qui rejaillit sur lui de toutes parts en brandons enflammés, en cris menaçans, et avec le sang des Glinsky, que le peuple furieux vient de mettre en pièces.

Au milieu de ce bouleversement, Sylvestre, un moine, un de ces inspirés qui parcouraient alors la Russie, et osaient, comme les prophètes juifs, ou comme les derviches, s'attaquer même aux souverains, apparaît au jeune despote épouvanté. Il s'approche, l'Évangile à la main, l'œil menaçant, le doigt levé, et d'une voix solennelle, dans ces flammes, ce sang, ces cris furieux, dans ces membres de ses parens déchirés, il lui montre le courroux du ciel, que ses passions ont enfin allumé. Il joint à ces menaces effrayantes l'infaillible effet de certaines apparitions alors surnaturelles ; et par là, ébranlant fortement cette ame faible, il s'en empare.

Alexis Adascheff le seconde ; tous les deux environnent le jeune tyran de prêtres et de boyards sages et habiles ; et soutenus par la jeune et vertueuse Anastasie, sa première et

nouvelle épouse, pendant treize ans ils font jouir la Russie d'un bonheur inespéré.

Tout alors s'apaise et s'ordonne ; l'armée est régularisée ; les strélitz, milice permanente de fusiliers, sont créés ; sept mille Allemands soldés et entretenus ; une répartition plus juste, plus égale de fiefs militaires, de service et de contingent de guerre, est accomplie ; tous les propriétaires de terres quelconques, comportant trois cents livres pesant de semence de blé, sont soumis à fournir un cavalier tout armé, ou son évaluation en argent ; une solde de guerre est établie, elle est même doublée par encouragement, pour ceux des enfans boyards qui fourniraient un contingent excédant le tarif ; les forces de l'empire s'en accroissent tellement, qu'elles sont dès-lors estimées à trois cent mille hommes. La présence du prince à ses armées y rétablit l'ordre, en même temps qu'elle y excite l'ardeur ; Kasan est encore une fois réduite ; le royaume d'Astrakhan conquis ; des forteresses qui tiendront en bride les Tatars s'élèvent, et quatre-vingt mille Turcs envoyés par Sélim II contre Astrakhan, périront dans les déserts qui l'environnent. Cependant, la grande pensée du

règne de Pierre-le-Grand, celle d'ouvrir à la Russie le commerce de l'Europe par la conquête des ports de l'Ingrie et de la Livonie, est presque réalisée; les cosaques du Don sont réunis à l'empire, et la conquête de la Sibérie par Yermack, l'un de ces nomades, se prépare.

Voilà pour la guerre; quant au reste, on remarque le projet d'éclairer la Russie conçu; cent vingt artistes demandés à Charles-Quint; une première imprimerie établie; Archangel fondé, et le nord de l'empire ouvert au commerce de l'Europe.

En même temps, l'abolition des préséances de la noblesse commence; l'avidité du clergé est arrêtée dans ses accaparemens de toutes les propriétés territoriales: ces prêtres sont corrigés dans leurs mœurs, dans leurs pratiques encore tout empreintes de paganisme, et la tolérance d'Adascheff repousse les cruautés que la superstition leur inspire.

Enfin, les lois sont revisées dans un code nouveau. Jusque-là, des gouverneurs avaient exercé la justice; ils se soldaient eux-mêmes au moyen de droits judiciaires qu'ils réglaient arbitrairement. Adascheff et Sylvestre abolirent,

en 1556, tous ces droits, firent exercer gratuitement la justice par les vieillárds et notables de chaque lieu, et établirent enfin un impôt universellement réparti, que des préposés du fisc durent percevoir.



## CHAPITRE VII.

L'HEUREUX ascendant d'Adascheff dura treize ans. Toute la gloire des cinquante années du règne d'Iwan IV est renfermée dans ce court espace: elle appartient à ce ministre. Iwan lui-même, en 1563, l'atteste en le maudissant; car, à cette funeste époque, il semble que la mort de la douce Anastasie, et qu'une maladie violente du despote, aient bouleversé ses facultés mentales.

Une terreur salutaire avait comprimé sa férocité; une autre terreur la déchaîne. D'infâmes délateurs s'insinuent; ils imputent aux ministres qu'ils veulent remplacer, la mort de la czarine, l'insubordination des boyards, qu'il disent près d'éclater; et, faible comme la férocité, le superstitieux Iwan se persuade qu'Adascheff et Sylvestre n'ont pu régner si long-temps sur son esprit, que par des maléfices.

Enfin, dans une lettre encore existante, l'in-

sensé les accuse, comme d'une longue suite d'attentats, de tous les bienfaits dont la Russie lui attribuait la gloire; car le barbare écrivait; ses lettres et beaucoup de ses discours sont même remarquables. Comme la plupart des insensés, parfois ce frénétique étincelait d'un esprit qu'il étalait en sophismes, se piquant d'instruction, et rencontrant souvent d'heureux raisonnemens.

Dans ses actions, on pourrait de même voir parfois dominer une profonde astuce. En 1566, prêt à commencer une guerre dangereuse, il rassemblera des états généraux composés de trois cent trente-neuf membres, prêtres, nobles, bourgeois et marchands. Il leur soumettra ses négociations avec la Pologne au sujet de la Livonie; il leur montrera l'importance de conserver ce débouché au commerce russe; il se fera déclarer par les évêques qu'il ne leur appartient pas d'oser donner des conseils à leur czar; par les nobles, qu'ils sont prêts à verser tout leur sang pour lui; par les bourgeois et marchands, que toutes leurs richesses lui appartiennent.

Mais déjà, les modernes Sénèque et Burrhus de ce Néron du Nord avaient éprouvé une destinée semblable à celle des deux sages ministres

du Néron de Rome; dès-lors, ivre de sang, égaré de terreur, la vie du tyran moscovite n'est plus qu'un long crime, une folie furieuse dont toutefois on aperçoit le principe, et dont, au milieu des écarts d'une imagination ardente et désordonnée, on peut démêler et suivre l'idée fixe. C'est un instinct de despotisme de droit divin héréditaire, inné, que trouble la peur; ce sont dix-sept années de terreur, reçue ou rendue sans mesure dans son enfance et sa première jeunesse, qui l'emportent sur treize années d'efforts contre nature. Il semble voir un jeune tigre qu'on a tenté d'apprivoiser, et qui retourne avec une horrible ardeur à ses premières inclinations.

Déjà, en 1552, à la prise de Kasan, sa passion avait percé. Apostrophant les grands qui l'entouraient : *Enfin*, s'était-il écrié, *Dieu m'a préservé contre vous!*

Toutefois, Adascheff l'avait contenu dix ans encore; mais, en 1563, cette première terreur, dont les grands ont frappé son enfance, est comme un fantôme effrayant qui se réveille en lui; désormais, ce mauvais génie sera toujours présent à sa pensée. Bientôt la puissance de

Sigismond, qui réunit alors la Lithuanie à la Pologne, et qui lui dispute la Livonie, celle du grand Étienne Battori, successeur de Sigismond, dont Iwan sent la main vigoureuse, aigriront sa tremblante et folle fureur; le soupçon de la connivence de ses sujets avec ces princes augmentera sa frénésie.

Dans cette fièvre ardente et continue de vingt-trois années, les Russes comptent six redoublemens; dès le premier, que provoque la fuite en Pologne du prince Kourbsky [1], il accuse ce prince du projet de se rendre souverain d'Iaroslaf : il ne conçoit pas que, sans craindre de perdre son ame devant Dieu, ce sujet ait osé lui dérober sa tête.

Il récrimine sur les attentats des boyards pendant sa minorité; ce souvenir l'offusque, l'impression en est ineffaçable ; et l'insensé, croyant voir une vaste conspiration des grands sans cesse ourdie contre son pouvoir, se retire au loin dans Alexandrowsky, forteresse entourée d'une sombre forêt, digne repaire de tyrannie. L'imagination du poète moraliste, dans sa des-

[1] *V.* les lettres d'Iwan et celles du prince Kourbsky.

cription du despote de Tyr, n'a point approché de cette réalité.

Celui d'Alexandrowsky, dont la peur fait trembler tout son empire, dénonce au clergé et au peuple les crimes des grands pendant sa tutelle, les projets nouveaux que son égarement leur suppose contre sa vie et celle de son fils, et déclare enfin l'abandon que son cœur ulcéré fait d'un État rempli de tant de traîtres.

A cette lecture, le peuple, qu'en même temps l'astucieux despote a gagné par des flatteries, demeure consterné, éperdu ; il se croit abandonné : *Qui désormais pourra le défendre?* De leur côté, les prêtres, les grands, soit effroi que ce peuple leur inspire, soit esprit de servilité universelle, s'écrient : *Que leur czar a sur eux un droit de vie et de mort imprescriptible, qu'il les punisse donc à son gré; mais que l'État ne peut vivre sans maître; qu'Iwan est leur souverain légitime, celui que Dieu leur a donné, le chef de l'Église. Sans lui, qui conserverait la pureté de la religion ? qui sauverait des millions d'ames de la damnation éternelle?* Et tous partent, tous vont lui porter leurs têtes; ils en frappent la terre à ses pieds,

espérant le toucher de leurs gémissemens et le ramener par leurs prières.

Les lâches obtiennent ce malheur. Iwan reparaît dans Moscou ; mais, à son aspect, tous demeurent saisis d'étonnement. Leurs historiens peignent leur surprise. *Un mois seul,* disent-ils, *s'était écoulé depuis l'absence d'Iwan, et ils eurent peine à le reconnaître. Son corps grand et robuste, sa large poitrine, ses épaules hautes, s'étaient affaissés; sa tête, qu'ombrageaient d'épais cheveux, était devenue chauve; les restes rares et parsemés d'une barbe qui, naguère, faisait l'ornement de son visage, le défigurent. Ses yeux sont éteints; et ses traits, empreints d'une férocité dévorante, sont déformés.*

Les actes de son esprit répondent à ce désordre de son extérieur. Non content de se composer un service domestique, une cour et une garde toute nouvelle, il abandonne le palais de ses pères pour se construire, dans Moscou même, une autre forteresse ; puis il chasse tous les habitans des rues adjacentes, pour y placer ses satellites. Bientôt, il donnera à ceux-ci les douze mille propriétés les plus voisines de sa

capitale, en en dépouillant, au milieu de l'hiver, les anciens possesseurs. Inquiet encore après tant de précautions, la crainte de Dieu, jointe à celle des hommes, car le monstre a toutes les peurs, lui fera fuir Moscou, et il retournera dans Alexandrowsky se faire moine avec trois cents de ses sicaires.

En même temps, il abandonne aux boyards tremblans, l'administration de l'empire; il les nomme, par dérision, *boyards de la commune,* ne gardant que la puissance militaire, celle qui frappe. Et pourtant sa pusillanimité, qui s'étend à tout, couvre de honte les drapeaux russes, jusque-là vainqueurs des Tatars et des Turcs. Dans cette troisième partie de son règne, Moscou et plusieurs centaines de milliers de Moscovites sont encore brûlés par les Tatars.

L'insensé qui a dit aux Russes : Je suis votre Dieu comme Dieu est le mien; dont le trône, comme celui du Tout-Puissant, est environné d'archanges ailés, et qui fait marcher des armées de trois cent mille hommes et de deux cents canons contre ses ennemis, tremble aux menaces du khan de Crimée. Une incursion de Sibériens l'effraie; il ne se rassure qu'en appre

nant qu'Yermack, un brigand, et six cents cosaques ses complices, soldés par un marchand, et fuyant la rigueur des lois russes, ont suffi pour soumettre à ses lois ce nouvel empire[1].

Mais c'est surtout la colère de Battori qui l'épouvante; il envoie porter à ce prince ses lâches soumissions, ses supplications abjectes; il s'offre même, dans ses ambassadeurs, aux injures et aux coups dont il plairait à ce roi de Pologne de déshonorer la Russie et son czar.

Cependant, la Suède a enlevé l'Esthonie à ce vil tyran, tandis que Battori lui arrache la Livonie. Dès 1556, ces provinces, près d'être conquises par l'habileté d'Adascheff, s'étaient réfugiées, l'une sous le sceptre suédois, l'autre dans les bras de Sigismond-Auguste de Pologne; et Kettler, dernier grand-maître des chevaliers

[1] Cet Yermack montra, tout vivant, en lui le rapprochement qu'on a fait tant de fois du conquérant et du malfaiteur. Cosaque méprisé, détestable chef de brigands, tant que son génie fut restreint dans sa patrie, et conquérant admiré, dès qu'il fut libre d'étonner les hommes en accomplissant au-dehors et en grand, les mêmes actions qui l'avaient avili, quand il les avait commises au-dedans et en détail.

porte-glaives, ne s'était réservé que la Courlande et le Sémigale.

C'est alors que Battori [1] (1581) ne daigne répondre aux nouvelles supplications du czar, rampant devant lui, qu'en le traitant de faussaire qui altère les articles des traités, de monstre qui torture ses sujets. *Où êtes-vous donc, dieu du pays des Russes, comme vous vous faites appeler par vos malheureux esclaves?* Puis il termine cette lettre injurieuse par la proposition d'un combat singulier; mais Iwan, dont il vient de chasser les ambassadeurs, ne répond que par de nouvelles génuflexions.

Enfin, quand, selon l'expression de l'historien russe, *ce lâche prince, dont l'ame est dégradée par la tyrannie*, a réuni trois cent mille hommes, il n'ose les commander; s'il marche, c'est au-devant du jésuite Possevin, envoyé de Rome, à qui il dérobe frauduleusement son intervention près de Battori, en le leurrant de la conversion des Russes au catholicisme.

Toutefois, ce long effort contre les chevaliers porte-glaives est remarquable; son but, alors

[1] *V.* la correspondance de ces deux princes.

avoué [1], était de donner à la Russie des débouchés sur la Baltique et des moyens de communication avec l'Europe. Son résultat fut de faire tomber ces provinces maritimes entre des mains plus redoutables ; mais, quoique cette grande pensée appartienne au ministre d'Iwan, et sa déplorable fin à Iwan lui-même, on doit surtout attribuer à cet effort, l'admiration, tant reprochée depuis, au plus grand prince des Russes pour leur plus grand monstre.

Enfin, le germe de cette terreur, dont les premières années de ce tyran furent imprégnées, se développant de plus en plus, tantôt il se crée des fantômes de voiévodes révoltés, prêts à le livrer aux Tatars, et il fuit loin de ses armées, qu'il redoute ; tantôt il se figure encore ses boyards prêts à soulever tout l'empire, pour le renverser sur lui et l'écraser de tout son poids. Alors, ce ne sont plus, à ses yeux, des citadelles, des couvens fortifiés, qui pourront le sauver, c'est une île au-delà des mers qui, seule, lui semble être un refuge assuré ; et c'est à Élisabeth d'Angleterre qu'il n'a pas honte de demander cet asile !

[1] Karamsin, vol. IX, page 439.

Mais n'est-ce donc point assez? était-il même nécessaire que l'esprit de l'histoire enregistrât cette longue suite de dégoûtans symptômes d'une si déplorable monomanie? aberration trop commune dans ces États despotiques, où la tête tourne aux hommes exposés à des transitions trop fortes, trop subites, et à des élévations sans mesure. Faudra-t-il encore ensanglanter ces pages, en décrivant les horribles redoublemens d'une frénésie si évidente?



## CHAPITRE VIII.

Au-dedans, tout avait ployé, et cependant l'abjecte soumission dont Iwan IV est entouré ne le rassure pas; son cerveau, blessé par les violentes émotions de son enfance, et sa conscience de tyran, lui rendent le fantôme d'une guerre *du bien public* toujours présente. Les strélitz ne lui ont pas suffi; il s'est formé une nouvelle garde de six mille élus[1], c'est-à-dire d'espions, de délateurs et d'assassins, prêts à massacrer tous ceux des grands auxquels il suppose le moindre souvenir d'une ancienne indépendance.

Il a pris ces gardes dans la classe inférieure, pour être sûr que l'envie leur ferait partager sa haine.

Il donne à ces bourreaux les biens de leurs victimes, et fait ainsi passer la notabilité et la

[1] Les opritchinikis.

noblesse, des mains de ceux qui, depuis longtemps possesseurs, avaient des préjugés, des prétentions et des habitudes quelconques, à des gens tout nouveaux, sans principes, sans préjugés même, et trop heureux de se plier à tout pour être riches.

Dans son premier accès de rage, plusieurs grands boyards du sang de Rurick ont péri décapités, empoisonnés ou empalés; leurs femmes, leurs enfans, ont été chassés à coups de knout dans les forêts, qu'ils ont remplies de leurs cris, et où ils ont expiré sous le fouet. Dans un second accès, il marche en conquérant contre Novgorod soumise; et, s'imaginant imiter, surpasser même la victoire de son grand-père, il y perce de sa lance une foule de malheureux habitans qu'il a fait entasser dans une vaste enceinte; puis, quand la force manque à sa fureur, il livre ce qui reste, à ses élus, à ses esclaves, à ses chiens, et aux glaces entr'ouvertes du Volkof, où, pendant plus d'un mois, ces infortunés sont engouffrés chaque jour, par centaines.

Alors, déclarant sa justice satisfaite, il se retire, en se recommandant sérieusement aux

prières de ceux qui survivent, et qui n'ont garde de manquer à ce commandement de leur dieu terrestre.

Twer, Pskof éprouvent aussi sa présence; Moscou le revoit enfin, et, le même jour, des brasiers ardens, d'énormes chaudières d'airain et quatre-vingts gibets couvrent la place publique. Cinq cents nobles des plus illustres, déjà brisés de tortures, y sont traînés; les uns y sont massacrés aux cris de joie de ses sauvages satellites; le plus grand nombre y expire, longuement déchiqueté par les couteaux des courtisans du monstre moscovite.

Les femmes ne sont pas plus épargnées; Iwan les fait pendre aux portes de leurs demeures; il force leurs maris de n'y rentrer et de n'en sortir qu'en passant sous les cadavres de leurs compagnes, jusqu'à ce qu'elles tombent sur eux en pourriture.

Ailleurs, ce sont des maris, des enfans qu'on attache morts aux places qu'ils occupaient à la table domestique, et leurs femmes, leurs mères, que l'on contraint de s'asseoir plusieurs jours de suite en face de ces restes chers et inanimés.

Les chiens et les ours, que ce fou furieux

fait lâcher par plaisir sur le peuple, sont chargés du soin de nettoyer la place publique des corps mutilés qui l'encombrent [1]. Chaque jour il invente de nouveaux supplices que sa tyrannie, blasée par tant d'excès, trouve insuffisans. Bientôt il lui faut des fratricides, des parricides ! Basmanof est forcé de tuer son père ; Prozorovsky, son frère ! Le monstre fait ensuite noyer huit cents femmes ; et fouillant avec une atroce cupidité les demeures de ses victimes, il force, par d'affreuses tortures, ce qui reste de leurs parens, à lui montrer les lieux où sont cachés leurs trésors. Ces confiscations, jointes à des monopoles, à des impôts, à des conquêtes, accumulent dans son palais les richesses de l'empire et des Tatars. Il y joint celles des Livoniens, qu'il pille sans les conquérir.

Dans ses longues et infructueuses guerres contre les chevaliers porte-glaives, d'horribles supplices ont marqué ses succès passagers. La courageuse résistance que l'ennemi lui oppose lui paraît une révolte, et il fait jeter dans des

[1] Selon les Annales de Pskof, il y avait eu, à Novgorod seulement, soixante mille victimes.

chaudières brûlantes, ou embrocher à des lances et rôtir tout vivans ses prisonniers, sur des brasiers que lui-même attise.

L'impudique se mettant au-dessus de toutes les lois, épouse sept femmes; sa belle-fille elle-même est forcée de le fuir, épouvantée de sa lubricité. Pour comble d'usurpation, il prend l'air d'un inspiré[1], et jusqu'aux dehors que notre courte imagination prête à la Divinité; il se fait dieu dans l'esprit de ses peuples. Tout ce qui vient de sa main, coups, blessures, jusqu'aux traitemens les plus avilissans, est reçu avec résignation, avec adoration. Dieu et le Czar ne sont plus séparés dans l'aveugle et servile soumission de ces peuples : leurs dictons proverbiaux l'établissent ainsi, et à l'influence des choses et des hommes, se joint celle des mots, dont la force est plus durable qu'on ne pense.

Enfin, dans une humble supplique que lui adressent ses sujets les plus fidèles, sa frénésie voit encore une conjuration de boyards, dont le premier de ses trois fils, et le seul capable

1 *V.* sa lettre à Battori.

de lui succéder, serait le chef ; l'insensé, transporté de rage, renverse à ses pieds, d'un coup d'épieu, cet espoir de sa race, pour expirer lui-même bientôt après, dévoré de regrets sans remords, et en ordonnant de nouveaux supplices.



## CHAPITRE IX.

Cependant, tout est courbé, tout est écrasé sans retour au pied de ce trône sur lequel suffisent, après lui, un moribond et un enfant en bas âge : l'un est Fœdor ; l'autre, Dmitry : tous deux sont ses fils. Il est vrai qu'un premier ministre, qu'un fils de Tatar, que Boris Godounof enfin, qui gouverne pour le premier, se défait du second, et succède à son maître.

Car ce n'est point à la noblesse, c'est au ministre seul qu'il faut attribuer cette révolution qui éteignit la race d'Iwan dans son successeur. Ce ne fut pas une révolution, mais une intrigue de cour, comme celles de Constantinople au temps du Bas-Empire.

Iwan ne vit pas que ce qui l'avait préservé pendant sa minorité, était l'existence de la haute noblesse. Si Schouïsky, l'oppresseur de son enfance, n'avait pas craint des prétentions égales aux siennes, il se serait fait couronner. En nivelant tout, autour de lui, Iwan renversa tout ce

qui pouvait gêner les vues d'un premier ministre. Cet intervalle immense de terreur entre le trône et ses sujets, fut un champ libre à l'ambition d'un visir qui y restait seul avec le prince.

Aussi, Fœdor se trouvant faible, eut-il son ministre pour successeur, et la race de Rurick finit en lui.

Car c'est le danger du despotisme pour le despote, que l'autorité qu'il confie est nécessairement despotique comme la sienne. Elle l'est même plus ; et le ministre, à cause des dangers soudains qu'il court, est forcé d'être doublement despote pour son souverain et pour lui. Ainsi, par cette raison que le despote ne serait point despote sans terreur, son ministre ne serait pas ministre sans une plus grande terreur.

Dans cet état de choses, qu'un despote se trouve faible, et qu'un enfant soit le seul obstacle à l'ambition de son ministre, n'est-ce point un hasard si la dynastie ne s'éteint point en lui ?

C'est ce qui arriva sous Fœdor, et ce qui mit Boris Godounof sur le trône : car enfin, qui pouvait s'y opposer? les princes du sang des

autres branches? Ils avaient été confondus dans la noblesse! La noblesse? elle était écrasée! Le clergé? il lui fallait avant tout de l'ordre et un maître! Les grands du jour? c'étaient des êtres éphémères, créatures du ministre! L'armée, la garde? c'est encore, en pareil cas, le ministre qui la paie, la compose et la commande! Le peuple? eh, que lui importe! il n'a point connu ni senti le despote; ce sont des révolutions de cour, qui n'arrivent pas jusqu'à lui! C'est l'affaire des grands.

Voici donc l'histoire d'une noblesse et d'une dynastie terminée, comme elle le sera souvent, par celle du despotisme.



# LIVRE CINQUIÈME.

## CHAPITRE I.

Ce caractère de despotisme et de servitude est profondément gravé chez les Russes. Il y a toujours une cause principale au caractère distinctif d'une nation. Le bien qui résulte d'une institution mène toujours un peuple à en adopter l'esprit, à en abuser ou à se plier à ses abus. Une religion ennemie a subjugué l'Espagne; c'est par la religion que l'Espagne s'en est affranchie, et le fanatisme règne encore en Espagne. Un despotisme étranger, celui de l'Asie centrale réunie, a enchaîné la Russie faible par l'anarchie; c'est par la concentration du pouvoir que la Russie a recouvré son indépendance, et le despotisme s'est établi sans obstacle en Russie.

Mais il y a d'autres causes particulières de

despotisme dans cet empire. L'étendue et la dépopulation y nuisent à l'ensemble; elles empêchent, avec le climat, les rassemblemens longs et considérables; elles font sentir la faiblesse par l'isolement, elles entretiennent l'aveugle et crédule ignorance, en interceptant la communication des idées; elles font que, voyant peu, l'on n'y peut juger, faute d'objet de comparaison; ce qui ne laisse qu'un petit nombre d'idées, auxquelles on tient d'autant plus, qu'alors l'habitude y est plus forte par un retour continuel.

Ainsi, sans aucune de ces relations qui éclairent, les Russes d'alors ne pouvaient pas se faire d'opinion publique; il fallait qu'ils la prissent à la cour du Grand-prince; c'était leur oracle, ce fut leur despote.

Toutes ces causes, si favorables au despotisme, avaient destiné de tout temps les Russes à l'esclavage.

Toutefois, on croit en apercevoir quelques autres. La guerre dernière a fourni de nombreuses preuves à l'opinion de Montesquieu sur l'insensibilité physique des Russes. Cette grossièreté de sens de la classe inférieure ne peut pas être exclusivement particulière à leurs

corps, à cause de cette union intime du corps et de l'ame, qui est la vie. Or, quel sentiment demande à l'ame plus de sensibilité, de susceptibilité, d'irritabilité, que l'indépendance ? C'est pourquoi un climat tempéré veut, en général, un gouvernement tempéré. N'est-ce pas dans nos climats tempérés, où cette irritabilité morale et physique se trouve le plus également balancée, que la liberté s'est établie et maintenue le plus long-temps? En Afrique et dans l'Inde, où un climat extrême produit les mêmes effets physiques qu'en Russie, on retrouvera la servitude.

Et puis, si Rurick-le-Grand n'avait pas été despote, de ce despotisme militaire qui suit la conquête, les Grecs et surtout les Tatars, auraient bien appris à ses successeurs à le devenir. C'est pourquoi l'ascendant militaire des chefs varègues, qui n'avait pas pu se naturaliser à Novgorod, s'établit sans obstacle dans le Sud, que l'oppression asiatique avait préparé au gouvernement militaire, qui descendait du Nord.

A toutes ces causes favorables au despotisme, les Grands-princes de Moscou joignirent leur machiavélisme.

Mais dans cette histoire de l'esclavage, quelques traits de la figure morale de ce peuple à cette époque deviennent nécessaires.

Après ce qui a été dit, on s'étonnera peu que les Russes d'alors fussent enclins à la dissimulation. Ils y avaient été portés par un long esclavage, par l'habitude de cacher leur gain, pour qu'il ne leur fût pas enlevé par leurs maîtres.

Ils étaient intéressés et fraudeurs, parce qu'ils étaient pauvres, parce que la plupart avaient à racheter leur liberté, et que tous les moyens leur paraissaient bons pour se procurer de quoi faire l'acquisition d'un droit si naturel.

Les prêtres, seuls instituteurs d'alors, étaient trop grossiers pour inspirer de la moralité. Le peuple ne recevait donc aucune éducation, pas même celle de l'exemple; car les nobles, de tout temps celui des peuples, étant environnés d'esclaves dès leur berceau, ne se trouvaient guère plus civilisés que le reste.

Pour se faire une idée de l'ignorance des Russes sous Iwan IV, il faut les voir se persuader, parce qu'on venait, dans le seizième siècle, chercher leurs blés, leurs bois, leur chanvre et

leur caviar, à Saint-Nicolas et à Archangel, que leur pays était le grenier, le chantier de l'Europe, et que, sans eux, l'on y mourrait de froid et de faim. Il faut encore les voir s'imaginer être le peuple le plus instruit de la terre, quand l'astronomie, l'anatomie et la plupart des sciences, leur paraissaient des arts *diaboliques;* quand il n'y avait pas même trois de leurs prêtres qui sussent le grec; quand ils ne savaient compter que par des boules enfilées, et quand des peaux de bêtes étaient encore la monnaie courante. C'était là qu'un noble se faisait remplacer par un de ses serviteurs pour la peine corporelle infligée au parjure, et que devant le Czar et à lui-même, on osait dire : *Tu mens,* sans croire injurier; car les injures étaient punies par des amendes, par des coups, par l'exil; les duels judiciaires n'ayant point encore introduit ces autres duels, qu'ailleurs l'honneur exige.

Pour des gens si grossiers, les peines étaient grossières, et les supplices affreux, faute de mœurs et d'honneur.

Des coups de fouet et une flétrissure publique punissaient le péculat; mais on rentrait en place

en sortant des mains du bourreau; ce qui perdait d'honneur la place, et ôtait le déshonneur à la punition, ou plutôt ce qui supposait un manque d'honneur général.

L'usage des Grands-princes de choisir leurs femmes au milieu des filles de la noblesse réunies; l'esclavage des prisonniers de guerre; les longues méridiennes; le respect, le goût pour l'embonpoint; le silence absolu devant le Czar, tel qu'au dire d'un étranger, en fermant les yeux au milieu de la cour la plus nombreuse, on eût pu se croire dans un désert; les bazars; le pugilat; les pleureuses louées pour les enterremens; l'habit long, qui peut convenir aux Asiatiques, la douceur de leur climat invitant à la paresse, que ce vêtement favorise; les longues barbes; l'habit de moine dont Iwan IV, ainsi que plusieurs de ses prédécesseurs, se fit revêtir à sa mort; enfin la composition de sa cour, à la fois si grossière et si somptueuse; tout cela montre que cette nation n'avait pris des Grecs et des Tatars que ce qu'il était le plus facile d'en acquérir; des usages, des préjugés et des vices.

Ces mêmes usages avaient exclu les femmes de

la société, ce qui pourrait motiver le sodomisme dont on accusait jadis les Russes. Mais qui oserait donner une cause naturelle à une horreur contre nature! Il faut chercher ailleurs, et plus bas, la source impure d'une telle dépravation dans une nation si neuve encore. On la trouve dans la grossièreté de ses usages; et c'est ici que le rapprochement d'une extrême civilisation à une extrême barbarie se fait vivement sentir. Quand on voit l'adultère, l'inceste, le sodomisme, tristes résultats de la mollesse, du luxe et des imaginations dépravées de nos vieilles capitales, exister de même dans ces tanières enfumées, où, pendant de si longues nuits, étaient entassées pêle-mêle des familles entières, on s'indigne sans s'étonner.

Il n'existait donc pas de société, du moins comme nous l'entendons, puisque les femmes, qui en font le lien, en étaient bannies. Pourtant, comme on ne savait ni lire ni écrire, il fallait bien se communiquer de vive voix. On se rassemblait donc tous les jours à midi sur les places publiques : c'était là que les affaires se traitaient, que les nouvelles se transmettaient, et que s'achevait l'éducation de la jeunesse.

Mais la tyrannie inquiète d'Iwan IV détruisit encore cette coutume : il glissa des délateurs entre tous ces liens. Avant le règne de ce furieux, les Russes disaient : *Si je manque à ma parole, qu'il m'en arrive honte*. Et le monstre éteignit ce qui restait de ce grossier honneur des premiers temps.



## CHAPITRE II.

C'EST ainsi que tout, dans l'histoire russe, nous ramène à l'histoire du despotisme.

Par une horrible conséquence du principe de cet odieux gouvernement, il s'établit que tous les individus d'une famille devaient être enveloppés dans le supplice d'un seul de ses membres.

Par une autre conséquence, tout sujet qui dépassait les frontières, devenait un traître qui osait se mettre hors de la portée du prince, en dehors de cette terreur, principe unique du gouvernement; c'était un esclave fugitif, un réfractaire! C'était bien plus encore; sortir de cette terre sainte, n'était-ce pas manquer à son Dieu, puisque alors on respirait l'infection de ces religions ennemies, dont le sol sacré de la Russie était environné, et qu'on allait se mêler à ces mécréans, dont le seul attouchement était une souillure?

La superstition religieuse et celle du pouvoir

étaient donc l'opinion publique d'alors ; elle repoussait dans le despotisme tous ceux qui auraient voulu en sortir ; il n'y avait pas d'asile contre lui ; il était partout. Un père était tout aussi despote dans sa maison de bois que le czar dans l'empire. C'était une chaîne générale ; et du grand au petit, de l'aïeul à ses derniers enfans, un enchaînement universel de despotes et d'esclaves.

En effet, il y avait une loi qui permettait aux pères de battre de verges leurs enfans, et de les vendre quatre fois. Les fils étaient donc esclaves de leurs pères. On naissait esclave ; l'esclavage se montrait partout. Les femmes russes étaient esclaves plus qu'en Asie, d'un esclavage moins resserré sans doute, mais plus barbare ; aucune loi ne les protégeait contre les violences de leurs maris, qui, tels que des sauvages, exerçaient souvent sur elle le droit du plus fort, au gré de leur caractère, de leurs passions ou de leur ivresse.

On retrouve dans les lois russes d'alors, contre celles qui tuaient leurs maris, la même cruauté que dans les lois des Romains contre ceux de leurs esclaves qui avaient tué leurs

maîtres. Une position pareille avait amené des précautions semblables.

De l'esclavage des femmes, on doit inférer celui des hommes ; car l'esclavage d'un sexe suppose celui de l'autre.

Une autre loi autorisait à se vendre soi-même. Il fallut bien que tous ceux qui furent ruinés par la guerre civile et par les Tatars, se vendissent pour vivre. Cependant, cette loi, en prouvant l'esclavage, prouve une sorte de liberté ; car il fallait bien avoir sa liberté pour en pouvoir ainsi disposer.

Or, si l'on nous disait : Il existe un pays où les prisonniers de guerre sont esclaves, où les débiteurs insolvables sont donnés comme esclaves à leurs créanciers, où le pauvre se peut vendre au riche, où les pères ont le droit de vendre trois et quatre fois leurs enfans ; si l'on ajoutait qu'une seule classe y peut être propriétaire ; qu'elle est dévouée par sa nature, l'usage et la nécessité, au métier des armes ; qui de nous ne s'écrierait que, dans un certain laps de temps donné, ce pays ne doit être composé que de nobles et de serfs ?

Et si l'on répond qu'un tel pays a existé, et

que, néanmoins, pendant six siècles il eut toujours un tiers état, qui ne jugerait alors que l'existence vague de cet ordre n'a dû sa conservation qu'à des circonstances de localité, à l'intérêt des princes, à la faiblesse des nobles, et à ce que l'esclavage de la glèbe n'y fut point alors imaginé?

En effet, ce peuple, libre d'abord par sa division en peuplades jusque vers la fin du neuvième siècle, était encore libre au temps de Vladimir-le-Grand, par sa réunion dans des villes dont plusieurs étaient commerçantes, par l'énorme étendue du pays et le petit nombre des conquérans, parce que les chefs de ceux-ci avaient conquis, non pour piller et passer, mais pour s'établir, et que dans beaucoup de villes, comme Novgorod, c'était en alliés et en protecteurs qu'ils s'étaient introduits.

On sait encore que l'avantage de la civilisation, dans plusieurs de ces villes, était du côté des vaincus. Enfin, les mœurs simples d'alors établissaient de fréquens rapports entre le prince et ses sujets, tels que des fêtes communes, des repas publics où tous étaient admis, et l'usage que tous prissent part aux délibérations intéressantes pour tous.

Les marchands y étaient considérés ; car, dans un pays sans industrie, sans rien de ce qui sert aux communications, ils étaient le principal lien, surtout avec l'étranger. Il fallait, d'ailleurs, avoir recours à eux pour tout ce qui manquait ; aussi, firent-ils toujours corps dans l'État. On les voit figurer dans les traités, dans les élections, dans les assemblées des villes, dans celles même de la nation ; on avait besoin d'eux à cause de leur nombre, de leurs relations et de leurs richesses.

On a vu les six siècles d'existence de la république guerrière et marchande de Novgorod. Pskof, suzeraine de douze villes, et Viatka, n'étaient pas moins libres ; il paraît même que, comme elles, chaque ville fondée avant la domination tatare avait ses boyards, dits de la commune ; son tissiatsky, chef de guerre nommé par les citoyens, marchant avant tous les boyards des princes, et même des Grands-princes [1]. Enfin, ses jugemens par jurés, et surtout sa cloche du vetché, ou assemblée du peuple, *voix du suprême pouvoir national, souvent séditieuse, et toujours chère aux Slaves*.

[1] Karamsin.

Une ancienne loi de Pskof constituait pour toujours les laboureurs de son territoire comme ses tributaires et ses ouvriers; car il semble qu'à l'exception de quelques onodvortzy, campagnards possesseurs de terres, il n'y avait de propriétaires fonciers que les gens de guerre, les marchands et les citoyens des villes.

Cependant, les paysans prolétaires étaient libres de la glèbe, et maîtres de se louer à qui ils voulaient, à vie ou à terme.

Ceci est fort à considérer; là surtout est la différence entre les temps féodaux du peuple russe et ceux du reste de l'Europe. Alors régnait partout le droit du plus fort. En Europe, les nobles l'ayant emporté sur les villes et les princes, la nécessité d'un ordre quelconque y établit la hiérarchie féodale, et les peuples des villes et des campagnes furent esclaves. Chez les Russes, les princes étant restés maîtres de villes puissantes, et les campagnes sans manoirs féodaux, les plébéiens furent protégés; il n'y eut point d'esclavage de la glèbe, point de serfs, mais des métayers, des hommes à gages; et dans les villes, un tribunal pour faire respecter leurs contrats.

Or, de cette liberté et de cette protection des cités, on doit conclure que les paysans abandonnaient sans cesse leurs champs, où ils étaient à la merci de tous les genres de guerre, pour venir se louer dans les villes et y chercher fortune; qu'alors ces villes furent singulièrement peuplées, sujettes à des agitations populaires, quelquefois appelées aux conseils et aux élections des princes; et que, dans les villes commerçantes surtout, la classe commerçante dut être souvent prééminente. Comment donc la liberté n'en est-elle pas résultée? car les cités furent, de tout temps, son berceau et son refuge.

Mais, trop séparées dans cette immense étendue, elles agissaient sans ensemble : quand on parle de la Russie, les mots de *distance*, d'*étendue*, de *dispersion*, reviennent toujours, et s'appliquent à tout.

D'ailleurs, le pays étant, en général, très-plat, offrait peu de ces positions de difficile accès qui plaisent à la liberté.

Ces cités, avec leurs murailles de terre et de bois résineux, ne pouvaient être des asiles bien sûrs. Voyez-les, au treizième siècle, presque

toutes brûlées par les Tatars; voyez, sous Iwan IV, les Polonais prendre toutes celles qu'ils assiégent en mettant le feu à leurs remparts. De telles villes, assez fortes contre leurs nobles, furent faibles devant leurs princes, et ne purent se passer d'eux.

On sait que le grand nombre de ces princes et la rareté des villes avaient fait de chacune d'elles un apanage, et que les fidèles qui entouraient chaque prince apanagé, lui formaient une garde permanente et redoutable. Le gouvernement municipal pouvait-il donc subsister long-temps en présence de ces princes?

Ajoutez ici un état de guerre perpétuel et le danger continuel de chaque cité, d'où vint la prépondérance du gouvernement militaire, qui, après le théocratique, est le plus absolu de tous. Il en résulta la perte de la liberté primitive dans les villes qui n'étaient point, comme Novgorod, à l'abri des guerres civiles par leur puissance, et des guerres nomades par une position hyperboréenne.

Concentrée dans cette grande Novgorod, la liberté primitive des Slaves y fleurit six siècles et demi, en dépit des princes russes, de leur garde et des Tatars.

C'est alors que, sous Iwan III, le despotisme originel des Grands-princes du sang de Rurick, accru du despotisme civil et superstitieux puisé en Grèce, hérite encore du sauvage et asiatique despotisme des Tatars ; tout, jusqu'à Novgorod la grande, achève de s'affaisser et de se niveler sous le poids de ce triple despotisme.

Enfin, sur cette terre, plusieurs fois conquise en masse et mille fois en détail, on ne retrouve au commencement du seizième siècle, après Iwan III, qu'un vainqueur et des vaincus ; c'est-à-dire, un maître et des esclaves.

Dans l'informe hiérarchie de ces esclaves, l'ordre même, seul côté supportable de la servitude, n'existe point : tant le hasard de la force et des circonstances a décidé de tout. Ce n'est que vers 1600 qu'on y imagine l'esclavage de la glèbe, quand il cessait dans le reste de l'Europe : complément de malheur par lequel il fallait peut-être passer pour sortir enfin de ce chaos ! Mal devenu indispensable, puisqu'il n'y avait plus de salut que dans la concentration de toutes les tyrannies en une seule ! Unique mesure qui, dans cet empire du mal, pût mettre le recrutement, l'impôt, enfin tous

les moyens de gouvernement, dans la main la plus intéressée au maintien de l'ordre et de la paix publique. Pendant cette paix s'accroîtront la population, ses moyens de communication, les lumières, les richesses, et tout ce qui amène naturellement, inévitablement, et enfin asseoit solidement la liberté des peuples.

Ce fut l'usurpateur Godounof, alors premier ministre de Fœdor, qui écrasa la Russie de cette dernière chaîne [1]. Dès-lors, il n'y eut même bientôt plus d'hommes à gages; le commerce tomba dans la main des esclaves des nobles, et les villes se remplirent de serfs.

On s'étonne que, dans cette patrie de l'esclavage, celui de la glèbe ait été si tard imaginé; mais ce pays ayant été plutôt soumis à une féodalité de princes que de nobles, il dut être de l'intérêt des princes contre les nobles de ne pas les rendre propriétaires de leurs paysans. D'ailleurs, cette institution ne put pas être transmise par les Grecs, qui ne la connaissaient point quand les Russes les imitèrent, et encore moins

[1] *V.* Tatitschef. — *V.* la loi de 1592 ou 1593; l'édit de 1597; — Karamsin, Divof, Weydemeyer.

par les nomades quand ceux-ci subjuguèrent la Russie.

Dire que tout alors était en désordre, c'est encore do nnerla raison de bien des choses.

Cependant, quand l'intérêt particulier et public eut dressé et affermi un seul trône sur les ruines des princes apanagés, et de la haute noblesse qui les remplaça, le prince, qui avait prise sur les nobles et les villes par leurs propriétés, ne sut où atteindre ce peuple de prolétaires si dispersés ; il fut forcé de rendre chaque propriétaire reponsable des paysans qu'il employait. Mais ces propriétaires ne puent répondre de gens qui n'étaient que volontairement à leurs gages, ni les représenter quand les besoins de l'État les requéraient : on voit, au commencement du quinzième siècle, l'administration paternelle d'un prince de Twer, attirer dans ses États la population des principautés voisines.

Ainsi, un mouvement continu el dans le peuple empêchait d'asseoir un recrutement et des impositions sur des bases fixes ; avec une telle mobilité, la création, par Iwan III, de ces trois cent mille enfans boyards petits t enanciers

avec charge de service militaire, et la répartition de l'impôt par charrue, auraient été d'un résultat bien indéterminé.

Aussi, lorsqu'après Iwan IV, le Grand-prince se vit une armée régulière, et ne craignit plus les nobles, devint-il de son intérêt d'établir l'esclavage de la glèbe.

Des Russes instruits ajoutent que Boris Godounof, gêné dans son usurpation par ce qui restait de grandes familles, sentit que la petite noblesse, jalouse, avide, et moins réunie, serait plus souple; qu'un des moyens de ce prince pour la gagner, fut d'assurer aux pauvres propriétaires qui la composaient, des cultivateurs que jusqu'alors les riches leur enlevaient facilement, et que ce fut là une nouvelle cause de l'asservissement à la glèbe.

On donne encore un autre motif à cette barbare institution. Les habitans du Midi furent toujours libres; cela, et le climat, attirèrent les paysans du Nord. Il paraît que les armées, en se retirant de Kasan et d'Astrakhan, y laissèrent beaucoup de soldats : de l'affluence dans les villes, de ces désertions ou migrations [1],

[1] *V.* Weydemeyer, Karamsin, etc., etc.

et du vagabondage, vinrent la dépopulation des campagnes, le brigandage et les famines. On arrêta de plus grands maux par un moindre ; l'esclavage de la glèbe rendit les seigneurs responsables de leurs paysans, et ceux-ci à la culture.



## CHAPITRE III.

---

Voila donc un ordre de l'État englouti par le despotisme : le clergé ne lui a point échappé davantage.

Nous avons vu, à l'époque de la renaissance du pouvoir suzerain, quelle fut la clairvoyance politique de ce clergé, dans son étroite alliance avec les descendans directs des Grands-princes moscovites.

On sait aussi quelles avaient été, depuis le dixième siècle, les immenses prérogatives de cet ordre, et pourtant son état constant d'infériorité devant la suprématie religieuse des Grands-princes, fut de tout temps un fait incontestable. Au milieu d'une foule de preuves historiques, on remarque, qu'en 1440, Byzance, près de tomber au pouvoir des Turcs, implore le secours de Rome ; le patriarche grec offre en échange son apostasie, et Isidore, un Bulgare, alors métropolite de la Russie, ose rapporter dans Moscou même sa soumission au

pape. Les Russes étonnés se taisaient ; car c'était à leur Grand-prince à décider de leur croyance. Mais lui, foudroyant le traître, précipite ce Grec apostat de son siége, et y fait monter un Russe fidèle.

La déposition de ces métropolites dépendait donc du Grand-prince ; plusieurs autres exemples l'attestent. On peut voir Dmitry Donskoï déposer, à la fin du quatorzième siècle, le métropolite Pimen ; et plus tard, un synode tenu par Alexis, père de Pierre-le-Grand, établit ce fait en principe.

Cependant, jusqu'en 1448, et à l'exception de six métropolites, tous ces chefs de l'Église russe avaient été Grecs ; l'élection de chacun d'eux avait même été achetée du patriarche de Byzance par de riches présens. Aussi, la querelle des investitures fut-elle essayée là comme ailleurs, mais elle y avorta.

A cette époque, le métropolitain Jonas se déclare indépendant de l'Église de Byzance. Cinq ans après, en 1453, l'empire grec s'écroule; le patriarche de Constantinople n'est plus que le sujet d'un Turc; et le pouvoir religieux du Grand-prince s'accroît encore de cet abaisse-

ment. Véritable chef du clergé russe, il en règle la discipline, il en réforme les mœurs par ses édits. C'est lui qui soutient contre les envoyés du pape des discussions théologiques : il soumet les terres de l'Église, comme les autres terres, à fournir un cavalier et un fantassin par cent arpens ; il puise à pleines mains dans les trésors des couvens. Bientôt, devant son caprice, toutes les places de l'église deviennent précaires ; il fait et défait à son gré les métropolites.

Enfin, en 1588, deux évêques grecs marchandent le pontificat de Byzance, que le grand-visir vend au plus offrant. Jérémie, l'un d'eux, vaincu dans cette honteuse lutte, accourt en Russie y puiser l'or nécessaire pour racheter ce patriarchat de la Grèce, et la déchéance de son rival : il paie ce vil et obscur triomphe qu'il doit aux libéralités du czar Fœdor, le dernier des Rurick, en lui vendant l'indépendance de l'Église russe, et le droit de posséder et de nommer en Russie un patriarche. C'est ainsi que cette suprématie religieuse vient, comme toutes les autres, se réunir dans une seule.

Toutefois, quand on se représente que, depuis plus de six siècles, il n'y avait eu dans ce

pays de ténèbres qu'une science, la théologie; qu'un livre, l'Évangile; qu'une seule corporation, le clergé; qu'une règle constante, une seule doctrine invariable, une seule discipline inflexible, celle de l'Église; on s'étonne que cette organisation au milieu du désordre, que cette création dans ce chaos n'ait point tout dominé.

Comment, en effet, ce clergé, avec la grande et profonde philosophie de sa religion, ses doctrines positives, absolues et si menaçantes, et ses formes imposantes, a-t-il toujours été soumis à l'autorité temporelle? Comment encore son autorité judiciaire, son influence superstitieuse, qui plusieurs fois éteignit dans les flammes et le sang des germes de schisme, et sa richesse si prodigieuse, qu'en 1570 il possédait les deux tiers des terres de l'empire[1], n'ont-elles point suffi pour le rendre redoutable au chef même de cet empire?

C'est que ce chef était aussi le sien; il réunissait les deux puissances; il présidait les con-

[1] V. *le Voyageur anglais*, l'édit de 1551, et les traités d'alors avec les Cosaques.

ciles. Car tel fut de tout temps l'esprit de la religion grecque. Constantinople, métropole religieuse des Russes, a toujours vu dans ses princes les vicaires de Dieu sur la terre. Ceci date des empereurs païens. Le pontificat était un de leurs principaux attributs : il en resta quelque chose aux empereurs chrétiens du Bas-Empire, leurs successeurs, dans leurs prétentions et dans l'esprit de leurs peuples ; sur quoi les Grands-princes russes et leur nation se modelèrent [1].

En effet, les évêques de Constantinople, toujours en présence et sous la main du maître, ne purent, comme les évêques de Rome, se faire de souveraineté ; en sorte qu'ils restèrent sujets au spirituel comme au temporel. Leur ambition se borna à se faire patriarches, puis à se rendre indépendans du pape ; mais ils n'y purent parvenir qu'en s'appuyant de leurs empereurs, en se plaçant derrière eux, et ils y restèrent.

Cela marqua bien plus bas encore, à leurs inférieurs les métropolites russes, leur place

[1] *V.* Gibbon, Condillac, etc.

au-dessous des Grands-princes. Au reste, sans cet exemple de leur chef étranger, leur modèle, il aurait bien fallu qu'ils s'y rangeassent. En Russie, l'obéissance aux fils de Rurick, aux princes du sang de saint Vladimir, était une religion presque aussi puissante que celle du Christ; ces descendans de sainte Olga, de saint Vladimir, de saint Alexandre Newsky, apôtres, fondateurs et martyrs de cette religion, en paraissaient à leurs peuples les véritables chefs.

Enfin, ce n'était que comme corps, que le clergé russe aurait pu être puissant devant son Grand-prince; or, les désordres intérieurs, l'étendue du pays, sa dépopulation, séparaient ses membres; de sorte que, manquant d'ensemble, il resta sans force politique.

Mais la principale raison du défaut d'ensemble de ce clergé, se trouve dans sa constitution intérieure. La religion grecque veut le mariage de ses prêtres: cela seul a suffi pour les empêcher de former, comme ailleurs, une seule et grande famille, puisque chacun en eut une à part. Ces mariages divisèrent en une foule de soins et d'intérêts particuliers cet intérêt com-

mun, cette ambition collective, cet esprit de corps, qui sans cela aurait été l'unique et constante occupation de tous ses membres.

De plus, ces popes, isolés et dispersés moralement, comme ils l'étaient matériellement par l'étendue du pays, avaient seuls le droit de confesser; tandis que les moines qui, célibataires, réunis, et formant un corps sans mélange hétérogène, auraient seuls pu abuser de ce droit si dangereux, en étaient privés.

Les évêques étaient, il est vrai, tous tirés des couvens, mais il y avait peu d'évêchés; d'ailleurs, dans ces temps de désordres et de guerres, dès que les monastères ne furent plus le seul refuge contre les Tatars, il y eut pour les grands peu d'avantage à se cloîtrer; et comme encore il fallait là quelque peu d'instruction, à quoi la noblesse se refusait absolument, ce clergé, si désuni, ne fut composé que de gens du peuple : ce qui le tint en déconsidération.

Faut-il donc être surpris, qu'un tel clergé ait suivi l'exemple d'esclavage que lui donnait le reste de la nation, et qu'après avoir tant contribué à l'élévation du prince, il ait manqué de force pour se soutenir devant lui.

## CHAPITRE IV.

Tel est l'esprit de l'histoire du clergé russe. Celui du peuple vient d'être esquissé; il est temps d'essayer aussi de se faire une idée de la noblesse russe dans tous ses âges, jusqu'à sa chute dans cet abîme d'esclavage marqué par le règne d'Iwan IV. Car c'est malheureusement dans l'histoire du despotisme que vient aboutir l'histoire de ces trois ordres.

A force de sonder les ténèbres de ces annales, les yeux s'accoutument à leur obscurité. On a donc pu entrevoir, dans le neuvième siècle, le commencement de cette noblesse, dont l'existence est si vague, qu'on sait à peine de quel côté la saisir.

C'étaient de terribles hommes que les Varègues! Ils conquirent toute la Russie d'Europe sous Rurick et ses premiers successeurs; et quand Vladimir et Iaroslaf chancelèrent sur leur trône, ce furent encore eux qui les y rétablirent.

C'est surtout d'eux que la noblesse russe tire son origine.

Le droit de guerre alors reçu, qui réduisait le vaincu à l'esclavage, et la nécessité où se trouve tout conquérant de ne compter que sur son armée, d'en dépendre, de la contenter, de l'intéresser à la conservation de sa conquête par des établissemens; enfin, l'impossibilité pour des barbares de gouverner un pays barbare, autrement que par une informe et grossière féodalité, tout cela fit que ces Varègues et les Slaves qui se soumirent à propos, et qui les secondèrent, se partagèrent le pays, en répondirent à leur chef, et furent des nobles.

Que des guerriers, des peuplades slaves ou ralliées, ou conquises, se soient dès-lors et depuis mêlées à ces conquérans, comment en douter? Mais il importe peu : la souche était scandinave, tout ce qui s'y greffait en prenait la sève : c'était comme ces corporations qui, sans cesse renouvelées, n'en conservent pas moins toujours le même esprit.

Cette noblesse, d'origine scandinave comme tant d'autres, a donc, comme tant d'autres encore, commencé par un peuple de vainqueurs

cantonné au milieu d'un peuple conquis ; et si, là comme ailleurs, cette fière origine n'a point promptement transformé, dans la main de ces nobles, ces cantonnemens en fiefs, et ces fiefs en souverainetés, c'est que les mœurs, les lieux, les temps et les circonstances se sont réunis contre une marche si naturelle.

En effet, la noblesse russe n'a point été comme celle du reste de l'Europe, rivale de l'autorité souveraine ; elle ne fut jamais comptée que comme une milice fidèle, suivant les mœurs de ses aïeux et l'esprit de son institution.

Néanmoins, on se rappelle que le seigneur de Polotsk s'était déjà affranchi sous Vladimir de l'autorité du prince, comme en France nos comtes. Mais comme il y avait peu de villes, et qu'il y eut bientôt autant de princes du sang que de villes, elles devinrent l'apanage des princes avant que les seigneurs, trop éloignés l'un de l'autre, eussent pu faire corps et s'y maintenir.

Aussi, qu'un seul noble ait osé lutter contre un seul prince apanagé, c'est une chose inouïe dans l'histoire russe ; tant ces nobles restèrent faibles, sans exception, devant la multiplicité

des princes du sang, et par la rareté des villes, qui suffisaient à peine aux apanages, de sorte qu'il n'y en eut que pour les princes [1].

Au milieu de ces vastes déserts, ces villes populeuses et fermées devaient être d'une grande importance relative. Les voyageurs du quinzième siècle disent qu'il n'y avait alors que les environs des cités qui fussent cultivés. Ces cités étaient si considérables, qu'en 1602 Moscou put perdre cent mille hommes par différens fléaux. On connaît la population de Novgorod. Cela ne prouve pas que le pays fût plus peuplé qu'aujourd'hui, mais seulement que, dans ces temps de désordre et de barbarie, la crainte rassemblait et resserrait dans leurs cités des peuples, qui, s'ils étaient restés dispersés dans les campagnes, n'auraient pu y vivre en sûreté.

La même crainte retint les nobles dans ces villes ; et vraiment, la fière et orgueilleuse individualité, et l'isolement de la vie féodale,

[1] Entre autres exemples, remarquez que, sous Vladimir-le Grand, Rostof et Mouroum, fiefs appartenant, depuis Rurick, à des chefs varègues, leur furent retirés pour être donnés aux fils du Grand-prince. (Karamsin, vol. I, page 294.)

étaient-ils possibles dans un climat si dur, si triste; sur un sol si dépeuplé, si plat, partout accessible, surtout en hiver, et menacé par des incursions si furieuses et si subites?

Or, cette noblesse dut rester sans force et sans indépendance personnelle, dans un pays où les cités seules pouvaient être protectrices. En effet, tout lui manquait dans les champs déserts, jusqu'aux pierres, et jusqu'à ces positions escarpées, indispensables à la construction de ces châteaux forts, dont ailleurs elle couvrit l'Europe. C'est pourquoi elle fut obligée de résider dans ces villes, et de dépendre d'elles ou des princes qui les gouvernaient.

Ce ne fut donc pas seulement la multiplicité des princes, ce fut la puissance des cités, et la nécessité d'y vivre, qui firent la faiblesse des nobles russes; car la noblesse est campagnarde de sa nature; dès qu'elle se mêle à de grandes réunions d'hommes, qui s'éclairent et reconnaissent leur force par leur rapprochement, elle succombe sous la puissance de tant d'intérêts et d'amours-propres réunis, ou devant celle du prince qui s'en fait le protecteur.

Aussi, est-il prouvé que, dans la riche et

puissante Novgorod, toutes les fonctions, jusqu'à celles de boyard[1], étaient encore, à la fin du quinzième siècle, électives et temporaires.

On voit, dans la vie d'Isiaslaf (douzième siècle), que les boyards étaient les serviteurs des princes, et qu'ils jouissaient alors de peu de considération; un discours de Swiatoslaf (1176) prouve que le boyard payait de sa tête, les crimes qui n'auraient coûté à un prince que son apanage.

Le serment qu'Iwan III exige des boyards qui demandent à passer à son service, fait comprendre toute leur sujétion. La loi de Novgorod montre avec quel soin les villes contenaient leurs boyards; le boyard novgorodien convaincu de violences, payait cinquante roubles, tandis qu'en pareil cas le citoyen distingué n'en payait que vingt, et le reste dix.

De ces faits, il résulte qu'on ne distingue guère de noblesse féodale en Russie, que dans les princes apanagés; les nobles étaient plutôt leurs gardes et des notables, parmi lesquels l'é-

[1] Ce nom de Boyard venait de *boye* (combat); car la valeur commença partout la noblesse.

galité des partages de succession jusqu'à Pierre-le-Grand, et quatre siècles de bouleversemens continuels, perpétuèrent l'amovibilité des fiefs, des places, et même des propriétés.

Ce fut surtout la fréquence des révolutions d'apanages qui fit sans cesse changer de mains ces propriétés; il fallait bien que chaque nouveau prince satisfît ses gardes et ses créatures, et cela seul établissait de fait l'amovibilité.

Toute espèce de succession fut donc sans cesse interrompue parmi ces nobles ou notables, c'est-à-dire parmi les officiers civils et militaires, et les cavaliers des princes et des villes, possesseurs précaires de terres, de solde et de dignités, avec charge de service civil et militaire.

Il en advint que, ne pouvant acquérir de considération que par ces places et charges temporaires, ces nobles restèrent obscurs sous les étendards des villes et de cette foule de princes du sang, qui formait la haute et véritable noblesse.

N'oublions pas que la liberté se vendant, et l'esclavage de la glèbe n'existant pas encore, les riches et les puissans durent tout attirer à eux.

métayers, hommes à gages, et jusqu'à ces nobles; or, ces riches et ces puissans ne pouvaient être que les princes, ce qui dut tenir encore les nobles en faiblesse.

Aussi, malgré l'intervention des enfans boyards, dotés par Iwan III, l'on retrouve au seizième siècle, comme dans le code du onzième, la justice encore entre les mains de jurés, de notables et d'anciens du lieu, ou dans celles de juges choisis par les princes. Les amendes, punitions de la plupart des délits, sont toujours versées au trésor du prince; la justice demeura donc au trône, et il n'y eut point en Russie, comme ailleurs, d'usurpation de la noblesse sur cette principale partie de la puissance souveraine.

Voilà pourquoi, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, l'histoire russe ne tient compte que de deux puissances, celle des princes et celle des cités. Ces causes sont tellement celles du peu d'éclat de la noblesse jusqu'à Dmitry Donskoï (1364), qu'on la vit tout à coup marquer dans l'histoire dès que les princes russes furent confondus avec elle, et les Tatars chassés. Ses premiers noms de famille ne datent

même que de la fin de ce quatorzième siècle ; jusque-là, des sobriquets et des surnoms seuls distinguaient.

Mais dès que la réunion de Moscou à Vladimir, l'appui du clergé, celui des Tatars, le nouvel ordre de succession, la longue durée et l'esprit des règnes des premiers princes de Moscou, et l'introduction des armes à feu (1389), arme du plus riche, eurent composé une force centrale et souveraine, ce pouvoir attira les yeux de tous les faibles; les nobles, pour échapper aux Tatars, à la tyrannie de leurs princes et à l'amovibilité de leurs places et de leurs fortunes, se rallièrent à cette puissance, et l'augmentèrent encore. C'est ainsi que, peu à peu, les nobles, vassaux des petits princes, les abandonnèrent, devinrent tous vassaux du Grand-prince, et qu'il n'y eut plus en Russie qu'une souveraineté.

Comme les Grands-princes craignirent encore long-temps leurs parens, ils leur préférèrent les nobles et les princes tatars convertis ; il en résulta que, vers la fin du règne d'Iwan III, il ne fut plus question que des nobles seulement, qui commencèrent à devenir puissans par tant de préférences, par leur mélange avec les pe-

tits princes déchus, et par le besoin qu'on avait d'eux.

Ainsi, après s'être élevés l'un par l'autre, le Grand-prince et la noblesse restèrent seuls en présence. Nous venons de voir, dans la quatrième période de l'histoire russe, par quelle effroyable victoire, les Grands-princes sortirent encore triomphans de cette dernière lutte.



## CHAPITRE V.

Un tel résultat étonne peu; mais ce qui surprend, c'est que, dans le système de son gouvernement, la Russie ne fût point demeurée en arrière de la marche générale de la politique du reste de l'Europe. Là comme ailleurs, et tout au travers des Tatars, sa féodalité de princes, et même celle de nobles, tout informe qu'elle était, avait duré depuis la fin du dixième siècle jusqu'au seizième; et là plus qu'ailleurs, le seizième siècle lui avait été fatal. Ce siècle fut, en Russie comme dans le reste de l'Europe, par le rétablissement de la succession directe et la réunion des fiefs au domaine royal, celui de la concentration du pouvoir sur le trône.

Quelle est donc la cause assez élevée et assez puissante pour avoir donné à tant d'empires différens, et sur une si grande étendue, une impulsion politique si uniforme, en dépit de

tant de circonstances et de localités si dissemblables?

Faut-il en chercher le principe général, dans l'universalité de ce grand débordement des hommes du Nord, qui, grâce à l'épuisement de sa source dans le dixième siècle, se termina partout à une même époque? car l'invasion définitive de la Russie par les Varègues, coïncida avec la fin de celles de la France et de l'Angleterre par les Normands. Doit-on, enfin, inférer de cette commune origine cette suite, cette identité, cette presque simultanéité de conséquences et d'effets généraux, sur de si grands espaces et pendant un si grand nombre de siècles?

En effet, une même origine, à une ère pareille, avait, à peu près aux mêmes époques, développé dans toute l'Europe des maux semblables, qui avaient exigé le même remède, et enfanté presque à la fois pour les combattre, des hommes d'une trempe presque identique; c'est pourquoi tout, et partout alors, tendit à la concentration de tous les pouvoirs politiques sur les trônes.

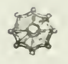
Ainsi, de même qu'en Russie, sous le grand

Iwan III (de 1462 à 1500), on vit, à la fin du quinzième siècle, les membres épars de la France se réunir sous Louis XI et Louis XII; ceux de l'Espagne, sous Ferdinand et Isabelle; ceux de l'Allemagne, sous Maximilien Ier d'Autriche; enfin, ceux d'Angleterre, sous les Tudor, en 1485, et par Henri VII : de même encore, dans le siècle suivant, celui d'Iwan IV, de Henri VIII et d'Élisabeth, et de Philippe II; comme bientôt après, en France, sous Richelieu, on remarque que le succès général de ce principe de concentration en amena l'universel abus.

Cependant, en Russie, ce grand mouvement politique de concentration de pouvoir dans Moscou l'emporte, au-dehors comme au-dedans, sur tout ce qui l'entoure; c'est alors plus que jamais, que prêtres, peuples, nobles, que la nation entière enfin, presque écrasée, mais réunie sous ce poids, s'agrandit encore. En effet, malgré les folles fureurs d'Iwan IV, Kasan, Astrakhan, la Sibérie, enfin 88,000 milles carrés et deux millions de sujets, venaient d'être encore réunis à l'empire.

Voilà donc, grâce à la concentration du pou-

voir dans les Grands-princes russes, ainsi qu'aux discordes des Tatars, la dernière grande invasion de l'Asie en Europe, enfin retournée, et pour toujours sans doute, contre elle-même.



## CHAPITRE VI.

Toutefois, il existe encore un autre fait, qui donne à cette révolution de l'Europe contre l'Asie, une cause d'une autre nature. C'est que l'Europe augmente sans cesse sa force par le perfectionnement, tandis qu'au contraire, l'Asie est stagnante sous ces deux rapports.

Pour se rendre raison de cette prééminence morale de l'Europe sur l'Asie, après l'avoir attribuée à l'influence des différentes religions de ces deux parties du monde : l'une, celle de l'esprit, et qui contribua tant à adoucir et à éclairer les Russes, l'autre, celle du sabre, instrument de ténèbres; après avoir encore remarqué que la nature du climat et des terres exigea des uns, qu'ils fussent de tout temps citadins et agriculteurs (troisième degré de civilisation), et retint les autres dans la vie pastorale et nomade, qui n'en est que le second degré, cherchons dans la géographie de ces contrées, une cause nouvelle et plus générale de

cet avantage du nord de l'Europe sur l'Asie centrale et sur la Nord-Asie.

Et d'abord, admettons qu'il n'y a point de civilisation sans communications ; que l'eau en est la voie la plus facile, et que les peuples qui eurent le plus de moyens de communication entre eux, furent de tout temps les plus propres à cette civilisation, et à en recueillir tous les avantages. Voyez cette vieille terre du sud de l'Europe, avec son sol inégal, ciselé, entrecoupé, déchiré par plusieurs mers : et de là son climat tempéré, variable : d'où vient aux esprits cette variété, ce mouvement, cette agitation qui les pousse à s'avancer sans cesse, de découvertes en découvertes, dans le vaste champ ouvert à l'esprit humain ; enfin, cet amour, ce besoin de liberté qui en favorise les développemens.

Maintenant, que l'on envisage sous ce point de vue, la Russie d'Europe et l'Asie septentrionale, empires tout de terres et de plaines, et conséquemment de climats peu variables ; sans moyens de communication naturels et faciles, comme dans les pays entrecoupés de grandes eaux ; d'où viennent encore des esprits

moins agités, peu inquiets, peu désireux de nouveautés, la plupart stagnans, uniformes, immobiles; et la dépopulation, et l'ignorance, et pour dernier résultat, le despotisme! Combien alors on doit s'effrayer, pour leur civilisation, de tant d'obstacles!

Et réellement, sur ces deux centres et nords de l'Asie et de l'Europe, sur ces deux épaisses et énormes masses de terre glacée, au travers de quels déserts infinis, de quels marais profonds, de quelles forêts impénétrables ne fallait-il pas qu'elle se fît jour! Eh bien! quelques rayons suffirent; mais la moins méditerranée de ces deux masses, et la plus voisine de cette civilisation européenne, en dut être la première éclairée; clarté lente, et long-temps faible et douteuse, il est vrai, mais qui pourtant, dès le quinzième siècle, commence à donner à l'Europe sur l'Asie une supériorité définitive, et désormais irrévocable.

Depuis cinq siècles, quelques étincelles de cette lumière si vivifiante, pénétraient peu à peu dans cette masse de ténèbres russes par les mers Noire, Blanche et Baltique. Celles qui jaillissaient de la Grèce percèrent par Kief;

celles d'Italie par Asoph ; celles de l'Allemagne et d'Angleterre par Riga, Novgorod et Archangel. Et quant vint, vers 1396, la destruction d'Asoph par Tamerlan, et en 1453, celle de Byzance par Mahomet, la Russie d'Europe avait déjà recueilli de ces quatre mers, une assez grande supériorité de lumières sur la Nord-Asie, pour s'en défendre et la dominer à son tour.

Ainsi, grâce à la concentration du pouvoir, quel qu'ait été son abus, et à quelques étincelles de civilisation, voici donc presque dissipée, par les derniers des Rurick, *l'une de ces deux ombres*[1] *horribles qui*, selon le cri de douleur des vieux Russes, *s'élevaient à droite et à gauche de la Russie, et la cachaient à tous les regards du monde civilisé*[2].

Mais le second de ces deux fantômes ennemis existait encore ; et, placé entre la Russie et cette civilisation, ce n'était pas par la supériorité des lumières qu'il était possible de le faire évanouir ; la chute des Rurick va même le rendre encore

[1] *V.* Karamsin.

[2] La horde, et la Lithuanie ou la Pologne.

plus menaçant. A la faveur des troubles civils, il viendra s'asseoir jusque dans Moscou même ; mais la marche ascendante des princes de Moscou reprendra bientôt sous les Romanof, et cette *grande ombre*[1] *d'Occident* disparaîtra devant la seconde dynastie russe, comme celle d'Orient s'est abaissée devant la première.

Avant donc de nous élancer dans cette seconde partie d'une si grande carrière, et pendant que nous reprenons haleine, cherchons, par la comparaison du mouvement politique en Russie et en Pologne, dès son principe, quelques unes des principales causes des succès et des revers de ces deux États dans une si longue lutte.

[1] Si l'on peut appeler une ombre, la plus généreuse et la plus brillante et chevaleresque des nations modernes.



## CHAPITRE VII.

Les temps fabuleux de ces deux empires s'étendent jusqu'au milieu du neuvième siècle. Alors commence en Pologne la grande dynastie des Piast, presqu'en même temps qu'en Russie celle de Rurick. Mais celle-ci descend tout à coup des hauteurs ossianiques de la Scandinavie, toute royale, tout armée, et comme une conquérante ; tandis que l'origine de l'autre, plus pure, il est vrai, mais bourgeoise et commune, n'a rien d'antique, de mystérieux ni de menaçant, et reste bien connue pour élective dans l'esprit de ses peuples.

Dans la seconde moitié du dixième siècle, ces deux empires ont encore chacun à la fois, leur plus grand homme de guerre et de politique, Miciezlas et Vladimir. Tous deux font leurs peuples chrétiens ; mais l'un, prenant sa religion dans Byzance, en devient le chef ; il joint ainsi à sa puissance civile et militaire le pouvoir théocratique, l'une des racines les plus profondes de

l'autocratie de ses descendans ; tandis que l'autre, se soumettant au pape, n'est plus aux yeux des siens que le sujet, non seulement d'un évêque ultramontain, mais de tous ceux de ses propres sujets, qui s'enrôlent dans la milice ambitieuse de cette nouvelle Rome, tout aussi conquérante que l'ancienne.

Jusque-là, dans ce rapprochement, tout est à l'avantage de la Russie quant à la concentration du pouvoir, et conséquemment à la force : mais ici la balance se dérange. D'abord, ces deux dynasties russe et polonaise, sont heureusement peu fécondes ; chacune ne produit successivement qu'un seul héritier au trône ; mais la première jusqu'en 915 seulement, et la seconde jusqu'en 1137 ; en sorte que les partages de la Pologne entre les Piast ne commencent qu'un siècle et demi après ceux de la Russie entre les Rurick. Cela donne aux Polonais sur les Russes, une supériorité qui a pour résultat la prise plusieurs fois répétée de Kief, et celle des provinces du sud de la Russie qui relèvent de cette capitale.

A cet abaissement des Russes, causé par leurs querelles intestines, ajoutez l'écrasement de leur

empire sous les Tatars : d'où vient l'affranchissement de la Lithuanie, jusque-là sous le joug des Rurick. Cette contrée, après s'être agrandie des débris des Russes, se réunit à la religion et au trône de Pologne, dans son premier prince chrétien Jagellon, tige de la seconde race polonaise; réunion qui prolonge jusqu'au règne du père de Pierre-le-Grand, la supériorité des Polonais sur les Russes.

Il faut croire aussi, que plus près de la civilisation, la Pologne en recueillit la première les avantages.

C'est pourquoi, son ascendant l'emporte jusque vers la fin du quinzième siècle. Il lutte même encore, quoiqu'en fléchissant quelque peu, contre l'autocratie d'Iwan-le-Grand ; et bientôt cet ascendant se montre plus remarquable que jamais sous Étienne Battori, et surtout à la chute de cette grande dynastie des Rurick, qui finit avec le seizième siècle.

La Pologne triomphante, pénètre alors jusque dans Moscou, au travers des déchiremens de la Russie, et par des causes à peu près semblables à celles qui lui avaient livré Kief en 1018.

Mais cette suprématie durera peu ; c'est une dernière lueur que jetera de ce côté le génie de la Pologne. Bientôt son flambeau pâlira devant l'éclat des armes d'Alexis, et, cinquante ans plus tard, il passera aux mains de Pierre-le Grand, pour s'éteindre, avant la fin du même siècle, dans celles de Catherine II.

Ainsi, la Pologne a long-temps l'avantage sur la Russie ; mais malgré ses grands hommes, malgré la généreuse et fière élévation de son génie national, et son audacieuse et héroïque valeur, c'est une supériorité accidentelle, dont la plupart des causes sont hors d'elle ; qu'elle ne tire pas de sa politique, de la nature de son gouvernement ; qu'elle ne doit pas à sa position géographique. Elle la doit aux querelles intestines des Russes, à l'écrasement de ces rivaux par les Tatars ; comme encore au bonheur de sa propre réunion à la Lithuanie, qui, bien plus qu'elle, avait profité des malheurs de la Russie.

Du reste, tout en elle a été contre elle ; sa position géographique, qui l'a obligée de faire face de toutes parts, quand la Russie, adossée aux glaces du Nord, y était inattaquabl ; sa

religion latine, qui déconsidéra sa dynastie, en la mettant aux pieds de ses prêtres, tandis que les Rurick puisèrent dans leur culte grec leur droit divin; enfin, jusqu'à cette longue rareté de princes du sang de Piast, quoique d'abord elle eût donné à la Pologne la supériorité sur la Russie, divisée plus tôt qu'elle en apanages.

Car chez les Russes, l'éternelle querelle du pouvoir s'étant d'abord et exclusivement établie entre princes du même sang, y dut être encore moins funeste à la dynastie régnante et à l'esprit monarchique qu'en Pologne, où, à défaut de cette multiplicité de princes de la famille régnante, cette grande et inévitable querelle s'éleva entre le roi et ses nobles

Ajoutez les prétentions de ceux-ci, qu'excitaient, ou leur contact avec cette fière aristocratie allemande, de nos jours encore souveraine; ou peut-être, l'origine évidemment élective de leur première race, qui dans ce cas, fut moins respectée en ce qu'elle avait de plus respectable.

Remarquons, surtout, l'abaissement devant leurs évêques, de ces rois déjà vaincus, dès 1035, par leurs nobles. Ils succombèrent encore, et

perdirent jusqu'à leur titre, en 1080, devant l'alliance de cette aristocratie guerrière avec l'aristocratie religieuse des évêques polonais, armés des foudres de Rome.

Viennent alors les partages de la Pologne quand, vers 1097 et 1130 ou 38, ses princes du sang s'étant enfin multipliés comme en Russie, prétendent à des apanages. L'autorité royale en est encore affaiblie; la noblesse devient le seul point d'appui des princes du sang dans leurs querelles; son importance s'en accroît si bien, que vers la fin du douzième siècle (1173), souveraine arbitre de ses princes, elle dépose Miciezlas, et veut rendre la couronne élective.

Ainsi, pour une anarchie de princes qui dévore la Russie, trois anarchies, de princes, de nobles et de prêtres, désolent la Pologne. Ces germes d'autocratie d'une part, et d'anarchie de l'autre, une fois établis, le temps et les accidens qu'il amène, les développent. Vers la fin du quatorzième siècle, quand, en Russie, le pouvoir qui n'est point sorti de la grande famille de Rurick, se fixe dans l'une de ses branches, pour s'y concentrer et s'y accroître de plus en plus, pendant encore deux siècles de

longévité, la dynastie des Piast meurt en Pologne (1370).

C'est alors que la noblesse polonaise, déjà si fière et si inquiète devant ses souverains indigènes, se choisit ou accepte un roi étranger et ennemi. Ce fait la conduit naturellement à se constituer en autorité surveillante de la sienne, et à lui imposer des conditions que déjà l'on pourrait appeler une charte ; mais comme cette aristocratie n'a de force que dans des assemblées, où le plus grand nombre décide, les grands y seront contraints de se mêler dans cette foule, et de partager avec elle cette puissance qu'ils ont arrachée à leurs rois.

Vainement, en 1385, un mariage de leur princesse avec Jagellon, réunira la Lithuanie à leur empire ; cette jalousie de pouvoir, cette passion d'indépendance individuelle, tiendra tout en fermentation intérieure et comme en dissolution.

C'est ainsi, qu'en suivant la marche du pouvoir dans ces deux empires, on le voit, dans l'un, se débattre dans une famille royale, mais sans en sortir, jusqu'à ce qu'il s'y concentre et devienne formidable ; tandis que, dans l'autre,

il sort de la dynastie régnante, et se divise entre les grands, pour se disséminer encore dans la petite noblesse.

Il n'y a donc eu, dans les causes de la longue supériorité de la Pologne sur la Russie, rien d'intrinsèque : elle s'est trouvée forte, bien plus de la longue faiblesse de l'empire russe que de sa propre vigueur, tandis qu'en Russie, et tout au contraire, au milieu des horribles déchiremens de la Moscovie par les Tatars, par les Lithuaniens et par elle-même, il existe un noyau, un principe de force constitutive, par la tendance à la concentration de tous les pouvoirs, dans une dynastie d'origine militaire, immémoriale, et chef de sa religion.

Ce principe travaille sourdement; il perce peu à peu au travers des siècles, en dépit des circonstances, tournant tout au profit du trône russe, qui, tel qu'un colosse grandissant dans l'ombre, en sort tout à coup formidable pour écraser de sa gigantesque grandeur tout ce qui l'environne.

FIN DU TOME PREMIER.

# NOTES.

## Note (1), Page 19.

Les noms varègues qui nous sont parvenus sont scandinaves, et Nestor dit positivement que les Varègues étaient des Russes.

Constantin Porphyrogénète remarque la différence de la langue slavonne à la langue russe.

Les chefs des peuples qui, vers 862, conquirent Novgorod et Kief, étaient scandinaves ; cela est prouvé par leurs noms. Ces chefs donnèrent à leurs conquêtes, le nom de Russie ( V. Nestor ). Ils étaient donc Russes, et les Russes, Scandinaves.

Les Russes qui vinrent, en 839, avec l'ambassade que l'empereur grec Théophile envoya à Louis, fils de Charlemagne, furent reconnus pour être Normands. Liutprand assure que ce fut après un soupçonneux examen. Or les Francs devaient alors se connaître en Normands. Ces Normands se plaignaient des pays et des peuplades ennemies qu'il leur avait fallu traverser pour aller à Byzance. Ils demandèrent à être reconduits de France *par mer*, dans leur pays.

Ville-Hardouin dit qu'à la prise de Constantinople par Baudouin, comte de Flandre, croisé, et allié des Vénitiens, les Warangiens, ou, selon lui, les Angles

ou Danois, repoussèrent les Latins avec leurs haches. Ces Warangiens formaient la garde des empereurs du Bas-Empire.

D'ailleurs, les anciennes guerres des Scandinaves avec les Slaves du Nord et les tribus fenniques sont connues. Les Suédois descendirent dans l'Estonie au cinquième siècle, et bien souvent avant comme après. Stourlezon cite plusieurs mariages entre les princes et les princesses de Suévie et de Finlande. Ces attaques du Nord et ces alliances finirent par une conquête. En 984, on voit les Normands maîtres de la Livonie et de l'Estonie, et les Varègues russes, de tout le reste de la Russie d'Europe.

Rurick ne commence-t-il pas sa conquête par Ladoga et Bielozero? Pourquoi donc croire qu'il vient de la Prusse, comme le dit Lomonosof? Et quand il viendrait du Niémen et de Rugen, comme il l'assure, Prætorius ne dit-il pas qu'Alarick et ses successeurs goths étaient rois des Rugiens? et Procope n'appelle-t-il pas les Rugiens, Goths?

Oleg impose un tribut sur les Novgorodiens pour entretenir ses Varègues. Igor envoie demander des secours aux Varègues insulaires. Vladimir se retire chez les Varègues, et revient avec eux. Iaroslaf a recours aux Varègues d'au-delà les mers. Ces princes russes étaient donc d'une même origine que ces Varègues, pour s'aller ainsi jeter dans leurs bras? Or, cette origine insulaire et d'au-delà les mers n'est-elle pas scandinave.

Karamsin (page 45, vol. Ier) dit aussi que les Va-

règues étaient Goths ou Normands ; qu'il y a eu de temps immémorial, en Suède, une province nommée Rosslagen, dont les habitans étaient appelés Rhos ou Rotses, etc. Au reste, le Kurisch-haf, dans la vieille Prusse, s'appelait aussi Roussna ; le bras nord du Memel s'appelait Russ, et ce pays Po-Russié ; car ces Rhos ou Ross étaient des Suédois qui, selon Karamsin, avaient conquis la Prusse. Une des plus anciennes rues de Novgorod s'appelait la rue de Prusse. Enfin, vers 1560, Iwan IV, revendiquant la Suède comme le patrimoine de ses ancêtres, dit positivement que les Varègues d'Iaroslaf étaient des Suédois.

On sait encore que Sigurd, beau-frère du roi de Norwége, était sujet de Vladimir, et avait sa confiance ; que Trygwason, roi de Norwége, se réfugia en Russie. Tout cela pouvait arriver sans que les Grands-princes russes, et ce qu'ils appelaient leur cour ou leur garde, fussent Scandinaves. Mais on peut en inférer aussi, qu'une même origine attirait ces princes les uns chez les autres.

Le savant et judicieux Levesque dit que les Russes ne peuvent pas avoir été Slaves. Il ajoute qu'il est seulement possible que les Ouigours, Huns sibériens, se soient répandus jusqu'à la Livonie, et aient été les premiers Russes ; qu'ainsi les Russes peuvent être descendans des Huns : mais comme tous leurs noms connus étaient goths, il dit qu'alors, avant d'avoir conquis les Slaves, il faudrait qu'ils eussent eux-mêmes été conquis par les Goths ; ce qui est bien moins vraisemblable que l'opinion des laborieux et

exacts auteurs allemands, qui donnent aux Russes une origine gothique.

Enfin, quoi qu'il soit de la première origine des Varègues russes, toujours est-il vrai qu'au neuvième siècle, leurs alliances, leurs guerres, leurs mœurs, leurs climats et leurs noms, les avaient déjà tant et depuis si long-temps confondus avec les Scandinaves, qu'il est impossible de les en démêler. Et pourquoi croire qu'un peuple si fameux dans le Nord, soit plutôt sorti de ces tribus fenniques, toujours obscures, que de ces Goths conquérans du monde ?

Sait-on si le nom russe, pris généralement depuis Rurick, ne vient pas de lui ? ou bien plutôt si les Slaves, qui appelaient Russalks leurs demi-dieux des eaux, ne donnèrent pas ce nom aux pirates varègues scandinaves, bien plus véritablement demi-dieux de ces eaux qu'ils écumaient ?

Mais veut-on plus de preuves sur l'origine scandinave des Russes ? écoutez une traduction littérale de Nestor, leur plus ancien annaliste. *Dans les années* 860, 61 *et* 62, *les Varègues vinrent de delà les mers, et les Novgorodiens, etc., leur refusèrent le tribut convenu.* Lisez ensuite. *Les Novgorodiens passèrent la mer chez les Varègues rouss ; car ces Varègues s'appelaient Rouss, comme d'autres Swie (Suédois), d'autres Ourmians (Normands), d'autres Angles, d'autres Goths. Ils leur demandèrent des princes, qui vinrent avec toute la nation ; et de ces Varègues, le pays de Novgorod s'appelle terre russienne.*

Strahlemberg, officier suédois de Charles XII, assure que, de son temps, les Finois appelaient encore la Suède, Rosslagen, et les Suédois Ruedzalains. Il ne doute pas que les Varègues russes ne soient sortis de la Scandinavie.

Quant à Lacombe, il ne sait sans doute pas plus que moi, pourquoi il dit qu'un prince nommé Russus donna son nom à la Russie.

Le Russe Lisakewitz dit positivement (*Hist. de Novgorod*) que les Varègues étaient Goths, et s'appelaient Russes ; que les Roxelains étaient des Goths descendus dans le Midi au quatrième siècle, et qu'une province suédoise s'appelait jadis Rosslagen [1].

[1] Il faut dire ici que Malte-Brun combat cette opinion ; il croit les Russes issus des Roxolans, anciens habitans de la Russie centrale. Ces Roxolans étaient connus par leurs guerres contre l'empire romain, en 68, 166 et 270. On les voit, vers le milieu du quatrième siècle, soumis tantôt aux Huns, et tantôt aux Goths, maîtres de ces contrées depuis Hermanrik. Ajoutons que Malte-Brun cite Suhm et Snorron contre l'opinion qui place le berceau des Russes en Scandinavie. Toutefois, il ne semble pas que ces autorités soient assez fortes, et le nom de *Roxelani* assez semblable à celui de Russe, pour détruire la masse de preuves qui résultent de toutes les citations précédentes. Croyons donc toujours que les Varègues étaient à la fois et Russes et Scandinaves, en attendant que les Russes d'aujourd'hui en décident eux-mêmes ; car on assure qu'ils s'appliquent à cette recherche avec un zèle, une intelligence, un esprit de critique et une science qui, tous les jours. font des progrès remarquables.

Struwe, dans sa *Dissertation sur les anciens Russes*, ouvrage rare et fort curieux, dit que les plus anciens auteurs suédois ( il cite Saxo-le-Danois ) parlent de l'existence d'un peuple ross dans le premier siècle ; que Riss ou Ross, en celte, signifie *élévation ;* d'où il infère que les Riss ou Ross étaient des montagnards scandinaviens ; que leur pays était situé à l'est du golfe Bothnique ; que de là ils s'étendirent au nord et au sud du Ladoga, en Estonie, etc., etc. Il trouve chez les religieux de Saint-Bertin, en Flandre, la certitude que les Russes envoyés par l'empereur grec Théophile à Louis-le-Débonnaire, parlaient la même langue que les Suédois.

Sur soixante-deux noms d'envoyés d'Oleg et d'Igor à Byzance, on verra que trois seulement sont slaves, et cinquante-neuf évidemment scandinaves.

Iaroslaf épouse Indigerge, fille du roi de Suède, sans doute par reconnaissance des secours qu'il avait reçus des Varègues. On remarque, de plus, que Harold, frère du roi de Norwége, était chef des Varègues, gardes d'Iaroslaf ; puis ensuite Éleifur, fils de Rognwald. C'est qu'on donnait à des Varègues scandinaves des chefs scandinaves.

On sait que Liutprand avait appris de son beau-père Vitricus, témoin à Byzance du massacre des Russes de l'armée d'Igor, que ces Russes étaient de la Scandinavie, et en parlaient la langue.

Codinus dit que les Varègues de la garde de l'empereur grec lui souhaitaient une longue vie en anglais. Voyez la curieuse *Dissertation* de Lerberge sur les

doubles noms russes, c'est-à dire scandinaves et slavons, des cataractes du Borysthène. Enfin, d'Anville croit aussi que c'est de la Scandinavie que sont sortis les Varègues russes.

## Note (2), Page 19.

Voyez Pinkerton, dans son *Origine des différens Établissemens scythes et goths*, qui détruit d'un trait de plume tout l'effet de ce passage célèbre de Jornandès, *ex hac igitur Scandia insula, quasi officina gentium, aut certe velut vagina nationum, etc.*, en observant que cet auteur confond les Scythes, les Gètes et les Goths en un seul peuple, et qu'il les fait tous venir de la Scandinavie.

Il est vrai que Pinkerton substitue à cette erreur l'opinion qu'en effet ces trois peuples sont identiques, mais qu'ils viennent de l'Asie, comme les Sarmates ou Slavons : car Pinkerton n'accorde à l'Europe, de population première et réellement indigène, que quelques Celtes ou Cimbres ou Cimmériens errans. (Voy. en effet Possidonius, Strabon, Diodore de Sicile, Hérodote.) D'où il résulte, par exemple, que nous autres Francs et Gascons, nous serions originaires d'Asie et d'Afrique, et que les Scythes et les Maures seraient nos véritables aïeux.

Ce que les assertions tranchantes de Pinkerton, et ce tumultueux conflit de nombreuses citations, prouvent surtout, c'est l'impossibilité de se décider raisonnablement pour une opinion quelconque, si ce

n'est que les habitans du nord de la mer Noire, les plus anciennement et historiquement connus, sont les Scythes ; ceux du centre de la Russie d'Europe, les Sarmates ou les Slaves ; ceux du nord, les Tchoudes, les Finois ; et qu'enfin, les Varègues Rouss sont issus de la Scandinavie.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE I, Page 1 a 7.

Esquisse statistique de la Russie. — Étendue de son territoire. — Sa population actuelle, sa population possible, son accroissement annuel. — Division de la Russie en deux parties : l'une asiatique, l'autre européenne. — Partie d'Asie. — Son inclinaison. — Cause de la rigueur de son climat. — Autre cause. — Sa superficie totale. — Sa superficie susceptible de culture. — Causes de la stérilité des trois cinquièmes de cette vaste contrée. — Ses richesses en poissons, gibier, fourrures et métaux. — Ses différens climats. — Sa population. — Partie d'Europe. — Sa division en trois régions, leur population relative. — Comparaison de leur climat avec celui des autres États de l'Europe situés sous le même parallèle. — Causes de leur différence. — Indication des points de partage des grands cours d'eau qui sillonnent cette partie de la Russie. — Richesses de son sol.

### CHAPITRE II, Page 8 a 18.

Division de l'histoire de Russie en histoire antique

et moderne. — Lutte de l'Orient et du Nord sur ce vaste champ de bataille qui sert de passage aux débordemens des hordes normandes et asiatiques.—Esquisse de l'histoire de Russie divisée en cinq grandes périodes, deux dynasties, douze princes remarquables et cinq capitales. — Nomenclature et qualification de ces douze princes, répartis dans chacune de ces cinq périodes, qualifiées elles-mêmes suivant l'esprit de leur histoire. — Désignation des cinq capitales de cet empire.—Causes de ces grands changemens de résidence; ils reportent le siége du pouvoir sur le même rivage, où, huit siècles et demi plus tôt, il avait commencé par s'établir.

CHAPITRE III, Page 19 a 24.

Origine fabuleuse des premiers habitans de la Russie. — Incertitude avouée sur ce sujet. — Assertion, quant aux Varègues russes, de leur origine scandinave, appuyée sur un grand nombre de preuves réunies dans une note placée à la fin du volume. — Indication du cours des grands débordemens des barbares d'Asie, et de ceux du nord de l'Europe, au travers de la Russie européenne. — Novgorod, placée entre ces débordemens, acquiert, dès cette époque, une grande importance. — Résumé de son histoire d'alors, tiré d'une chronique russe d'une authenticité contestée. — Dissensions intestines entre un parti monarchique et un parti républicain.—Le premier appelle les princes varègues, maîtres d'une partie du commerce de Novgorod par leur position.—Le parti républicain se soulève

contre cette domination étrangère. — Mais Rurick l'écrase, et s'établit en maître dans cette première capitale de l'empire russe naissant. — Première conquête de Kief : premier germe de christianisme.

CHAPITRE IV, PAGE 25 A 33.

Agrandissement rapide et prodigieux de l'empire russe, par la réunion des Varègues aux Novgorodiens; par le génie d'Oleg, dont l'habileté et les actions les plus mémorables sont rapportées; par le dévoûment absolu des Varègues aux descendans de Rurick; par leurs mœurs militaires et leur génie conquérant, enfin, par leurs meilleures armes, leur discipline, et leur ensemble, en opposition avec les mœurs paisibles et indépendantes des Slaves et leur dissémination en peuplades.

CHAPITRE V, PAGE 34 A 38.

Suite des causes de l'agrandissement subit de cet empire. — Les Slaves ont appelé les Varègues à leur secours. — Le temps et des mariages fondent ces deux peuples, Varègues et Slaves, l'un dans l'autre. — Les descendans de Rurick finissent même par préférer les Slaves aux Varègues. — Une même soif de pillage réunit toutes ces peuplades sous les drapeaux des Grands-princes russes.

CHAPITRE VI, PAGE 39 A 46.

Nouvelles causes de l'extraordinaire agrandissement de cet empire. — Continuation du débordement des Varègues en Russie. — Formes et coutumes envahis-

santes de leur gouvernement. — Longue durée et mérite différent des premiers règnes. — Obstacles que ces barbares rencontrent dans leurs conquêtes, et qui les empêchent d'aller se perdre dans le reste de l'Europe. — Héritage direct entre les premiers princes de cette première dynastie, faute d'occasion de partage. — Commencement de ces partages. — Fortune de l'empire, qui donne deux fois le nord ou la partie la plus guerrière de la Russie, aux deux princes les plus capables de profiter de cet avantage.

CHAPITRE VII, Page 47 a 57.

Règne de Vladimir-le-Grand. — Ses conquêtes, ses mœurs, son despotisme. — Comment la Russie devient chrétienne. — Vladimir y fait pénétrer les lumières. — Il partage l'empire entre ses enfans. — Causes politique, morale, physique et religieuse de ces partages. — Crimes de Swiatopolk. — Iaroslaf commence. — Il prend Kief. — Première invasion polonaise. — Iaroslaf redevient une seconde fois maître de la Russie. — Étendue de cet empire. — Son partage entre Iaroslaf et Mstislaf. — Iaroslaf une troisième fois seul maître de la Russie. — Son zèle pour l'instruction des Russes; sa tolérance. — Alliance de sa famille avec les autres familles royales de l'Europe.

CHAPITRE VIII, Page 58 a 69.

Causes qui semblent avoir déterminé Iaroslaf à donner son Code. — Code d'Iaroslaf. — Le despotisme l'impose. — Tarif des peines. — Division des Russes en

trois classes. — Esclavage. — Intérêt légal de l'argent. — Responsabilité collective. — Lois scandinaves. — Source de la noblesse. — Loi qui règle les redevances des métayers aux propriétaires, le servage de la glèbe n'existant pas alors; le Grand-prince vit du revenu de ses possessions et des amendes. — On ne voit point de traces d'impôts. — Service militaire exigible. — Juges. — Jurés.

CHAPITRE IX, Page 70 a 74.

Gratification d'Iaroslaf à son armée; elle marque l'importance de Novgorod. — Causes de la puissance de cette république; son étendue singulière — Son gouvernement. — Ses libertés. — Sa puissance militaire.

LIVRE III.

CHAPITRE I, Page 75 a 84.

Le premier éclat de gloire qu'a jeté la Russie va s'éclipser. — Elle cherchait à s'organiser intérieurement et à se civiliser. — Récapitulation de ses moyens de civilisation pris dans ses rapports avec l'Asie méridionale, avec les Grecs et les Italiens, dans son christianisme, dans le génie de Vladimir et d'Iaroslaf, dans leur longévité. — Description du luxe précoce de Kief. — Obstacles qu'oppose à la civilisation des Russes la position de cette capitale, sans cesse exposée aux incursions des Nomades, aux guerres civiles, enfin à des révolutions continuelles de fortunes et de propriétés. — Heureuse influence du christianisme, et néanmoins nouveaux et invincibles obstacles à la civi-

lisation russe, attribués aux habitudes barbares, à l'amour-propre des hommes faits, et surtout à la destruction de Kief, qui contenait exclusivement les principaux germes de cette civilisation. — Aperçu de la progression de malheurs, de ténèbres et de démoralisation qui s'étendra sur l'empire russe jusqu'à la fin de sa première dynastie.

CHAPITRE II, Page 85 a 91.

Division de l'empire en apanages.—Comment ils s'établirent.—Succession entre frères et d'oncle à neveu ; ses causes probables ; ses pernicieux résultats.—Nullité de la noblesse russe. — Dévotion de la Russie aux princes du sang de Rurick. — Leur orgueil. — Forme du gouvernement d'alors.

CHAPITRE III, Page 92 a 104.

Résumé sur les premiers règnes de cette seconde période. — Désordres méprisables jusqu'au règne d'André, mais au travers desquels brille la gloire pure et sans tache de Vladimir Monomaque. — Patriotisme de ce prince. — Ses belles actions, ses vertus, son respect pour l'ordre de succession établi. — Vladimir Monomaque refuse le trône ; il en reste, pendant vingt ans, le soutien au péril de sa vie et aux dépens de son propre patrimoine. — Sa lutte avec Oleg. — Congrès remarquable. — Condamnation de David. — Vladimir monte enfin sur le trône malgré l'ordre de succession et malgré lui-même. — Bannissement des Juifs. —

Bonheur et repos de la Russie sous le règne de Vladimir Monomaque. — Son testament.

CHAPITRE IV, Page 103 a 110.

La lutte de Vladimir Monomaque et d'Oleg se perpétue dans leur descendance. — Onze princes en trente-deux années passent et repassent sur le trône suzerain. — La Grande-principauté est réduite à la ville de Kief. — Puissance des princes de Souzdal. — Grandeur de leur apanage. — La suzeraineté passe aux mains d'André, prince de Souzdal et dans Vladimir sa capitale. — Lutte d'André contre les apanages. — Il succombe. — Annihilation complète de la suzeraineté dans ses successeurs. — La Russie achève de perdre son ensemble à l'instant où le plus grand de tous les conquérans de l'Asie réunissait dans sa puissante main toute cette partie du monde.

## LIVRE III.

CHAPITRE I, Page 111 a 122.

Invasion des Tatars. — Ses causes attribuées au génie de Gengis ou Tchinguis-khan, aux mœurs des Mongols et des Tatars, à la réunion de ces deux peuples. — La conquête qu'ils font du pays des Polovtzy et des Bulgares d'Argent les conduit à celle de la Russie. — Leur cupidité s'enflamme au récit des richesses de Vladimir, de Kief et de Byzance. — Causes des succès de ces Tatars tirées de leur genre de vie, de l'affaiblissement de l'esprit guerrier en Russie, de la réduction de la popula-

tion libre des Russes, et de l'énormité des armées mongoles. — Guerre toute de siége; la cavalerie tatare étant maîtresse des campagnes. — Résistance désespérée des villes. — Les déserts qui entourent ces villes favorisent les surprises d'une nation toujours armée, toujours prompte et prête à combattre. — Armes des Tatars supérieures à celles des Russes. — Supériorité alors incontestée des Mongols-Tatars attribuée à leurs mœurs, à leur organisation militaire, aux réunions annuelles des chefs devant Tchinguis, à l'influence produite par quarante années de victoires. — Première invasion en 1221. — Caractère insidieux et implacable des Tatars — Seconde invasion et conquête générale de la Russie en 1237 par Bâti-khan, qui trouve cet empire sans force. — Causes de ce surcroît de faiblesse. — Établissement de l'empire tatar du Kaptchak.

CHAPITRE II, PAGE 123 A 130.

Durée de l'empire des Tatars en Russie, attribuée aux mœurs et aux coutumes de ces barbares. — Ils laissent les Russes gouverner la Russie, et la défendre contre l'Europe, ce qui la conserve, mais ce qui en même temps la fatigue par des guerres continuelles contre les Livoniens, les Suédois et les Lithuaniens. — Des famines, des pestes et des dissensions intestines perpétuent l'affaiblissement de la Russie. — Raison pourquoi les Tatars en ont fait un désert. — Fondation de leur empire par la terreur. — Comment ensuite ils gouvernent; leurs ménagemens pour les prêtres russes. — Ils se font suzerains. — Longs voyages qu'ils im-

posent aux princes russes. — Hommages et tributs qu'ils en exigent. — Ils achèvent de dénouer le lien féodal; se mêlent à toutes les discordes des princes, et ravagent sans cesse la Russie. — Cet empire mongol n'ayant d'ensemble que par la guerre, se décompose quarante ans après sa fondation. — Par une même cause, l'empire du Kaptchak, l'une des cinq divisions de l'empire mongol, commencera bientôt après à se dissoudre.

CHAPITRE III, Page 131 a 136.

Dissolution de l'empire mongol. — Marche des Russes vers leur indépendance. — Les princes russes ne vont plus porter leurs hommages que jusqu'à Saraï. — Le Kaptchak en s'étendant se divise. — Le pouvoir des Grands-princes renaît dans Alexandre Newsky. — Les Tatars donnent à ce grand homme la Grande-principauté. — Son courage, sa politique, son patriotisme. — Cette Grande-principauté est encore un sujet de discorde entre les princes russes; mais la protection du khan décidant de la couronne, des intrigues de cour commencent à remplacer les guerres civiles. — L'aveugle cupidité des Tatars accroit la puissance du Grand-prince. — Ils le soutiennent contre ses parens. — Ils commencent à perpétuer la Grande-principauté dans une même branche.

CHAPITRE IV, Page 137 a 141.

Rivalité des branches de Twer et de Moscou. — Les princes de Twer Grands-princes. — Position géogra-

phique de Moscou; ses conséquences. — Ioury (ou George), prince de Moscou, devient beau-frère d'Usbeck-khan. — Le prince de Twer s'aliène Novgorod et les Tatars. — Calomnie d'Ioury contre ce prince. — Usbeck donne la Grande-principauté à Ioury. — Il fait exécuter à la horde le prince de Twer. — Ioury est assassiné par le fils du prince de Twer, qui devient Grand-prince, et fait massacrer à Twer tous les Tatars. — Usbeck lui arrache la Grande-principauté; il la donne à Iwan Kalita de Moscou, fils d'Ioury. — Première réunion de tous les princes russes sous les ordres de ce Grand-prince. — Le prince de Twer et son fils sont exécutés à la horde. — Commencement des deux cent soixante-dix années de règne de la branche de Moscou. — La politique de Twer fut vacillante, celle de Moscou très-suivie. — Elle dompta et réunit les princes russes par les Tatars; c'est la politique du grand Alexandre Newsky, en y joignant un horrible machiavélisme, et en observant que les Russes étaient devenus plus dociles à tous les jougs, et la Grande-principauté plus puissante.

CHAPITRE V, Page 142 a 150.

Le pouvoir des Grands-princes s'augmente des richesses qu'ils amassent. — Ils se chargent de recueillir le tribut du khan; ils parviennent de la perception des impôts à leur possession. — Ils se font lieutenans des Tatars pour leur succéder dans tous leurs droits. — Apanages entiers et résidence du métropolite à Moscou, achetés par Iwan Kalita. — Il commence la

réunion de la noblesse à la Grande principauté, et la soumission des apanages. — Le métropolite et le khan tatar l'aident à étouffer les rébellions des princes et des républiques russes. — La Lithuanie a secoué le joug des Rurick. — La conquête qu'elle fait du sud de la Russie crée les cosaques. — La puissance relative des Grands-princes russes augmente. — Iwan Kalita rétablit l'ordre, et appelle le commerce qui accroît encore ses richesses. — Commencement du rétablissement de la succession directe dans son fils Siméon-le-Superbe, et seconde réunion des princes russes sous ce prince. — A défaut d'enfans de Siméon, son frère lui succède. — Il meurt. — La sucession directe s'interrompt un moment. — Elle reprend pour toujours en Dmitry Donskoï, petit-fils d'Iwan Kalita. — Raison pourquoi cet Iwan est l'un des princes les plus remarquables de cette troisième période. — Les princes russes demandent le renvoi des gouverneurs tatars. — L'esprit public se forme. — Le trône de Moscou va devenir le point de ralliement de tous les Russes.

CHAPITRE VI, Page 151 a 157.

Après Usbeck, les khans de la horde dorée aident eux-mêmes à ce que la succession directe s'établisse de père en fils dans la branche de Moscou. — Dmitry Donskoï consacre cet ordre d'hérédité par des traités avec les princes apanagés. — Le plus célèbre d'entre ceux ci se déclare même vassal du petit-fils de Dmitry, âgé seulement de cinq ans. — Les Grands-princes, comme nos Capétiens, font reconnaître de leur vivant

leurs fils aînés pour leurs successeurs. — Cet ordre de succession rend plus suivie la politique des Grands-princes, et leur attache exclusivement la noblesse. — Raisons pourquoi. — Les boyards des Grands-princes sont élevés au niveau des princes apanagés ; ce qui attire vers Moscou les boyards des apanages. — Ménagemens de Dmitry pour ses boyards. — Il leur sacrifie le tyssiatsky, ou boyard de la commune, dont il abolit la charge. — Les princes apanagés, abandonnés par leurs nobles, deviennent tous vassaux du Grand-prince Dmitry. — Après lui l'attachement de ces nobles maintiendra ou rétablira toujours sur le trône l'héritier direct.

CHAPITRE VII, Page 158 a 164.

L'appui des Tatars manquant aux princes russes, ils retombent découragés sous le pouvoir des Grands-princes. — Le prince de Twer seul résiste. — La Lithuanie le soutient. — Lutte terrible de ce prince contre Dmitry Donskoï. — Dmitry rallie la noblesse et les princes russes, dompte Twer, et la force à se réunir à lui contre les Tatars, dont il secoue le joug. — Sa grande victoire du Don. — Alternative de succès et de revers, au milieu desquels les Tatars se divisent et s'affaiblissent de plus en plus, en même temps que le pouvoir des Grands-princes de Moscou, se concentrant, devient de plus en plus formidable. — Le mouvement politique imprimé par Iwan Kalita, continué par Siméon, vigoureusement renouvelé par Dmitry Donskoï, est soutenu avec une machiavélique et féroce

habileté par Vassili, son fils aîné. — Sage conseil de nobles et de prêtres que lui a laissé son père. — Vassili continue la réunion successive des apanages à la Grande-principauté, qui devient hors de proportion avec ce qui reste de ces apanages. — L'abaissement de Novgorod commence. — Les princes russes jurent de cesser d'entretenir des rapports directs avec les Tatars et les Lithuaniens. — Ils reconnaissent pour leur Grand-prince Vassili-l'Aveugle, âgé de cinq ans, fils aîné du Grand-prince régnant.

CHAPITRE VIII, Page 165 a 170.

Les armées de Tamerlan et de Vitovt-le-Lithuanien, prêtes à écraser la Russie, s'en détournent et s'entre-choquent. — Vitovt est abattu. — La Lithuanie et la Pologne se séparent; le pouvoir s'y dissémine, tandis qu'en Russie il se centralise, s'enracine et s'élève de plus en plus. — Longévité des Grands-princes russes d'alors. — Ses effets. — Révolution singulière et autres événemens, qui prouvent toute la force qu'avait acquise dans *l'opinion* la légitimité de la succession directe, au temps de Vassili-l'Aveugle. — Association de son fils Iwan III à l'empire.

CHAPITRE IX, Page 171 a 176.

Le clergé russe a contribué avec persévérance à la restauration du pouvoir des Grands-princes. — Puissance de fait de ce clergé. — Édit attribué à Vladimir. — Protection des Tatars. — Les couvens deviennent les seuls asiles. — Crainte de la fin du monde et ses effets.

—Tolérance des khans. — Ses causes. — Ils deviennent mahométans.—Le mahométisme s'arrête sur les limites de l'Europe et de l'Asie.—Pourquoi.

CHAPITRE X, PAGE 177 A 183.

Ménagemens d'Usbeck pour les prêtres russes. — Ils se défient de ce prince mahométan. — Ces prêtres s'efforcent de rassembler toutes les forces russes dans la main des Grands-princes de Moscou. — Leurs motifs.—La réunion des métropolites aux Grands-princes, dans Moscou, accroît la puissance de ces Grands-princes. — Nombreuses preuves historiques de cette intime union.—Efforts des métropolites pour soutenir et défendre la succession directe.—Fin de la troisième période russe. — Sa grande pensée, celle de la concentration du pouvoir, va triompher dans la quatrième période, s'exalter au-delà de toutes les bornes, et tout détruire.

## LIVRE IV.

CHAPITRE I, PAGE 185 A 198.

Caractère d'Iwan III. — Son but. — Ses adversaires. —Ses alliés.—Sa politique.—Sa quadruple lutte contre les Tatars, les républiques russes, les princes apanagés et la Lithuanie. — Sa lutte contre les Tatars. — Il s'y montre souple, tortueux, rampant et pusillanime. — Indignation de ses sujets. — Il n'ose rien confier au hasard des armes, et attend tout de sa politique.—Elle triomphe. — Iwan se redresse, et se relève alors de

toute la distance qui existe entre les bassesses de Louis XI et les hauteurs de Louis XIV.

CHAPITRE II, PAGE 199 A 213.

Même politique, mais avec plus de dignité, dans son deuxième et grand effort dirigé contre les républiques russes. — Marpha. — Iwan attaque Novgorod. — Il ne la soumet qu'à demi. — Sa modération n'est qu'apparente. — Gradation astucieuse avec laquelle il lui soutire et lui extorque peu à peu ses libertés. — Il veut lui dérober la demande d'un esclavage volontaire. — Indignation et soulèvement de Novgorod. — Il l'accuse de ses propres attentats. — Il arme contre elle toute la Russie, et l'opprime; mais sans à-coup, par une compression graduée, qui lui arrache enfin un cri de grâce et de servitude. — Pskof reste encore libre. — Viatka soumise à son tour. — Emportement despotique d'Iwan, qui ruine le commerce de Novgorod.

CHAPITRE III, PAGE 214 A 218.

Troisième partie de la quadruple lutte d'Iwan III. — Même machiavélisme contre les princes apanagés qu'avec les Tatars et les républiques russes. — Souplesse d'Iwan avec ses parens jusqu'à ce que ses deux premières luttes soient terminées. — Il isole le plus dangereux de ces princes, qui se trouve être encore celui de Twer. — Amis, ennemis, il réunit tout contre ce prince. — Sa force ruse toujours. — Iwan ne ploie d'abord qu'à demi cet adversaire. — Il ne l'achève d'un

dernier coup que lorsqu'il l'a désarmé pièce à pièce, et qu'il ne reste à ce malheureux d'autre ressource que la fuite. — Iwan écrase sans ménagement tout ce qui reste de princes apanagés. — Il pousse sa tyrannie envers eux jusqu'au fratricide.

CHAPITRE IV, Page 219 a 222.

Quatrième partie de la quadruple lutte d'Iwan III. — Pendant la durée des trois premières, la guerre d'Iwan III contre la Lithuanie n'a été qu'indirecte. — Mort de Casimir. — Séparation de la Lithuanie et de la Pologne. — Grand armement d'Iwan III, malgré lequel il laisse ses alliés attaquer seuls la Lithuanie. — Alexandre, prince de Lithuanie. — Il tente d'empoisonner Iwan, qui lui donne insidieusement sa fille en mariage. — Machiavélisme d'Iwan avec son gendre. — Il profite de toutes ses fautes. — Guerre religieuse. — Reprises de la Russie sur la Lithuanie. — Une victoire des lieutenans d'Iwan III consolide enfin ces acquisitions.

CHAPITRE V, Page 223 a 236.

Iwan III dieu terrestre des Russes. — Causes de cette superstition. — Son mariage avec une princesse grecque. — Effets de cette union sur l'esprit des Russes. — Changemens qu'elle opère dans sa cour. — Commencemens d'arts et de civilisation. — La cour d'Iwan III brille aux yeux des Russes comme un point lumineux au milieu des ténèbres. — Sa politique, despotique au-dedans, est fière et orgueilleuse au-dehors. — Nouvelles causes de l'ascendant d'Iwan III sur l'es-

prit de ses sujets. — Son despotisme. — Ses succès, quels qu'aient été ses moyens. — Iwan III administrateur, législateur. — Création d'une nouvelle armée, composée d'enfans boyards petits tenanciers et vassaux directs du trône. — Code de fer d'Iwan III. — La servilité des Russes date du règne de ce prince.

CHAPITRE VI, Page 237 a 246.

Vassili continue le règne de son père.— Avénement d'Iwan IV. — Sa cour.— Régence inusitée de sa mère; amant qu'elle avoue. — Leur despotisme sanglant. — La régente meurt empoisonnée. — Les grands s'emparent de la régence. —Schouïsky. — Ses excès de toute nature. — Il opprime son pupille, l'outrage, tue ses favoris jusque dans ses bras. — Il dépose un métropolite. — Les Glinsky font manger aux chiens ce brutal. — Ils continuent sa tyrannie au nom d'Iwan IV. — Leçons de cruauté données à ce prince jusqu'à l'âge de dix-sept ans. — Incendie de Moscou. — Révolte. — Massacre des Glinsky. —Sylvestre et Adascheff s'emparent de l'esprit d'Iwan. — Bonheur et gloire de la Russie pendant treize ans. — Administration bienfaisante d'Adascheff. — Ses grandes vues sur la Livonie, de même nature que celles de Pierre-le-Grand. — Guerre de Livonie.

CHAPITRE VII, Page 247 a 257.

Mort d'Anastasie, femme d'Iwan IV. — Une violente maladie bouleverse les facultés mentales du Grand-prince. — Fin d'Adascheff et de Sylvestre. —

Folie furieuse d'Iwan, dont le germe se trouve dans les terreurs de son enfance. — Caractère et actions de ce prince. — Sa lâcheté avec le roi de Pologne, et autres bizarreries honteuses, auxquelles on reconnaît une aliénation mentale.

CHAPITRE VIII, Page 258 a 263.

Servilité des sujets d'Iwan. — Création de ses élus. — Ses atroces fureurs. — Elles se terminent par un infanticide.

CHAPITRE IX, Page 264 à 266.

Fœdor, second fils d'Iwan, lui succède. — La race de Rurick finit en ce prince. — Il a pour successeur son beau-frère, un descendant de Tatar, et son premier ministre. — Causes de cette fin honteuse de la race de Rurick.

LIVRE V.

CHAPITRE I, Page 267 a 274.

Despotisme russe. — Ses causes tirées de l'abus que les hommes font trop souvent des moyens qui leur ont d'abord réussi ; de l'étendue du pays, de sa dépopulation, de son climat ; de la rareté des communications et des idées, et de l'influence d'un trône dans de telles circonstances. — Grossièreté de la classe inférieure. — Les Grecs et les Tatars ont appris à ces peuples le despotisme et l'esclavage, où les eût peut-être conduits à lui seul le gouvernement militaire descendu du Nord avec les Varègues. — Mœurs et usages du peuple russe à cette époque. — Ses vices attribués à son esclavage, à son défaut d'éducation. — Description de son ignorance.

— Grossièreté des premières classes. — Supplices, faute de mœurs et d'honneur. — Usages grecs et tatars. — Les femmes exclues de la société. — Dépravation des mœurs. — Société informe qu'achève de dissoudre la tyrannie d'Iwan IV.

CHAPITRE II, Page 275 a 287.

Esclavage du peuple russe. — Despotisme ; ses principes. — Une superstitieuse soumission au trône devient l'opinion publique ; l'esclavage et le despotisme pénètrent partout ; ils sont comme les seuls liens, non seulement du gouvernement, mais même des familles. — Esclavage légal des femmes et des enfans. — Précautions barbares contre le désespoir des femmes. — Esclavage pour dettes. — Un tel amas de chaînes fait douter de l'existence d'un tiers-état. — Son existence réelle, grâce à sa réunion dans les villes. — Les marchands y faisaient corps. — Le peuple était appelé aux délibérations. — Républiques russes ; leurs droits ; Onodwortzy ; liberté de la glèbe ; ses causes. — Tribunal protecteur des métayers et hommes à gages. — Puissance des villes contre les nobles. — Faiblesse de ces villes devant les princes, attribuée à la nature du sol, à la qualité des matériaux dont les remparts étaient construits, à la multitude des princes et à leurs gardes ; enfin, à un état de guerre permanent qui ne permettait point aux villes de se passer de ces princes guerriers. — Liberté circonscrite dans Novgorod. — Cette république s'amollit. — Un triple despotisme s'élève dans Moscou ; il s'étend et s'appesantit sur la

Russie tout entière. — On n'y voit plus qu'un maître et des esclaves. — L'esclavage de la glèbe y devient indispensable pour y établir quelque ordre. — Époque et motifs de ce nouvel asservissement.

CHAPITRE III, PAGE 288 A 294.

La soumission constante du clergé russe aux Grands-princes est un fait. — Preuves historiques de ce fait. — Les Grands-princes ont toujours eu le droit de déposer les métropolites. — Dmitry Donskoï exerce cette faculté. — Jusqu'en 1440, les plupart des métropolites de la Russie ont été Grecs. — La chute de Byzance accroît la puissance religieuse du Grand-prince. — On lui vend le droit de créer et d'avoir en Russie un patriarche. — Les Grands-princes président les conciles. — Ils sont autocrates. — Récapitulation de tout ce qui devait rendre ce clergé formidable à ses princes, et néanmoins son infériorité devant le trône est incontestable. — Il est resté soumis par tradition de mœurs scandinaves, par imitation de l'Église grecque, par la puissance de l'opinion russe, qui voyait dans ses princes les chefs de sa religion. — L'esprit de corps manque à ce clergé. — Sa dissémination. — Mariage de ses prêtres. — Ses résultats. — Classe où il se recrute.

CHAPITRE IV, PAGE 295 A 304.

Noblesse russe. — Elle est non seulement issue des Varègues, mais aussi des Slaves, qui se réunirent à ces Scandinaves. — Différence entre cette noblesse et celle du reste de l'Europe. — Elle est restée soumise à ses

princes. — Causes de cette soumission : multiplicité des princes du sang ; rareté des villes; il n'en reste point pour les nobles. — Importance de ces villes. — Elles seules, ou les princes auxquels elles appartiennent, peuvent protéger. — Campagnes inhabitables, sans positions défensives, sans matériaux. — Nécessité pour les nobles d'habiter les villes. — Malaise qu'ils y éprouvent. — Boyards de villes et de princes. — Étymologie de leur nom. — Leurs droits ; leur plus ou moins d'importance dans l'État. — Leurs places électives et temporaires. — Quelle fut la seule et véritable noblesse en Russie ; ce qu'était le reste ; comment et pourquoi il n'y en eut point d'autre jusque vers 1360. — Raisons pour lesquelles la noblesse russe prend alors de la consistance. — Sa réunion au trône. — Chute des princes apanagés dans cette noblesse. — Elle reste seule en présence et aux prises avec le trône qui l'écrase.

CHAPITRE V, Page 305 a 308.

Singulière conformité dans le mouvement de politique intérieure de tous les empires de l'Europe, depuis l'invasion des Normands jusqu'au seizième siècle. — Cause présumée de ce phénomène. — Rapprochemens historiques.—Résultats politiques pour les Russes de la concentration du pouvoir. — Agrandissement de leur empire sous Iwan IV. — L'Asie chassée de l'Europe ; la Sibérie conquise.

CHAPITRE VI, Page 309 a 313.

L'Asie nomade et la Nord-Asie sont enfin vaincues

sans retour par le nord de l'Europe. — Causes religieuses, physiques, morales et géographiques, de cette supériorité du nord de l'Europe sur cette partie de l'Asie.

CHAPITRE VII, PAGE 314 A 321.

Rivalité de la Russie et de la Pologne. — Causes principales des alternatives de succès et de revers de ces deux empires, attribuées à la différence d'origine de leurs dynasties, à l'esprit des différentes religions qu'elles adoptèrent, à l'époque plus ou moins reculée où ces dynasties devenant trop fécondes, divisèrent l'un ou l'autre empire en apanages. — Asservissement de la Russie aux Tatars, tandis que la Pologne et la Lithuanie se réunissent. — La civilisation est plus près de l'un des deux empires rivaux que de l'autre. — Triomphe de la Pologne. — Courte durée de ce triomphe. — Causes de l'abaissement de la Pologne. — La querelle du pouvoir s'y établit entre le prince et la noblesse. — Influence du voisinage. — Influence de sa religion. — Alliance de la noblesse et du clergé contre le trône. — La couronne s'affaiblit par des partages. — Elle devient élective. — Elle passe à une famille étrangère et ennemie. — Charte. — La lutte entre la Pologne et la Russie a le sort que doit avoir celle de l'anarchie contre l'autocratie. — Formidable développement du principe du gouvernement russe.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Segur, Philippe Paul
Histoire de Russie et de
Pierre-le-Grand

